BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

L'INITIATION

OU

LA CONNAISSANCE DES MONDES SUPÉRIEURS

PAR

RUDOLF STEINER

Traduit de l'allemand
et précédé d'une introduction

PAR

JULES SAUERWEIN

DEUXIÈME ÉDITION

revue et corrigée.

PARIS

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE, 10

—

1912

Version PDF du 13/11/2010

NOTE DE L'ÉDITEUR

La publication au format PDF, de ce livre, passé dans le domaine public (selon la législation française en vigueur), permet de porter à la connaissance des intéressés, ce qui fut comme édition, ce qui fut comme traduction, au commencement de l'anthroposophie en France.

Livre témoin de la manifestation de l'œuvre écrite de Rudolf Steiner traduite en français et publiée par les *Publications Théosophiques* au cours de l'année 1912.

Cette deuxième édition aux *Publications Théosophiques* marque la relation entre Rudolf Steiner et la *Société théosophique*, où il exerça la responsabilité de secrétaire général de la section allemande de janvier 1902 à mars 1913.

L'éditeur de cette publication au format PDF s'est engagé à respecter le livre original et c'est une garantie qu'il destine au lecteur[1].

Enfin l'éditeur attire l'attention du lecteur sur le fait qu'il y a eu depuis 1912 d'autres publications en langue française du livre *L'Initiation*, et que la publication de 1912 est à considérer comme une étape, et non comme *la* version de référence.

Novembre 2010.

1 Vous pouvez signaler des différences par rapport à l'original ou des fautes de frappes, en écrivant à pisur5@orange.fr

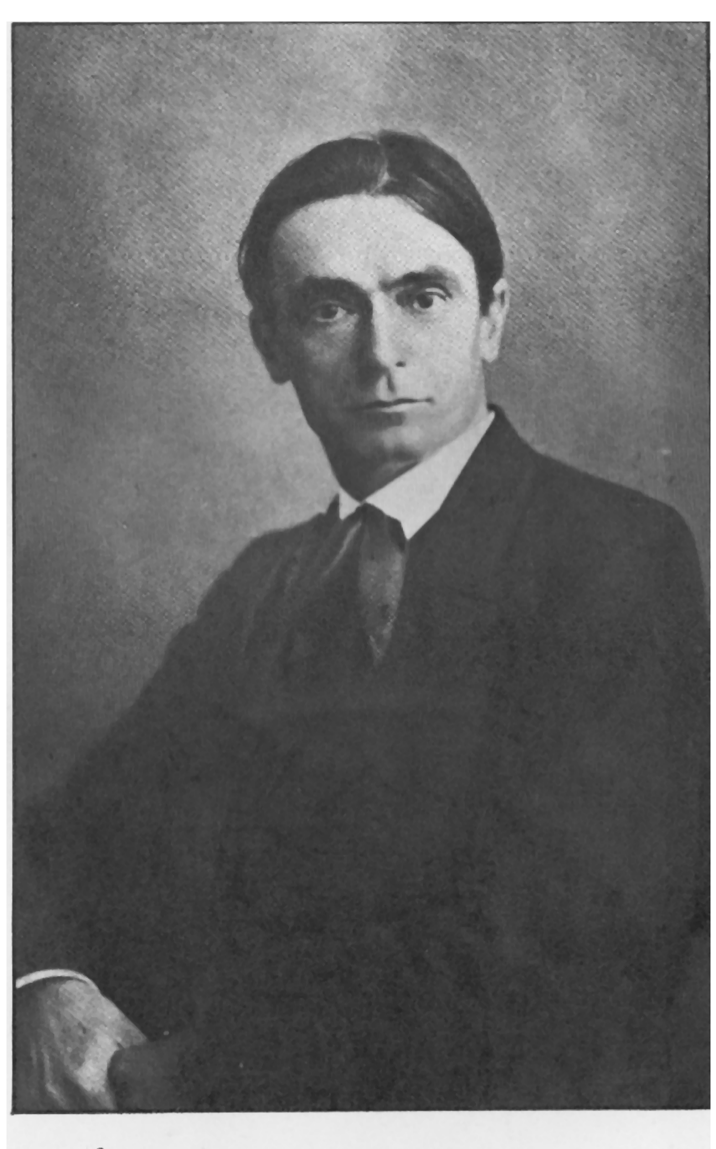
L’INITIATION



La Bibliothèque théosophique se compose d'ouvrages
édités par le Comité de Publications théosophiques,
59, avenue de La Bourdonais.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

LE MYSTÈRE CHRÉTIEN ET LES MYSTÈRES ANTIQUES,
traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Édouard Schuré.
Perrin et Cie, éditeurs.



Dr. Rudolf Steiner

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

L'INITIATION

OU

LA CONNAISSANCE DES MONDES SUPÉRIEURS

PAR

RUDOLF STEINER

Traduit de l'allemand
et précédé d'une introduction

PAR

JULES SAUERWEIN

DEUXIÈME ÉDITION

revue et corrigée.

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE, 10

—

1912



TABLE DES MATIÈRES



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

L'ouvrage que nous présentons au public français est d'un caractère particulier et pour le comprendre il faut le lire dans un état d'esprit différent de celui que l'on apporte à la lecture des ouvrages philosophiques ordinaires.

Les ouvrages philosophiques relèvent uniquement de la raison. On les a compris lorsqu'on est arrivé à saisir comment en partant d'un ou de plusieurs postulats, le penseur construit un vaste édifice de conséquences et de conclusions, soit par déduction, soit par induction. Leur logique intérieure les justifie.

Il ne suffirait pas d'apprécier de la sorte l'ouvrage de M. Steiner.

Les pensées qui y sont exprimées ont une valeur qui dépasse de beaucoup leur cohésion logique. Elles ont pour but d'éveiller chez le lecteur la conscience de forces nouvelles qui portent en soi les germes d'une vérification expérimentale. Par suite elles ne s'adressent point à la raison seule.

On prétendra qu'il est contraire au bon sens de se rendre docile et pour ainsi dire réceptif à un enseignement avant que la raison par ses procédés habituels n'en ait éprouvé la solidité. Cette objection serait fondée s'il n'y avait réellement point autre chose dans l'occultisme que des éléments empruntés à la raison et soumis à son contrôle, c'est-à-dire en dernière analyse, des éléments empruntés à l'observation des sens et modelés dans les formes d'une intelligence uniquement édifiée sur les données traditionnelles de cette observation.

Or, M. Steiner ne le prétend point. Il a, au contraire, soin de nous dire que la vérification de l'enseignement occulte relève d'un contrôle plus haut et plus vaste que le champ d'action départi à l'entendement.

Cela ne veut point dire que rien de ces notions accessibles à un esprit intérieurement discipliné, contredise ou heurte les lois universelles de la logique. Ce n'est pas dans notre siècle de magnifiques conquêtes scientifiques que l'on peut jamais prétendre qu'il y ait contradiction réelle entre une loi de l'univers et un phénomène, parce que cette loi ne suffit pas à expliquer ce phénomène. Nous assistons tous les jours à des transmissions de forces que nos ancêtres auraient à bon droit pu prétendre impossibles parce qu'elles paraissent contredire formellement certaines lois de la nature.

Il est certain que les ondes atmosphériques ne peuvent porter le son perceptible au delà d'une certaine distance, et il serait contraire à la raison d'affirmer que sans aucune modification des conditions données ces mêmes ondes pourront porter le son perceptible à une distance mille fois plus grande. Mais l'expérience nous a prouvé que d'autres forces pouvaient véhiculer le son de manière à le transmettre à notre oreille pour ainsi dire dans sa fraîcheur primitive.

De même il serait insensé d'affirmer que l'œil physique, tel qu'il est actuellement constitué chez un homme normal pourra percevoir des objets situés au delà d'une matière solide et opaque. Mais en quoi est-il contraire aux lois de la nature qu'une autre forme de la lumière puisse être véhiculée par d'autres courants vibratoires, lesquels impressionnent des organes spéciaux quand ils sont suffisamment évolués dans l'homme.

Le livre de M. Steiner nous parle, en effet, d’un certain nombre d’états de matière dans l’homme ou hors de l’homme et nous affirme expressément que ni les sens physiques, ni l’entendement réduit à leurs données ne sauraient les percevoir ou les concevoir.

Quel est l’état d’esprit dans lequel il convient d’examiner de telles assertions et d’accueillir un pareil système ?

Il nous semble qu’il faut, ou bien refuser a priori de lire cet ouvrage, ou bien le lire dans une disposition d’âme profondément réceptive.

L’orgueil humain, nous le savons, a peine à consentir à ce qu’il croit être une humiliation pour l’intelligence. Mais entre la réceptivité que nous demandons et la foi que réclament les églises il y a un abîme. La foi dogmatique est une vive représentation des choses que l’on ne voit pas, qui implique la croyance à leur existence avant même d’en avoir examiné la possibilité. Au contraire, la réceptivité est d’abord au point de vue de l’intelligence un état de doute philosophique, également éloigné de la négation a priori et de l’affirmation prématurée.

Telle est sa forme logique. D’autre part, l’occultisme s’adresse non seulement à l’intelligence, mais à l’être humain tout entier, esprit, âme et corps : il convient donc que cette réceptivité intellectuelle se double d’une faculté d’assimilation sentimentale que les religions ont fort bien définie par ce précepte souvent mal compris : « Ouvrez vos cœurs. »

Un exemple nous fera mieux comprendre. Ces dispositions ne sont-elles pas exactement les mêmes que les dispositions nécessaires à la compréhension profonde d’une œuvre d’art et surtout d’une œuvre d’art qui par son originalité sort de la tradition dont notre sens critique a pris l’habitude ? Apprécier parfaitement la Neuvième Symphonie de Beethoven, n’est-ce point à la fois la comprendre et la sentir ? Pour la comprendre, ne faut-il pas avoir déblayé notre esprit de toute une série d’idées préconçues sur le style musical ou sur la forme symphonique qui, si elles demeuraient en nous, formeraient autant d’obstacles qui nous empêcheraient de saisir le plan de cette œuvre ? Et, pour la sentir, ne faut-il pas aussi ouvrir notre cœur, nous livrer avec une entière bonne foi, avec une sincérité absolue, ne faut-il pas en un mot, suivant le mot allemand si expressif, laisser cette musique « résonner » au dedans de nous (nachklingen) ?

Pour que notre sensibilité rapporte à notre conscience un écho fidèle de l’œuvre d’art extérieure, il faut que nous la fassions en quelque sorte concave, afin que l’écho soit sincère. Mais parce que nous aurons perçu de la sorte une œuvre musicale ou autre, s’ensuit-il nécessairement que nous devions la considérer comme un chef-d’œuvre ? Non, certes, nous n’aurons fait que la saisir intégralement, et je dirais même que notre jugement final aura été pendant cette audition d’autant plus parfaitement suspendu, et notre sentiment en équilibre, que notre réceptivité aura été plus complète, dans le sens que nous indiquons.

Il faut accueillir les enseignements de l’occultiste comme nous écoutons l’œuvre d’un grand artiste. En prenant cet exemple nous ne prétendons pas pousser jusque dans ses dernières conséquences la similitude qui peut exister entre l’œuvre d’art et l’ouvrage occulte. Ce serait inexact. Nous voulons seulement montrer dans quelle mesure il est possible et utile de se placer en face d’une création de l’esprit en faisant abandon momentanément de l’esprit critique, sans rien aliéner de la liberté de juger.

Cet état de réceptivité se définit donc par deux caractères principaux : 1° l'absence d'idées préconçues ; 2° la sympathie.

En ce qui concerne le premier de ces caractères, nous n'ignorons pas que des préjugés très graves existent contre tout ce qui porte le nom de théosophie. Les uns considèrent volontiers le mouvement théosophique comme issu d'un vague bouddhisme, importé en Occident il y a une vingtaine d'années par des artistes plus soucieux de renouveler des formes d'art un peu usées que de s'assimiler vraiment l'essence profonde de la mentalité orientale. Nous savons également que l'action personnelle de Mme Blavatsky a donné lieu à bien des critiques. Une enquête, insuffisamment étudiée et menée avec parti pris par la « Société anglaise des recherches psychiques », a accrédité l'idée que Mme Blavatsky s'était laissé aller parfois a des simulations qui suffisaient à infirmer l'ensemble des phénomènes attribués à ses pouvoirs supérieurs. Un examen plus approfondi et plus impartial a prouvé que les accusations formulées contre elle étaient sans fondement et nous renvoyons les lecteurs qui veulent s'en convaincre à l'ouvrage de Mme Annie Besant intitulé Mme Blavatsky et les Maîtres de Sagesse. Au reste nous n'avons cité ici ce préjugé fort répandu que pour affirmer bien haut qu'un homme de science ou un philosophe ne doit en aucune façon se laisser influencer dans l'appréciation des doctrines occultes par l'opinion qu'il se serait, formée, soit sur les bouddhistes occidentaux, soit sur le caractère de Mme Blavatsky.

Car M. Steiner, tout en professant le plus grand respect et la plus vive admiration pour l'œuvre de la « Société théosophique » a estimé que les traditions occidentales suffisaient aujourd'hui à alimenter l'enseignement à l'occultisme.

L'esprit critique européen a le droit d'exiger que la théosophie lui soit exposée dans les cadres de pensées qui lui sont habituelles. Quelle que soit la source première des enseignements occultes il est une chose certaine, c'est qu'il n'est pas besoin de sortir de l'Europe et de la région méditerranéenne pour trouver les documents nécessaires et les instructeurs compétents, et si nous regardons vers le passé nous y voyons une longue suite d'occultistes grâce auxquels cette sagesse n'a cessé d'être vivante dans nos contrées depuis la civilisation égyptienne jusqu'à nos jours, en passant par la Grèce et les occultistes du Moyen Âge. Il ne faut donc pas aborder la lecture des ouvrages de M. Steiner en conservant le préjugé qu'il s'agit la d'une doctrine exotique importée chez nous par la libre décision de quelques-uns et par suite difficilement assimilable pour nos cerveaux européens.

Mais il importe qu'il n'y ait nulle confusion à cet égard, M. Steiner fait partie de la Société théosophique. Il s'y rattache ouvertement et son enseignement en ce qui concerne la discipline occulte ne diffère sur aucun point essentiel de celui des théosophes indous. En quoi donc cette tradition occidentale s'écarte-t-elle de l'orientale ? C'est surtout dans sa méthode et dans sa présentation.

On appréciera assez exactement cette différence si l'on a comparé la psychologie officielle telle qu'elle est enseignée dans nos écoles avec la même science, telle que les indous ont coutume de l'exposer. Les conclusions des rationalistes et des matérialistes sont de part et d'autre, à peu de chose près, les mêmes, mais il s'en faut de beaucoup qu'elles se ressemblent dans leurs formes. À ce sujet il est une remarque intéressante qu'il faut faire en passant. Nous croyons trop volontiers que la religion et la philosophie officielle aux Indes se rapprochent beaucoup plus de la théosophie que chez nous. Il faut oublier ce préjugé, car la vérité c'est que l'occultisme est presque aussi étranger à la mentalité moyenne des Orientaux qu'à notre propre manière de penser. Là-bas comme ici pour que l'occultisme conquît son droit de cité, il faudrait que la science devint plus large et la religion

plus vivante. Et les points de contact possibles entre l’occultisme d’une part et les enseignements religieux et scientifique d’autre part, sont aussi réels en Occident qu’en Orient, car les doctrines théosophiques, bien loin d’être le patrimoine de certaines races, sont également accessibles aux chercheurs sincères de tous les pays.

Il n’y a pas deux ésotérismes, un occidental et un oriental. Toutes les vérités occultes dignes de ce nom ont une même source, mais, de même que toute science et que toute philosophie, l’exposition de la doctrine théosophique porte l’empreinte des races et des civilisations. Les Adeptes eux-mêmes, qui viennent de temps en temps ranimer par leur action les courants spirituels, s’attachent à présenter la vérité sous la forme qui lui permettra de pénétrer le plus aisément dans les esprits environnants.

Avant d’aborder la lecture de cet ouvrage que nous apportons au public français, il importe donc d’abandonner le préjugé que l’on se trouve là en face d’une conception de l’Univers et d’une méthode exotiques, arbitrairement importées en Occident et définitivement incompatibles avec toute notre manière de sentir et de penser.

Le deuxième argument que l’on invoque pour refuser d’examiner sérieusement les doctrines théosophiques nous apparaît comme un pur préjugé au même titre que le précédent. C’est que l’enseignement théosophique invite l’homme à la recherche des vérités et des pouvoirs supra-sensibles et lui fait ainsi perdre son équilibre, de sorte qu’il se détourne avec mépris de ses devoirs sociaux. La première partie de cette assertion est exacte et se trouve particulièrement fondée pour le livre qui suit cette introduction. En effet, si certains ouvrages théosophiques laissent de côté le développement psychique pour se contenter d’exposer des vérités générales d’ordre éthique il n’en est certes pas ainsi des œuvres de M. Steiner. Il considère et ne craint pas de proclamer que la théosophie perd son originalité et son caractère propre si elle ne s’appuie pas sur la base scientifique de l’expérimentation par le travail intérieur et méthodique.

C’est le caractère personnel de l’enseignement de M. Steiner que de mettre au premier rang des doctrines théosophiques la pratique des exercices qui éveillent les pouvoirs supérieurs. Le titre allemand de l’ouvrage que nous avons traduit le prouve. Ce titre est la question qui tout naturellement se présente à l’esprit des hommes de science quand ils entendent parler des mondes invisibles : « Comment acquiert-on la connaissance de ces mondes ? » C’est une réponse précise à cette question que formule l’ouvrage de M. Steiner.

Pendant longtemps ces sujets ont été considérés comme d’ordre purement ésotérique. Les anciens Maîtres ne les révélaient que dans les mystères et, avant d’être admis à entendre leurs enseignements, le candidat devait subir de longues épreuves pour prouver à ses futurs instructeurs qu’ils pouvaient sans danger lui communiquer leur science et diriger ses pas sur le sentier de l’initiation. De nos jours, encore nombreux sont les théosophes qui évitent volontiers de donner des indications précises sur ces sujets. Ils sont d’avis que l’enseignement exotérique est le seul qui puisse être publié et qu’il convient de rassembler en des cercles fermés et de lier par des engagements solennels ceux qui veulent devenir des disciples.

M. Steiner, s’inspirant de très hautes autorités, a pensé que le moment était venu de faire connaître au grand public, tout au moins les bases essentielles de la discipline mystique, de façon à intéresser à l’occultisme tous les philosophes qui ne sauraient admettre que la vérité ne soit pas exposée logiquement. Ainsi l’occultisme se présente dans cet ouvrage sous la forme d’une science expérimentale. Les conseils de M. Steiner sont pratiques ; il n’apporte point de dogmes.

Son ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, il expose la marche à suivre pour parvenir à la connaissance des mondes supérieurs. Dans la seconde, il fait, pour ainsi dire, la physiologie et l'anatomie des systèmes organiques qui entrent en activité chez l'homme qui vise à la perception supérieure. Il prend un à un les organes des sens nécessaires à cette perception et détermine minutieusement l'influence que chacun des exercices prescrits dans la première partie exerce sur le développement de chacun des éléments constitutifs de ces organes. Il détermine exactement le rapport des causes et des effets.

Par là il échappe aux reproches que l'on peut faire à d'autres occultistes. On s'étonnait, en effet, auparavant, que ceux d'entre eux, peu nombreux du reste, qui ont cru devoir donner, sous une forme symbolique ou autre, des conseils pratiques, n'aient pas défini scientifiquement les effets que l'observation de leurs préceptes devait avoir sur l'organisme du disciple. Il est en effet arrivé parfois que des étudiants passionnés pour leurs recherches aient dépassé la mesure exacte qui convenait à la mise en pratique des enseignements reçus. On a eu à déplorer des accidents, souvent sérieux. Le déséquilibre s'est emparé de certaines personnes qui n'avaient pas assez clairement compris que l'occultisme est une science aussi précise, aussi expérimentale que les autres sciences naturelles. Elles s'étaient abandonnées à une disposition qui est le fait de certains mystiques, et qui, si on l'analyse soigneusement, se ramène à la croyance que la loi de causalité n'exerce plus dans les mondes supérieurs l'action que nous constatons dans les densités soumises à l'observation des sens physiques. Ces mystiques s'imaginent que la raison perd ses droits dans le royaume de la perception supérieure. D'un effort limité ils tentent de faire naître des possibilités illimitées ; de la sorte ils perdent la conscience nette du point où il convient d'enrayer une certaine activité mentale, parce qu'elle a produit tout l'effet voulu et qu'en insistant l'étudiant ne pourrait que nuire à l'harmonie générale de son évolution intérieure.

Rien de pareil ne saurait advenir à ceux qui s'astreignent aux méthodes préconisées par M. Steiner. À chacun des exercices qu'il entreprend, le disciple connaît d'une manière précise les résultats qu'il poursuit. Il sait les forces qu'il s'agit d'éveiller et les signes auxquels il reconnaîtra qu'elles sont éveillées dans la mesure nécessaire. Les enseignements pratiques lui sont présentés dosés avec soin, comme des médicaments ordonnés par un médecin prudent.

En outre, M. Steiner lui répète à chaque instant que cette discipline, bien loin qu'elle l'écarte de ses devoirs journaliers et de ses obligations sociales, le met en mesure de s'en acquitter avec une perfection toujours grandissante. Il lui démontre que l'activité intérieure de l'occultisme n'est pas étrangère et en quelque sorte superposée à l'activité normale de ses facultés intellectuelles ou autres, et qu'elle est bien au contraire solidaire de tout l'ensemble de la vie intérieure. « Elle est, dit-il, comme une plante qui ne saurait croître qu'en puisant ses forces par de profondes racines dans le sol qui peut la nourrir. » Ce sol nourricier n'est autre que le tout complexe formé par nos sentiments, nos pensées et nos volitions. Ce n'est point dans la passivité, ni par l'intervention d'une mystérieuse puissance venue d'en haut que l'homme peut développer sa clairvoyance et ses pouvoirs supérieurs : au contraire, c'est par l'activité et par l'élaboration raisonnée des éléments de sa vie normal qu'il fait germer en lui la vie supérieure, prolongement et extension naturelle de la vie normale.

Ainsi se trouve, croyons-nous, écarté le deuxième argument dont se servent les penseurs contemporains pour se refuser à un examen consciencieux de l'occultisme. Non seulement la pratique de l'occultisme véritable ne saurait amener aucun déséquilibre, mais encore c'est par cette pratique seule que l'homme peut conquérir cet équilibre supérieur qui le met au-dessus des contingences et des secousses de l'existence. En prenant conscience des forces les plus puissantes et

les plus permanentes qu'il recèle en lui il se crée comme une citadelle où il peut, le moment venu, se mettre à l'abri des tourmentes de la vie. Mais c'est la vie même qui lui fourni les matériaux de cet édifice et il s'y dessécherait sans aucun profit pour lui-même, s'il s'en servait pour se soustraire à ses obligations terrestres.

Les grands alchimistes qui étaient de purs occultistes avaient exprimé cette vérité par le symbole de la transmutation des métaux. Dans le langage imagé que ces anciens mystiques étaient forcés d'employer pour dissimuler leur pensée à l'inquisition de l'Église, ces mots signifiaient la transformation progressive des énergies physiques et passionnelles en énergies spirituelles. Le chaos des forces inférieures était symbolisé par la matière brute, tandis que la spiritualité, sous sa forme la plus haute, était représentée par l'or, le métal précieux. La méthode de développement, préconisée par ces Maîtres, a été dans la suite celle des Rose-Croix. C'est une évolution générale accélérée et scientifiquement contrôlée de toutes les forces humaines ; c'est une orientation nouvelle de toutes les activités, grâce à l'influence souveraine de la pensée disciplinée. Dans cette transposition rien ne doit être perdu, mais toute chose doit revêtir aux yeux du disciple sa vraie signification en s'éclairant d'un jour nouveau.

Tel est encore aujourd'hui l'occultisme.

Il n'y a qu'à considérer l'éducation et l'œuvre de M. Steiner pour se rendre compte que, loin de mépriser les données de la science ou le travail de l'intelligence, c'est au contraire sur leurs bases et avec leurs matériaux que cet occultisme entend construire l'être humain intégral, armé de tous les pouvoirs que la race humaine par la voie ordinaire et normale ne saurait développer que lentement et laborieusement. Nous nous référons ici à la belle préface que M. Édouard Schuré a écrite pour un autre livre de M. Steiner : le Mystère chrétien et les Mystères antiques. Il nous raconte comment M. Steiner, avant de commencer son apostolat, crut devoir passer vingt années à étudier à fond les sciences et la philosophie. Voilà, certes, une attitude bien éloignée de ce mépris de la connaissance positive que l'on a cru pouvoir parfois reprocher à certains mystiques. Vingt années de labeur sont le plus grand hommage que l'on puisse rendre à la science contemporaine et le développement intérieur qui ne cessa de s'accentuer chez M. Steiner, pendant cette longue période, prouve qu'il n'y a nulle contradiction entre la culture scientifique et la discipline occulte, pour celui qui sait les juger de haut l'une et l'autre.

Et quant à l'activité sociale, qui pourrait prétendre qu'elle soit diminuée par la recrudescence de la vie intérieure en contemplant les existences prodigieusement remplies de M. Steiner et de Mme Annie Besant ? Des voyages incessants, des conférences multiples, plusieurs ouvrages par an et un grand nombre de questions pratiques à régler, tel est l'exemple que nous donnent ces deux occultistes. Il est évident, pour quiconque les connaît, que l'intensité de la vie intérieure alimente leur activité incessante dans le monde extérieur. Loin de diminuer les sources de leurs énergies pratiques, leur communion incessante avec le monde spirituel leur sert en quelque sorte d'un réservoir où ils peuvent à tout moment puiser.

Nous ne voulons point, dans le simple cadre d'une introduction, passer en revue tous les arguments que nous pourrions présenter pour prouver que l'occultisme pratique n'éloigne en rien de la vie et de ses devoirs, pas plus qu'il ne crée une barrière entre l'esprit du disciple et le courant de la pensée contemporaine. Beaucoup de nos contemporains, non sans raison, s'attachent au principe qu'il faut « être de son temps ». L'occultiste est de son temps, mais il l'est plus profondément et plus consciemment qu'un autre homme, car il se refuse à laisser imposer à son propre esprit des limites qui restreignent la mentalité contemporaine et il n'estime avoir compris les êtres avec qui il

vit que quand il a pu situer exactement leur degré d'évolution sur l'immense route de l'évolution du monde.

*
* *

Mais nous avons affirmé plus haut qu'il ne suffit point pour tirer un profit réel de la lecture de cet ouvrage de l'aborder l'esprit libéré de tout préjugé. Nous avons prétendu qu'il fallait en outre posséder le deuxième élément de ce que M. Steiner nomme la réceptivité, c'est-à-dire cette espèce de sympathie spontanée qui consiste à laisser librement vibrer notre sensibilité à l'unisson d'une vibration extérieure.

Il ne s'agit point, et tout ce qui précède le prouve, de nous livrer sans raisonnement à cette influence extérieure ; ce serait la un mysticisme rudimentaire et peu éclairé. Il faut seulement que les barrières tombent non seulement devant le cerveau, mais aussi devant le cœur, il faut que l'on soit aussi prêt à aimer qu'à comprendre, car la véritable intelligence des choses occultes s'acquiert non seulement par la critique rationnelle, mais encore par la sympathie. Et celle-ci s'éveille si l'on voit dans l'occultisme une puissance qui vient vers nous pleine de bonté, uniquement guidée par le désir de nous aider.

Mais c'est ici que l'orgueil humain intervient et prétend n'avoir point besoin d'être aidé. Si l'on est dans cet état d'esprit, si l'on marche dans la vie sans avoir jamais rien soupçonné des problèmes qui nous entourent et des abîmes au bord desquels se déroule la destinée humaine, il vaut mieux ne pas ouvrir ce livre : car un des éléments les plus indispensables à la pénétration des vérités occultes fait défaut. C'est celui que l'on peut appeler : « le désir de la délivrance ». Quiconque est satisfait de sa condition au point de ne pas souffrir des limites qui enserrent sa connaissance et son activité et pousse l'inconscience jusqu'à nier ces limites ne saurait en aucun cas tirer profit de ces enseignements : car pour ouvrir son cœur et y recevoir une parole, il faut avant tout admettre que l'on a besoin de recevoir quelque chose.

Mais, à vrai dire, c'est surtout vis-à-vis des autres, c'est dans la société que les hommes adoptent cette attitude orgueilleuse et funeste à leur progrès. En réalité il en est peu qui, se trouvant face à face avec eux-mêmes, persistent à penser que les sens et la raison leur donnent tout ce qu'ils peuvent désirer et leur ouvrent, dans l'avenir, toutes les possibilités auxquelles ils se sentent le droit de prétendre. Il en est peu qui se refusent à constater leur faiblesse. Mais ici nous sommes obligés d'insister un peu sur ce sentiment, de peur qu'on ne le confonde avec ce que les églises ont trop souvent discrédité sous le nom d'humilité.

Il ne s'agit point d'une humilité qui place l'homme en face du divin et qui le force à convenir que son être tout entier, raison, volonté et sentiment, n'est que néant en face de l'instructeur qui lui révèle la vérité intégrale. Il ne s'agit point non plus de cette conscience d'une indignité foncière, que l'Église, interprète peu éclairée du mysticisme chrétien, a réclamée de ses fidèles. De même que l'occultisme n'exige jamais une foi aveugle, mais uniquement une raison non prévenue, de même il demande une sensibilité qui vibre librement à l'unisson des vérités nouvelles et non pas cet abaissement de la nature humaine tout entière devant une prétendue révélation.

Et tout d'abord il n'est point question de placer l'âme humaine d'emblée en présence d'une vérité divine qui descendrait sur elle de je ne sais quel paradis chimérique. Ce qu'il faut au contraire, c'est que l'homme regarde, observe, écoute et synthétise, comme peut le faire un savant dans son laboratoire. De l'être le plus bas à l'entité la plus évoluée il peut s'élever comme par cette échelle que le disciple hébreu contemplait en songe, mais, arrivé en haut de l'échelle, c'est avant tout en présence de lui-même qu'il se trouvera.

Ce qui fait son indignité momentanée n'est composé que des éléments transitoires sans cesse évoluant de son être, et dans cette indignité même sont cachés les germes de l'être divin qu'il sera un jour. Cette croissance ne comporte point de miracles ni de solution de continuité. Toutes les lois scientifiques y exercent leur action. La causalité y règne d'un bout à l'autre, en souveraine implacable : c'est pourquoi dans une discipline occulte le sentiment normal est celui d'une confiance respectueuse vis-à-vis de ceux qui marchent en avant et non d'une humilité foncière et stérile.

Ce sentiment est issu de deux convictions : la première, c'est que nous avons besoin d'être libérés, c'est que nous connaissons peu de chose de l'univers et que nous vivons emprisonnés dans l'action comme dans la pensée. La seconde, c'est qu'il nous est possible de nous élever. C'est la croyance que l'échelle des êtres en évolution est, pour ainsi dire, infinie en hauteur, comme l'espace l'est en tous sens. Nous ne pouvons concevoir un être, si rudimentaire soit-il, au delà duquel il n'y ait pas quelque atome encore plus simple. Nous ne pouvons, d'autre part, concevoir un être, si sublime soit-il, au-dessus duquel il n'y en ait pas un plus puissant et plus parfait encore. Nous savons qu'au-dessus de nous il y a des êtres qui savent et qui peuvent plus que nous-mêmes. Sans abandonner la logique ni rien céder de notre dignité, nous pouvons donc donner en quelque sorte à notre âme une attitude déférente, quitte à ne pas y persister si nous constatons que les enseignements qui nous sont proposés proviennent de source moins haute.

Si nous examinons nos contemporains, nous constaterons que cette attitude serait légitime chez la plupart d'entre eux parce qu'elle correspondrait aux aspirations légitimes de leur nature. Il en est bien peu, en effet, qui, se plaçant sincèrement en face d'eux-mêmes, ne soient obligés de faire appel à une force inconnue qu'ils devinent sans pouvoir la percevoir, il en est bien peu dont le cœur et la raison se tiennent pour satisfaits des méthodes et des résultats de la science officielle ou de la religion formaliste.

Quel est l'homme d'action qui n'éprouve pas le besoin de se faire une idée sur la nature de la force à laquelle il doit sa décision et son audace ? Dans un livre allemand où nous trouvons le récit singulièrement précis d'une initiation, le disciple, qui est un jeune chevalier, demande à son Maître : « Apprenez-moi où siège la force qui conduit le cheval, qui tient le bouclier et qui manie l'épée. « Et, après que, par des exercices méthodiques, le disciple est arrivé à connaître les différentes sources de cette force, le Maître, pour éprouver la vertu de son enseignement, l'observe pendant le combat. Le soir venu, il l'appelle à lui et lui dit : « Nous avons oublié dans la culture de vos forces psychiques celle qui réside dans le poignet. »

Sans nous attarder sur le symbolisme de cette réponse nous devons noter l'enseignement qui en sort, c'est qu'il n'est point dans l'activité humaine de régions interdites aux effets de la discipline occulte. Suivant les niveaux et suivant les civilisations, elle s'exerce en prenant pour point de départ les forces existantes. Et c'est pourquoi elle est universelle.



À l’époque où se passe le récit du mystique allemand, le progrès occulte pouvait précisément consister à réaliser les qualités de courage, d’audace et de vaillance physiques mises au service d’une cause désintéressée et dont l’ensemble formait l’idéal du parfait chevalier. Ces mêmes vertus de l’homme d’action sont encore de nos jours un but digne d’être poursuivi pour beaucoup d’âmes. Les évolutions individuelles ne marchent pas toutes à la même allure. Des peuples entiers en sont à l’étape du moyen âge, et même dans les nations civilisées il arrive que, sous des formes différentes des formes chevaleresques, le courage et la vaillance sont et doivent être, pour beaucoup d’hommes, à la fois le but et le ressort du développement spirituel.

Nous lisons dans l’ouvrage qui suit que les instructeurs soumettent de propos délibéré le candidat à l’initiation, à des épreuves qui doivent l’habituer à bannir toute crainte et toute indécision. Cet état d’âme, dont il recherche la réalisation, n’est-il point celui qui forme l’idéal de l’homme d’action ? Cela ne veut point dire que dans ce domaine le but est d’agir en suivant aveuglément des aspirations dont l’origine est inconnue. Il s’agit, au contraire, de l’utilisation rapide des forces puisées dans la méditation. Cette rapidité n’implique nullement l’inconscience : au contraire, ces forces et leur source doivent être parfaitement connues de l’occultiste. Mais elles sont en quelque sorte accumulées par son travail intérieur de façon à pouvoir être soudainement précipitées sur un point, de même que l’ingénieur accumule l’énergie de manière à pouvoir lui faire produire les effets précis qu’il en attend.

À cette éducation s’adjoint la culture d’une faculté qui n’est pas moins précieuse à l’homme d’action. C’est celle de pouvoir au moment voulu fermer volontairement les yeux sur un grand nombre de perceptions ou d’impulsions qui seraient de nature à le paralyser ou tout au moins à la gêner dans l’action énergique et prompte qu’il a résolue. Que de fois des hommes adonnés soit à la carrière militaire, soit à des carrières civiles qui réclament ces qualités de précision et de vaillance, se sont malgré eux interrogés pour se demander s’il n’était point possible d’arriver à maîtriser et à diriger à leur gré des énergies souvent capricieuses ! Des gens qui n’ont pas suffisamment compris la vaste portée de l’occultisme s’imaginent volontiers que ces hommes d’action ont pour premier devoir, s’ils veulent entrer dans la voie du progrès spirituel, d’abandonner leur idéal humain de vaillance et de force pour se consacrer uniquement au travail de la pensée ou à la culture des sentiments. Cette erreur provient d’un malentendu. La méditation et la concentration sont des moyens de rassembler ou d’accumuler les forces utiles et de pourvoir l’être humain de tout un système de pouvoirs nouveaux. Mais ces forces sont destinées à l’action aussi bien qu’à la perception. La méditation est aussi nécessaire au soldat qu’à l’homme d’affaires ou au philosophe. Car toute activité, quelle qu’elle soit, a sa source dans le monde supérieur et, si l’homme pénètre dans ce monde par la voie normale, il découvrira que, bien loin de devoir renoncer à quoi que ce soit de sa force d’action, il la verra décuplée en même temps que canalisée par sa communication consciente avec la source première dont elle est issue.

Dans cette courte revue des différents types de mentalité humaine, il est certaines âmes qui doivent nous intéresser tout particulièrement parce que le mode normal de leur activité les conduit plus fréquemment que beaucoup d’autres à s’interroger sur les grands problèmes de l’être humain. Ce sont les artistes, créateurs ou interprètes.

La plupart ont assurément besoin d’une impulsion extérieure pour que leur puissance de création soit efficacement stimulée, mais même dans cette impulsion extérieure, ce sont les éléments des choses accessibles à la seule clairvoyance qui, à leur insu, viennent féconder leur cerveaux. Tantôt c’est au spectacle de l’univers qu’ils sont redevables du phénomène que l’on nomme inspiration. Tantôt c’est aux échos des sensations tels qu’ils demeurent enregistrés et en

quelque sorte virtuels dans leur mémoire profonde. Dans d’autres cas, ce sont les expériences de leur vie intérieure qui déclanchent, pour ainsi dire, le mécanisme créateur.

Ces phénomènes sont si mystérieux pour l’homme même qui en est le théâtre, qu’ils l’amènent presque forcément à en rechercher l’explication. Le matérialisme officiel n’en fournit aucune quand il s’agit d’une activité qui mérite vraiment le nom de créatrice. Car il ne faut pas se dissimuler que chez beaucoup de prétendus artistes, et même parmi les plus réputés, la suite logique des phénomènes qui constituent l’inspiration est renversée ou souvent mutilée. L’artiste médiocre ou moyen commence à concevoir la forme extérieure de l’œuvre et, dans cette conception tronquée, il est bien évident que l’éducation technique, la mémoire et les traditions, jointes à une facilité spéciale d’assimilation, suffisent amplement à expliquer la prétendue création. Mais pour l’œil clairvoyant ces créations ne sont qu’une enveloppe vide d’âme, une imitation sans vie propre de l’œuvre d’art.

Les véritables artistes quand ils essayent de se comprendre eux-mêmes ne peuvent se satisfaire d’une explication qui ne va pas au fond même de leur activité. Ils savent, et ils sentent, à n’en point douter, que l’inspiration est une force d’origine spirituelle dont ils prennent subitement conscience par une cause occasionnelle du genre de celle que nous avons énumérée plus haut. Pour la plupart d’entre eux, même parmi les plus grands, la conscience s’arrête là, et un dur labeur y commence, un travail rude et en quelque sorte souterrain, qui consiste à imaginer tout un monde de réalisations possible, à les examiner une à une et à choisir la meilleure, en quelque sorte sur l’ordre de cette force obscure qui demeure présente au plus profond d’eux-mêmes.

Mais chez quelques-uns l’intervention des forces issues des mondes supérieurs, c’est-à-dire des régions les plus intérieures de l’être humain, se précise et s’illustre avec une clarté souveraine. Ceux-là peuvent vraiment dire qu’ils conçoivent l’œuvre avant de l’exécuter, non point par des fragments qu’il faut ensuite relier entre eux, mais dans son intégralité. Toutefois certains des attributs physiques qui la caractériseront une fois achevée, lui manquent encore, et par contre, elle en possède d’autres, incomparablement supérieurs en force et en beauté qu’il sera impossible de lui conserver en la faisant descendre dans les cadres de la perception sensible. Pour citer un cas particulier qui fera mieux comprendre notre pensée, c’est à ce moment que ce qui, de sa nature, dans le monde des sens est successif peut apparaître comme simultané. Une œuvre musicale, par exemple, qui ne saurait être perçue que dans le temps est conçue dans l’espace, ou plutôt en dehors de ce qui s’appelle temps et espace pour le cerveau physique.

À ce niveau supérieur de la création artistique, l’artiste est forcément un occultiste. Il peut arriver qu’il ne connaisse pas le système mondial qui lui permettrait de situer son mode personnel d’activité dans l’ensemble de l’activité universelle, que par suite il veuille y voir une intervention divine et qu’il cherche à la caractériser par ce mot de génie qui n’est que l’ignorance des lois de la nature dans leur application à un cas donné. Mais il arrive aussi qu’il crée avec la pleine conscience de la vraie valeur et de la vraie cause de sa création. Tel fut sans doute le cas de Platon, de Shakespeare et de Gœthe pour ne citer que ces trois noms. Ainsi de même que l’homme d’action, s’il veut devenir maître de sa force, se trouve forcément amené à l’occultisme, de même l’artiste par le seul besoin de donner à sa création toute la hauteur et toute la sûreté qu’elle est susceptible de posséder, se trouve amené à rechercher les moyens de communiquer consciemment avec les régions spirituelles de l’univers.

Les méthodes de M. Steiner font appel, en les intensifiant et en leur donnant une direction précise, aux qualités même d’imagination et d’observation de la nature qui caractérisent l’artiste.

Celui-ci n'a pas besoin de heurter l'orientation générale de ses pensées, il n'a pas besoin de faire violence à sa propre nature pour entrer dans la voie de la discipline occulte telle que la décrit l'ouvrage qui suit. Il lui suffit de mettre un peu d'ordre et de méthode dans sa méditation, plus de chaleur et de sympathie large dans sa communion avec les choses.

Que de fois, s'il est sincère, n'a-t-il pas eu, en présence des êtres, le sentiment délicieux et angoissant à la fois d'un mystère, la conviction qu'une entité invisible et plus vivante se dissimulait derrière la forme physique qu'il contemplait ? Est-ce qu'entre ces éléments devinés des choses et la portion la plus vibrante de son âme et de sa sensibilité, il ne s'est pas établi un courant infiniment troublant ? Est-ce qu'il n'a pas senti la force de fécondation issue de ce courant, cette force qui est proprement ce que l'on nomme inspiration poétique ? Et, voulant fixer cet insaisissable, le sentant échapper à sa perception comme à sa compréhension, ne s'est-il pas répété avec amertume qu'il souhaiterait comme le Faust de Gœthe pouvoir dire à l'instant qui passe : « Arrête-toi ! tu es si beau ! » Comment percevoir, comment étreindre, comment retenir cet instant qui passe ? C'est ce que l'occultisme seul peut enseigner au poète. Et en le faisant il répond à un besoin profond de toute sa nature d'artiste, besoin qui surgit dès qu'il interroge son âme ou celle de l'univers.

Voici maintenant un savant, un chercheur méthodique et consciencieux, fermement décidé à ne rien admettre que ses sens ne l'aient perçu et sa raison contrôlé. Il avance pas à pas, observant minutieusement les phénomènes, les classant d'après leurs caractères communs ou dissemblables pour vérifier avec une sécurité absolue dans quelles conditions ces phénomènes se reproduisent. Il essaie de les provoquer en s'entourant de toutes les garanties. De l'analyse, il passe à la synthèse. Enfin il peut établir avec certitude que deux phénomènes se suivent forcément et dans tous les cas lorsque des conditions minutieusement décrites sont données à nouveau. Il s'est juré à lui-même de ne pas dépasser ces résultats de l'expérimentation et il demeure penché dans son laboratoire, refusant à sa raison le droit de s'avancer au delà de ce qu'il a pu constater et prouver.

Mais inconsciemment son esprit a travaillé et voici soudain qu'une grande lumière l'envahit et qu'une loi générale de l'univers dépassant infiniment les conclusions qu'il était en droit de former, vient s'inscrire devant lui avec une autorité souveraine. Il demeure stupéfait. Comment la conclusion peut-elle ainsi déborder de toutes parts sur les prémisses ? N'est-ce point là un procédé antiscientifique au dernier degré que de remonter d'une série de cas particuliers à l'affirmation d'une loi universelle. Et pourtant cette affirmation s'impose. Alors le savant effrayé de l'audace de cette inconsciente induction, se replie sur lui-même, revient pas à pas sur le chemin qu'il a parcouru et en arrive ainsi progressivement soit à restreindre la loi, soit à se donner l'illusion qu'elle n'est qu'un résumé synthétique de la collection des cas particuliers. Mais il a beau faire et beau dire il ne peut s'empêcher de songer à cette soudaine illumination de sa conscience, sans être obligé de s'avouer à lui-même qu'il n'y a que deux explications à ce phénomènes : ou bien c'est que le général a une existence en soi, au dehors des cas particuliers, ou bien c'est qu'il y a dans les cas particuliers des éléments imperceptibles à nos sens et qui néanmoins ont été perçus par lui, puisqu'ils ont donné naissance à cette loi universelle que ne suffisent pas à expliquer les éléments des phénomènes consciemment enregistrés au cours de son investigation. Mais ce n'est que quand elle s'élève à ces hauteurs que la science devient véritablement la porte de l'occultisme, et tel est le sens profond du mot de Newton : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Cette parole signifie que les découvertes dans le domaine de la science ne sauraient s'expliquer par le simple jeu de l'entendement logique, qu'il y faut absolument l'intervention, à un moment quelconque de la recherche, des pouvoirs de connaissances supérieures, et que sans leur intervention il faut forcément restreindre et limiter étroitement le champ de cette recherche.

C'est pourquoi les philosophes, qui, comme Herbert Spencer, n'admettent pas la plus légère infraction à ces procédés scientifiques, sont forcés de réserver à l'écart de toute investigation un domaine de l'inconnaissable dont ils proclament qu'il ne saurait être atteint. Mais la science considère de plus en plus qu'il ne saurait y avoir de fruits défendus pour l'esprit humain. Ses représentants les plus autorisés ne veulent plus renoncer à la recherche des causes profondes, à l'analyse et à la connaissance des forces mêmes qui constituent le substratum vivant des phénomènes sensibles. Sans doute ils continuent à rejeter les méthodes hasardeuses de la métaphysique. Ils ne sauraient admettre qu'il suffise à la pensée de se replier sur elle-même pour y découvrir avec certitude l'univers. Mais ils recherchent entre ces deux extrêmes, le procédé scientifique et le procédé métaphysique, un mode de connaissance et d'investigation qui unisse à la fois l'étendue et la hardiesse du dernier à la précision et à la sûreté du premier.

Ils se trouvent ainsi amenés à l'étude des pouvoirs latents qu'il est possible d'éveiller dans l'homme même. Mais ces pouvoirs ils entendent en enregistrer et en mesurer les effets par l'observation extérieure doublée d'expérimentation, telle qu'ils sont habitués à la pratiquer dans les autres domaines.

Des faits nombreux sont venus leur démontrer au cours des dernières années que, dans certaines conditions données, les possibilités d'investigation s'agrandissent, que dans ces conditions le champ de la conscience non seulement s'élargit, mais encore est impressionné par des perceptions dont on peut affirmer avec certitude qu'elles n'ont pas été apportées par les voies ordinaires de la sensibilité. Ces phénomènes sont encore rares, malaisés à contrôler, et généralement liés à un déséquilibre mental ou physique qui en diminue de beaucoup la valeur aux yeux des savants. Mais certains sont incontestables et l'on ne peut s'empêcher de les rapprocher des forces nouvellement découvertes dans la nature inanimée.

Nous ne croyons pas nous avancer en disant que quelques-uns parmi ces hommes de science sont, à leur insu, déjà proches parents de l'occultiste. Ce rapprochement deviendra plus étroit le jour, sans doute peu éloigné, où ils s'aviseront de rechercher une explication commune et générale à des phénomènes qui leur paraissent aujourd'hui encore fort dissemblables. La perception agrandie et modifiée dans les états d'hypnose, la découverte de forces qui exigent comme véhicules des états de la matière autres que ceux scientifiquement connus, enfin l'intervention dans la recherche scientifique d'un pouvoir de connaissance étranger aux méthodes habituelles, voilà quelques-uns des faits qu'il faut rassembler, comparer et entre lesquels il s'agirait de rechercher s'il n'existe pas des éléments communs, une interprétation générale.

Ainsi, comme l'homme d'action, comme l'artiste et le poète, l'homme de science à son tour, qu'il regarde en lui ou autour de lui, ne saurait méconnaître que pour fonder solidement sa connaissance, pour affermir le pouvoir sur la nature qu'elle lui confère, il faut qu'il se décide à pénétrer hardiment dans le domaine dont il a été tenu éloigné de nos jours, beaucoup plus par les excès déconcertants de la métaphysique que par une incompatibilité véritable et profonde. Nous n'avons certes pas la prétention que ces quelques observations très simples suffisent à intéresser au véritable occultisme les hommes appartenant à cette élite, dont nous avons essayé d'esquisser quelques, types. Mais s'ils pouvaient seulement s'avouer à eux-mêmes leur désir d'une vérité plus large, d'une base plus certaine pour la connaissance et pour la vie, ce premier pas serait le plus important. La connaissance des limites qui nous enserrent, et la conviction d'une réalité au delà de ces limites, sont des conditions suffisantes pour tout esprit sincère. Et si l'on peut être rebuté par une doctrine complète du monde et de l'univers, il n'en sera pas de même, à la lecture de l'ouvrage qui suit. Ce qui inquiète les esprits inconsciemment avides de vérité quand on leur apporte une

hypothèse, si grandiose soit-elle, sur le monde, c'est qu'ils ignorent l'accumulation de travail fondé sur l'effort personnel et appuyé sur la tradition, qui seule a permis de dresser ce plan grandiose de la nature. Ce qui doit au contraire les rassurer et les émouvoir, c'est un enseignement qui répond aux besoins les plus profonds de chacun d'eux, qui au moment où ils perdent pied dans leur tentative pour se comprendre eux-mêmes, les prend pour ainsi dire par la main et leur dit : « Vous vous sentez environnés d'abîmes, voici un peu de terre ferme. Franchissez le court espace qui vous sépare de ce point, situé un peu au-dessus de la région dans laquelle vous errez actuellement. Je n'ai point à vous prophétiser ce que vous verrez si vous parvenez sur les plus hauts sommets, je n'ai même point à vous décrire, théoriquement, la manière dont vous devrez marcher, je me contente de vous indiquer un lieu voisin de celui où vous avez habité jusqu'ici. Avec un peu de sincérité et un peu d'effort vous y parviendrez, sans cesser d'être vous-même et sans vous y trouver dépaysé, car cette région n'est que le prolongement de celle que vous connaissez, et quand vous aurez accompli ce court trajet, vous n'aurez qu'à vous interroger vous-mêmes pour vous demander si l'air que vous respirez est un peu plus pur, votre vue un peu plus étendue, votre soif de connaître un peu moins douloureuse. Si, loyalement, vous sentez que vous devez répondre « oui » à ces questions que vous vous poserez à vous-mêmes, je n'aurai pas besoin de vous encourager beaucoup pour vous décider à vous élever encore un peu plus haut. »

Tel est le langage très simple que tient l'occultiste aux hommes sincères de notre époque, à ceux, du moins, dont l'activité mentale revêt des modalités assez complexes pour les amener, pour ainsi dire par la force des choses, jusqu'au seuil des problèmes de la vie intérieure. Mais il faut d'autre part qu'ils parviennent l'esprit libéré des formes traditionnelles et parfois dégénérées sous lesquelles se manifeste aujourd'hui l'antique sagesse. Nous voulons parler des formules religieuses.

Jusqu'ici nous n'avons point tenu compte de cet élément qui fait effectivement défaut chez beaucoup de nos contemporains et notamment parmi ceux qui appartiennent à l'élite à laquelle les réflexions qui précèdent sont dédiées. Les hommes dont nous avons parlé n'ont besoin pour se rapprocher de l'occultisme que de rechercher la logique intérieure de leur pensée et de leur activité parce qu'ils ne sont point encombrés de dogmes dans lesquels ils ont pris l'habitude de chercher tout ce qu'ils croient possible ou permis de connaître sur le vaste domaine qui échappe à la science actuelle. Pour ceux-ci le problème se ramène à la question suivante : Dans quelle mesure l'adhésion sincère aux dogmes d'une religion établie favorise-t-elle ou entrave-t-elle les progrès de la connaissance ?

À notre avis ceux qui, s'aidant à la fois du travail intérieur et de la recherche historique, se donnent la peine d'examiner sincèrement le fondement de la croyance religieuse arriveront forcément à y découvrir la vérité d'expérience qui y a été déposée à l'origine par les Fondateurs qui tous étaient de grands occultistes. Mais il faut, pour que ce travail porte des fruits, le faire dans un esprit d'entière liberté, à la fois respectueux et indépendant, sans se laisser intimider par l'assurance avec laquelle certains prédicateurs de ces dogmes proclament l'absolue vérité des formules qu'ils imposent. Il faut que le croyant se place en face de sa foi comme en face d'un phénomène qu'il s'agit de comprendre, il faut qu'il la justifie par de solides raisons. Nous ne voulons pas dire par là qu'il s'agisse de la faire comparaître devant d'autres dogmes, ceux d'un matérialisme étroit et d'une investigation scientifique limitée. Beaucoup d'esprits sincères qui ont employé cette méthode ne sont arrivés qu'au doute et à la négation de toute vie spirituelle. Non ! le phénomène de la croyance religieuse doit être abordé avec la confiance qu'il n'est nullement solidaire de l'adhésion intellectuelle à des propositions précises, que tous les dogmes peuvent s'écrouler sans que l'esprit religieux soit ébranlé. Mais pour consolider cet esprit religieux, pour qu'il soit attaché aux autres activités de la vie intérieure, pour qu'il pousse de profondes racines dans la vie et dans la pensée, il

faut l'établir dans son véritable terrain et lui donner de l'air en renversant les barrières qui l'empêchent de s'épanouir librement. Il ne sera justifié et réellement vivant que s'il se développe harmonieusement en accord avec toutes les autres manifestations normalement sorties de l'esprit humain.

Il y a deux manières de ne jamais parvenir à reculer les lignes de la connaissance et de la puissance humaine. La première est de proclamer, comme les positivistes, qu'il est superflu de vouloir pénétrer dans le domaine de l'inconnaissable, parce que la raison y perd ses droits et la science ses méthodes. La deuxième est d'affirmer que ce domaine est interdit à l'homme parce que tout ce qu'il lui est utile d'en savoir constitue le monopole de quelques hommes dans le passé et dans le présent et que ce serait un orgueil funeste que de vouloir substituer à leur autorité une expérience personnelle, illicite et dangereuse. Les premiers disent au chercheur : « Tu ne peux pas », les seconds lui disent : « Tu ne dois pas ».

Les temps sont venus ou l'humanité commence à rejeter l'un et l'autre de ces dogmes également nuisibles à la marche de l'évolution. Ceux qui parmi les croyants portent leur attention avant tout sur le côté personnel de leurs sentiments religieux tendent à s'affranchir de ces limitations. L'étude comparée des religions, l'une des préparations les plus utiles à la science occulte leur montre sous la relativité et l'infinie variété des dogmes la permanence et l'unité des enseignements ésotériques, et quand ils sont entrés dans cette voie, leur dévotion, loin d'être un obstacle devient un stimulant et un appui. Car cette dévotion manifeste précisément cette disposition de l'âme que nous avons indiquée au début de cette préface comme le deuxième élément de la réceptivité réclamée par l'enseignement occulte. Elle n'est autre que la conscience confuse des possibilités de pouvoir et de connaissance ouverte à l'homme et l'instinctive aspiration vers l'accroissement de bonheur qu'elles réservent à l'individu comme à l'espèce.

Le besoin de vérité qui se confond avec le besoin de libération ne saurait être satisfait que par un effort personnel. Il n'existe point pour l'homme de certitude par procuration. Les fondateurs de religions, aussi bien que les instructeurs de tous les temps, peuvent bien montrer la voie et soutenir le chercheur sincère dans ses premiers pas. Mais l'universelle loi de causalité, c'est-à-dire de justice, s'oppose à ce qu'ils transfusent en d'autres les fruits de leurs efforts séculaires.

Tout ce qu'il faudrait encore dire sur ce sujet se trouve renfermé dans le livre qui suit et il serait superflu, aussi bien que téméraire, de vouloir en ajoutant quelque chose à cette préface empiéter sur le domaine réservé à ceux qui savent par eux-mêmes. Nous n'avons songé en écrivant ces quelques pages qu'à tenter une œuvre très modeste : celle de dissiper, s'il est possible, quelques préjugés et d'amener les esprits sincères à prendre conscience de leur aspiration profonde vers un peu de lumière. Nous avons essayé d'esquisser les problèmes qui se posent pour chacun au cours de son activité normale, et de trouver, pour ainsi dire, le défaut de la cuirasse qui recouvre certains esprits. Nous avons surtout voulu les amener à s'avouer à eux-mêmes combien leur pèse cette cuirasse, de préjugés, de parti pris ou d'indifférence. En s'environnant de limitations qu'ils ont l'habitude de croire nécessaires, ils s'imaginent parfois se fortifier, tandis qu'ils entravent le libre développement de leur être, qui seul leur apportera la vraie force et la vraie sérénité.

La vieille maxime des sages de la Grèce : « Connais-toi toi-même » reste à travers les âges éternellement jeune comme la sagesse où elle est puisée. Dans le domaine de la vie intérieure, connaître, c'est prendre conscience. Comment l'homme prendrait-il intégralement conscience de lui-même si d'avance il s'est fait de son être une conception bornée au delà de laquelle il ne veut point se connaître ? Et comment connaîtrait-il l'univers, s'il n'a fait de lui-même un instrument de connaissance, capable de vibrer à l'unisson de toutes les vibrations ?

JULES SAUERWEIN.

NOTE RELATIVE À LA DEUXIÈME ÉDITION

Depuis que la première édition de la traduction française de *l'initiation* a paru, M. Steiner a réuni en volume les articles qui forment la matière de l'ouvrage et qui primitivement avaient paru dans la revue *Lucifer-Gnosis*. Il a introduit en même temps dans son œuvre une division en chapitres. Nous avons néanmoins cru pouvoir conserver dans cette deuxième édition notre propre division en deux parties qui correspond aux habitudes du public français, sans, au reste, s'écarter aucunement des intentions de l'auteur.

Quant à l'introduction intitulée *Préliminaires* dans la première édition, nous l'avons remplacée par la préface que M. Steiner a écrite pour le volume allemand.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le volume que nous publions contient les articles que j'ai fait paraître primitivement dans la revue *Lucifer-Gnosis*, sous le titre : *Comment acquiert-on la connaissance des mondes supérieurs ?* Ce volume en renferme la première partie : un second tome en contiendra la suite. Cette étude sur le développement de l'homme à la conquête des mondes supra-sensibles me paraît réclamer quelques mots d'introduction, aujourd'hui qu'elle se présente au public sous une forme nouvelle.

Les communications relatives à l'évolution de l'âme humaine qui s'y trouvent contenues peuvent donner satisfaction à des besoins divers. Elles sont en premier lieu destinées aux personnes qui se sentent attirées par les résultats des investigations spirituelles et qui posent forcément la question suivante : D'où tiennent donc leur science ces gens qui prétendent apporter une solution aux énigmes les plus ardues ? C'est l'occultisme qui fournit ces solutions. Quiconque veut observer les phénomènes qui les inspirent doit s'élever au niveau de la connaissance supra-sensible. Il doit parcourir le chemin que nous avons essayé de décrire dans cet ouvrage.

Ce serait pourtant une erreur de croire que les enseignements de l'occultisme sont sans valeur pour l'homme qui ne peut ou ne veut pas parcourir lui-même ce chemin. Pour faire des investigations dans ces mondes, il faut naturellement acquérir la faculté d'y pénétrer. Mais les résultats de ces investigations, lorsqu'ils sont communiqués, sont de telle nature que l'on peut, sans avoir rien perçu soi-même, se convaincre de la vérité de ces communications. Il suffit pour éprouver la plupart d'entre elles de les juger avec son simple bon sens et sans aucune prévention. Il faut pour cela chasser les préjugés qui sont si nombreux chez tout homme. Par exemple, il ne manquera pas de gens pour trouver que telle ou telle donnée occulte contredit les enseignements de la science actuelle, mais en vérité, il n'est rien dans la science qui ne puisse s'accorder avec les recherches spirituelles. On peut facilement se laisser aller à croire à cette contradiction si l'on ne sait pas examiner sous toutes leurs faces les données scientifiques. Mais l'on découvrira au contraire que plus on confronte sans préventions la science spirituelle et la science positive, plus leur accord apparaît évident et complet.

Il est à vrai dire une partie des enseignements occultes qui se soustrait plus ou moins à la raison. Pour apprécier sainement ce genre d'enseignement, il faudra se rappeler que ce n'est pas la raison seule qui juge la vérité mais le sentiment spontané et sincère. Et quand ce sentiment ne se laisse égarer par aucune sympathie ou antipathie pour telle ou telle opinion, mais se fait réceptif à l'égard des connaissances rapportées des mondes supérieurs, alors son instinct a la valeur d'un jugement.

Il y a encore d'autres moyens pour apprécier les enseignements occultes pour les personnes qui ne veulent ou ne peuvent pas suivre le sentier qui conduit dans les mondes supérieurs. Ces personnes peuvent, par exemple, très bien éprouver de quelle valeur sont ces connaissances pour la conduite de la vie, alors même qu'elles les tiennent simplement de la bouche d'un occultiste. Tout

le monde ne peut pas devenir rapidement un clairvoyant, mais les expériences des clairvoyants comportent pour chacun un enseignement excellent et pratique, car chacun peut en trouver l’application dans l’existence. On remarquera promptement combien la vie s’enrichit, grâce à ces nouvelles connaissances, dans tous les domaines, et combien elle s’appauvrit pour celui qui les néglige. Les expériences des mondes supra-sensibles bien appliquées dans la vie revêtent un caractère d’utilité éminemment pratique.

Sans vouloir soi-même fouler de ses pieds le sentier supérieur de la connaissance, on peut cependant se sentir attiré par les observations faites sur ce sentier et demander comment le clairvoyant s’élève jusqu’à ces observations. Pour les personnes que cette question intéresse, cet ouvrage présente une description de tout ce qu’il faut entreprendre et réaliser pour connaître directement les mondes supra-sensibles. Le chemin qui y conduit est décrit avec assez de détail pour que, sans le suivre soi-même, on puisse acquérir une réelle confiance dans les récits de ceux qui l’ont parcouru. En se mettant ainsi au courant de toutes les obligations qui incombent au chercheur occulte, en étudiant la nature de son activité, on pourra en arriver à approuver cette activité et à comprendre pourquoi les enseignements occultes nous éclairent sur tant de points, et ainsi cet ouvrage servira à ceux qui cherchent un réconfort et une sécurité dans l’instinct profond de vérité qui les anime à l’égard des mondes supérieurs. Mais cet ouvrage ne sera pas moins utile à ceux qui cherchent eux-mêmes le chemin de la connaissance supra-sensible. Ces personnes éprouveront la vérité de ce que nous avançons dès qu’elles commenceront à réaliser en elle-mêmes nos enseignements. Mais il sera bon de se rappeler sans cesse qu’ici il ne suffit pas de se familiariser avec le contenu de l’ouvrage comme c’est le cas dans les autres domaines. Il faut vivre profondément en soi-même la discipline qui y est enseignée et, pour comprendre un point particulier, s’aider souvent des considérations relatives à des points bien différents, et c’est ainsi que l’on parviendra à la conception que l’essentiel réside non dans une vérité mais dans l’accord de toutes les vérités. Il faut que l’on songe sérieusement à ce point de vue dès que l’on décide de s’adonner soi-même aux exercices prescrits. Un exercice particulier peut être bien compris et correctement exécuté et pourtant ne pas produire un résultat correct, parce que l’étudiant néglige d’y adjoindre un autre exercice qui corrige le caractère trop spécial du premier et crée une harmonie intérieure. Celui qui lit cet ouvrage à fond au point que cette lecture devienne pour lui comme une expérience intérieure, non content de se familiariser avec le contenu même en viendra à éprouver tel ou tel sentiment suivant les passages et il reconnaîtra quelle est l’importance relative de ces divers sentiments pour l’évolution de l’âme. Il découvrira aussi par lui-même sous quelle forme appropriée à son individualité particulière, il devra accomplir tel ou tel exercice. Lorsque l’on étudie, comme c’est le cas ici, des expériences qui doivent être personnellement vécues, il est évidemment nécessaire de recommencer sans cesse à les examiner. On se convaincra vite qu’il en est beaucoup que l’on ne saurait comprendre d’une façon satisfaisante sans avoir essayé de les réaliser, et que seul cet essai permet de remarquer certains détails subtils qui échappaient forcément auparavant.

Quant aux lecteurs qui ne projettent pas de suivre le sentier que nous décrivons, ils trouveront dans cet ouvrage mainte règle utile pour la vie intérieure normale, qu’il s’agisse de préceptes ou d’explications apportées à tel ou tel problème.

Et beaucoup de personnes qui ont fait dans la vie telle ou telle expérience et qui à bien des égards sont redevables à l’existence d’une véritable initiation, seront certainement satisfaites de voir précisées de solutions qu’ils avaient pressenties, des connaissances qu’ils possédaient déjà sans avoir pu leur donner une forme stable.

L’INITIATION

PREMIÈRE PARTIE

LE CHEMIN DE L’INITIATION

CHAPITRE PREMIER

DES CARACTÈRES DE LA SCIENCE SPIRITUELLE

Il existe à l’état latent chez tout homme des possibilités qui en se réalisant lui permettent d’acquérir la connaissance des mondes supérieurs. Le mystique, le gnostique et le théosophe parlent d’un monde des âmes et d’un monde des esprits qui sont pour eux aussi réels que les objets que notre œil aperçoit ou que notre main touche. En les écoutant l’on est en droit de se dire : Ces expériences peuvent devenir les miennes si je développe certains pouvoirs qui sommeillent encore en moi.

La seule question est de savoir par où il faut commencer pour amener ce réveil. – Ceux-là seuls qui possèdent déjà ces pouvoirs peuvent donner des enseignements sur ce sujet. Depuis que le genre humain existe, il y a eu de tous temps des écoles où les hommes doués de ces pouvoirs supérieurs ont donné leurs leçons à ceux qui aspiraient à les posséder. On les appelle : « écoles occultes ». Et l’enseignement qui s’y donne, se nomme « enseignement occulte ». Cette dénomination provoque souvent un malentendu. On peut croire que les maîtres qui enseignent dans ces écoles représentent une sorte d’êtres privilégiés qui volontairement refusent à leurs semblables de leur communiquer leur science. Peut-être pense-t-on aussi que, derrière cette science, il n’y a rien de bien sérieux. On est tenté d’imaginer que s’il s’agissait là d’une science véritable, on n’aurait nul besoin d’en faire mystère et qu’on pourrait la livrer au public pour faire profiter l’humanité tout entière de ses bienfaits.

Ceux à qui l’initiation a révélé la nature de la science occulte ne s’étonnent nullement d’entendre les profanes raisonner ainsi. En quoi réside le côté mystérieux de l’initiation ? À cette question peuvent seuls répondre ceux qui ont été admis à participer au moins jusqu’à un certain degré à cette initiation même. Puisqu’il en est ainsi, demandera-t-on, quel intérêt peut présenter pour un cœur humain cette science occulte ? Comment et pourquoi cherchera-t-il à pénétrer des mystères dont il ne peut se représenter la nature ? Une semblable question révèle une idée tout à fait erronée de la nature de l’occultisme. En réalité, il en est de la science occulte comme de tout autre savoir ou pouvoir accessible à l’homme. Cette science n’est pas plus un mystère pour la moyenne

des hommes que l’écriture n’en est un pour celui à qui on ne l’a pas enseignée. Et, de même que pour apprendre à écrire, il suffit d’employer les moyens appropriés, de même il suffit de choisir la route qui conduit à l’occultisme pour devenir, non seulement un disciple, mais même un maître dans cette science secrète.

Une seule différence la sépare des autres branches du savoir et de l’activité humaine. C’est que par la pauvreté ou par le défaut d’éducation première, résultant de son milieu, un homme peut se trouver dans l’impossibilité d’apprendre, par exemple, à écrire, tandis que, pour l’acquisition de la connaissance et des pouvoirs dans les mondes supérieurs, il n’existe point d’obstacle à la recherche ardente et sincère. On s’imagine volontiers qu’il faut chercher dans un lieu précis les maîtres de la sagesse pour recevoir leurs leçons. À cet égard, il est deux choses certaines : tout d’abord celui qui aspire avec ardeur à la connaissance ne reculera devant aucun effort, devant aucun obstacle pour chercher l’initié capable de lui découvrir les mystères de l’univers. D’autre part, soyez persuadés que l’initié saura surmonter toutes les difficultés pour rencontrer le chercheur en qui il aura constaté un effort sincère et méritoire.

Il existe en effet, parmi les initiés, une loi sévère qui les empêche de refuser à aucun homme la lumière à laquelle il a le droit de prétendre. Mais une loi non moins sévère leur interdit de livrer une parcelle quelconque de la science occulte à ceux qui n’en sont pas dignes. Et un initié est d’autant plus parfait qu’il observe plus strictement ces deux lois. L’ordre auquel appartiennent tous les initiés est entouré d’un retranchement : ces deux lois sont le ciment qui assure la solidité de ce retranchement.

Vous pouvez être l’intime ami d’un initié : ce rempart vous séparera de lui aussi longtemps que vous ne serez pas initié vous-même. Vous pouvez posséder tout son cœur, toute son affection : il ne vous confiera son secret que quand vous serez mûr pour le recevoir. Vous pouvez le flatter, vous pouvez le torturer, rien ne pourra le déterminer à vous livrer une chose qu’il sait ne pas devoir vous livrer parce que votre degré d’évolution ne vous permet pas d’accueillir cette révélation comme il convient.

Les chemins que doit parcourir l’homme pour acquérir la maturité nécessaire à ces révélations sont décrits avec précision, ils sont éternellement tracés en lettres de feu dans les temples où les initiés conservent précieusement ces augustes mystères. Dans les temps qui ont précédé notre histoire, ces temples étaient visibles aux yeux des hommes. Aujourd’hui que notre vie s’est éloignée de toute spiritualité, la plupart d’entre eux sont invisibles aux yeux. Pourtant ils existent partout, et quiconque les cherche peut les trouver.

C’est dans son âme seule que l’homme découvrira le moyen d’ouvrir les lèvres des initiés. S’il développe en soi certaines qualités, les trésors de la sagesse lui seront communiqués.

Avant tout, l’âme doit, dès le début, faire preuve d’une disposition fondamentale. La période où elle l’acquiert se nomme dans le langage occulte le sentier du respect ou de la dévotion, et elle est indispensable à celui qui veut devenir un étudiant de la sagesse occulte.

Des expériences intérieures nous font savoir quelles sont les dispositions que l’on remarque dès leur enfance chez ceux qui sont destinés à devenir plus tard des occultistes. Il existe des enfants qui regardent avec une sainte vénération certaines personnes ; ils éprouvent pour elles un respect profondément enraciné dans leur cœur qui fait taire toute pensée de critique ou de contradiction. Ces enfants, quand ils sont devenus des jeunes gens ou des jeunes filles, ressentent comme un



bienfait d'avoir quelque chose à respecter. C'est parmi eux que se recrutent la plupart des étudiants de l'occultisme. Vous êtes-vous arrêté parfois sur le seuil d'un homme que vous vénérez et avez-vous, à cette première visite, ressenti comme une religieuse émotion au moment de frapper à cette porte et d'entrer dans ce sanctuaire ? Vous pouvez considérer le sentiment que vous avez alors éprouvé comme le germe des dispositions que doit avoir l'occultiste.

C'est un véritable bonheur pour l'être en voie de croissance de connaître ces sentiments, mais il ne faudrait pas croire que ces dispositions ont quelque rapport avec la subordination ou l'esclavage. L'expérience nous apprend que les hommes vraiment indépendants et fiers sont justement ceux qui ont appris à respecter ce qui est respectable, et le respect est justifié partout où il est issu des profondeurs du cœur humain.

Si nous ne nous pénétrons de la conviction qu'il existe quelque chose au-dessus de nous, nous ne trouverons pas la force nécessaire pour nous élever à un niveau supérieur à notre niveau actuel. L'initié n'a pu conquérir la force de gravir les sommets de la connaissance que parce que son cœur a su s'abaisser dans le respect et la dévotion. On ne saurait monter jusqu'aux cimes de l'esprit qu'en passant par la porte de l'humilité. On ne peut parvenir à la vraie science qu'après avoir appris à lui rendre un culte. Certes, l'homme a le droit de regarder en face la lumière, mais ce droit il doit le conquérir. Il y a dans la vie spirituelle des lois aussi absolues que dans le monde matériel. Frottez une tige en verre avec une substance appropriée, et elle acquiert le pouvoir d'attirer des objets de faibles dimensions. Ce phénomène est le fait d'une loi naturelle, que connaît tout physicien. De même on n'ignore pas, pour peu que l'on connaisse les éléments de l'occultisme, que tout sentiment de vraie dévotion développe dans l'âme une puissance qui doit la conduire, tôt ou tard, sur le sentier de la connaissance. Celui qui a le bonheur de posséder naturellement ces tendances dévotionnelles ou de les acquérir par une éducation appropriée y trouvera, au cours de son existence, un auxiliaire précieux quand il voudra s'adonner à la science occulte. Mais celui qui n'a pas cette préparation rencontrera des obstacles dès ses premiers pas dans le sentier de la connaissance s'il n'entreprend de développer en lui-même cette dévotion en s'imposant une discipline énergique.

À l'époque où nous vivons il est particulièrement important d'attirer l'attention sur ce point. Notre civilisation a, en effet, un penchant à critiquer, à juger, à décider sur toutes choses, tandis qu'elle nous détourne de la dévotion et du respect confiant. Nos enfants eux-mêmes, préfèrent critiquer que d'écouter avec respect. Or, toute critique, tout jugement prématuré porté sur les autres chasse de l'âme les forces qui permettent d'accéder à la connaissance, tandis qu'un mouvement de respect les développe. Nous ne voulons pas faire par là le procès de notre culture, car c'est précisément à la critique, à l'examen conscient et à l'habitude « d'éprouver toutes choses pour choisir la meilleure » que nous devons les progrès de notre civilisation. Jamais l'homme ne serait parvenu au degré de perfection actuelle dans les sciences, l'industrie, les transports ou la législation s'il n'avait appliqué à toute chose cet esprit de libre examen en soumettant toutes les questions au verdict de son jugement. Mais ce que nous avons ainsi gagné dans le domaine de la culture extérieure, nous le perdons en revanche en dispositions spirituelles dans le domaine de l'évolution supérieure.

Il est pourtant un point dont chacun doit se rendre un compte exact : c'est que l'homme qui se laisse submerger par le courant de la culture contemporaine a beaucoup de peine à parvenir à la connaissance des mondes supérieurs, s'il ne se soumet à une énergique discipline.

Au temps où la vie matérielle était plus simple, l'essor spirituel était moins malaisé. Les choses saintes et respectables tranchaient davantage sur les choses de la vie courante. L'idéal s'est

abaissé à notre époque d’esprit critique. Des sentiments tout autres ont pris la place du respect, de la vénération, de l’adoration et de l’admiration. Ces dispositions, notre civilisation les refoule toujours davantage, de sorte que dans la vie quotidienne, l’homme a peu d’occasions de les éprouver. Celui qui poursuit la connaissance supérieure doit les provoquer en lui, les inoculer dans son âme. Ce n’est point par l’étude, mais bien par la vie même que l’on y parvient. Si vous voulez devenir un étudiant de l’occultisme, il faut développer par l’éducation vos tendances dévotionnelles, rechercher dans votre entourage ou dans vos expériences ce qui peut vous imposer un sentiment d’admiration ou de respect.

Partout où les circonstances, partout où vos devoirs le permettent, il faut essayer de renoncer à la critique et au jugement. Si, rencontrant un homme, je ne songe qu’à blâmer ses faiblesses, je me ravis à moi-même de la force spirituelle ; si je cherche avec amour à pénétrer ses qualités, j’assimile de cette force spirituelle. Le disciple ne doit perdre aucune occasion d’appliquer ce principe. Des occultistes éprouvés savent tout ce qu’ils doivent à leur habitude de considérer en toutes choses le bon côté et de différer à prononcer leur jugement. Et cette règle ne s’applique pas seulement à l’attitude extérieure elle doit régir notre âme même. L’homme a, sous la main, les moyens de se perfectionner lui-même, de se transformer entièrement avec le temps. Mais cette métamorphose doit s’accomplir dans sa vie intérieure, dans sa pensée. Il ne suffit pas de témoigner du respect par notre attitude : le respect doit être en nous.

Aussi l’étudiant doit-il commencer par faire une place à la dévotion dans sa vie mentale. Il doit bannir de sa conscience les sentiments de mépris ou de dénigrement, et s’attacher particulièrement à cultiver la dévotion.

Lorsque dans le silence d’une méditation paisible, nous nous appliquons à chasser de notre conscience tout ce qu’elle renferme de critique, de dénigrement, de blâme à l’égard de nos semblables, chacun de ces instants nous rapproche de la connaissance spirituelle. Et nous progressons vite si dans ces moments-là nous nous pénétrons de sentiments d’admiration, d’estime et de respect vis-à-vis des choses et des hommes. Ceux qui ont l’expérience de ces sujets savent bien que dans ces moments, des forces qui resteraient assoupies s’éveillent dans l’âme humaine. L’œil spirituel s’ouvre chez l’homme et perçoit des objets qu’il ne saurait voir en temps normal. Il commence à comprendre qu’il n’a connu auparavant qu’une partie de l’univers. Les hommes qu’il rencontre se présentent à lui sous une forme nouvelle. À vrai dire ce n’est pas cette discipline à elle seule qui suffit pour permettre de percevoir l’aura humaine : il faut qu’une discipline encore plus haute s’y ajoute. Mais pour s’élever jusqu’à ce niveau, il faut avoir énergiquement développé les sentiments dévotionnels.

L’entrée du disciple dans le sentier de la connaissance s’accomplit sans bruit, à l’insu de tous : personne ne remarque un changement extérieur chez lui, il accomplit ses devoirs comme auparavant, il s’occupe de ses affaires comme précédemment. La transformation se passe uniquement dans son âme, à l’abri des regards. Tout d’abord la disposition fondamentale de la dévotion rayonne dans toute sa vie sentimentale, et constitue le centre de sa vie intérieure. De même que le soleil vivifie de ses rayons tous les êtres vivants, de même chez le disciple la dévotion vivifie tous les sentiments.

Au début l’homme a de la peine à croire que des sentiments tels que le respect ou la vénération aient quelque chose à faire avec sa faculté de connaître. Cette erreur vient de ce qu’on est généralement enclin à considérer la connaissance comme une faculté en soi, indépendante de tous les autres éléments de la vie intérieure. On ne songe point que c’est précisément dans l’âme

que réside cette faculté de connaître et que les sentiments sont pour l'âme ce que les aliments sont pour le corps. Si l'on donne au corps des pierres à manger au lieu de pain, son activité meurt. Il en est de même pour l'âme. Le respect, l'estime et la dévotion sont des substances qui la nourrissent, qui la rendent saine et vigoureuse, et par-dessus tout vigoureuse dans sa faculté de connaître. Au contraire, le mépris, l'antipathie, le dédain vis-à-vis des choses respectables ont pour effet de paralyser et de désagréger les pouvoirs de la connaissance.

L'occultiste peut vérifier ce fait par l'examen de l'aura humaine. L'assimilation de sentiments de respect et de dévotion provoque un changement dans l'aura. Certains éléments teintés de rouge tirant sur le jaune ou sur le brun disparaissent et sont remplacés par des rouges nuancés de bleu. Par suite, le rayon de la perception s'étend, elle est impressionnée par des objets environnants dont elle n'avait précédemment aucune notion ; car la dévotion éveille dans l'âme une force sympathique capable d'exercer une attraction sur certaines qualités des êtres environnants, qualités qui, autrement, demeureraient cachées.

Les effets de la dévotion sont encore plus actifs, si un autre ordre de sentiments vient s'y ajouter : il s'agit pour l'homme de ne plus se livrer, dans une mesure aussi large, aux impressions du monde extérieur, mais de développer, par contre, en soi-même une vie intérieure plus active. Un homme toujours à la poursuite de sensations nouvelles, à la recherche de divertissements, ne saurait trouver le chemin de la science occulte. On ne demande pas au disciple de devenir insensible au monde extérieur, mais il faut que sa vie intérieure prédomine, et lui serve de directrice quand il se livre aux sensations extérieures. Par exemple, un homme dont l'âme est enrichie de sentiments cultivés par lui éprouve tout autre chose en contemplant un beau paysage que l'homme dont la vie intérieure est indigente. L'un fait un voyage en mer, sans ressentir autre chose que de très rares impressions. Un autre à sa place entendra la parole de l'esprit universel et les énigmes de la création se dévoileront pour lui. Il faut avoir appris à faire état de ses sentiments et représentations personnelles, si l'on veut établir entre l'âme et le monde extérieur des relations fécondes. Le monde extérieur, dans tous ses phénomènes, déborde d'une beauté divine, mais il faut avoir connu en soi le divin par une expérience vécue pour le découvrir dans son entourage.

L'étudiant devra s'attacher à se réserver des moments de calme et de solitude pour se plonger dans la réflexion. Mais ces instants ne seront pas consacrés à ses affaires personnelles, ce qui aurait des effets contraires à ce qu'il doit chercher. Il doit dans ses méditations laisser librement résonner en lui l'écho de ses expériences passées et des impressions reçues du monde extérieur. Fleurs, animaux, actions, toutes choses lui dévoileront dans le silence des secrets insoupçonnés. Et de la sorte, il se prépare à accueillir les sensations futures que lui réserve l'univers avec des dispositions toutes nouvelles. Celui qui, dans le défilé ininterrompu des sensations ne recherche que la jouissance passagère voit ses pouvoirs de connaître s'émousser progressivement. Il faut qu'il s'accoutume à ne pas seulement revivre par la pensée la sensation de jouissance elle-même, mais surtout à faire fructifier par son activité intérieure le « contenu » de la jouissance, en évitant de rechercher dans ce travail une simple prolongation de son plaisir.

Il y a la un grave et périlleux écueil, c'est qu'au lieu de travailler réellement sur soi-même on tente au contraire d'épuiser après coup la jouissance passée. Il ne faut pas dissimuler qu'il existe là pour l'étudiant des sources d'erreurs à perte de vue. Il faut qu'il aille son chemin au travers de tentations multiples. Tout conspire à endurcir son moi, à le renfermer en lui-même, et il doit, au contraire, l'ouvrir largement aux forces universelles. Il a le devoir de rechercher la jouissance, car elle peut seule l'unir au monde extérieur. Si son âme s'émousse et se ferme à la jouissance, elle est comme une plante impuissante à tirer de son entourage les sucs nourriciers. S'il en reste à la

jouissance, il se confine en lui-même. Il agit pour soi, à l’écart des forces universelles. Si intenses que puissent être sa vie intérieure et sa culture du moi, il s’est séparé du monde. Il est mort pour le monde.

L’étudiant de l’occultisme considère la jouissance comme un moyen d’ennoblissement en vue de l’évolution universelle. La jouissance est pour lui un instructeur, dont il reçoit les enseignements : après avoir reçu ses leçons, il marche en avant dans la voie du progrès, par la jouissance vers le travail. Il apprend, non pour entasser ses connaissances comme un trésor, mais pour les mettre au service de l’univers.

Il existe dans toute forme de l’occultisme un principe que nul ne doit transgresser s’il veut aboutir à un résultat. Le maître doit en pénétrer l’élève qu’il guide. Il est ainsi conçu : « Toute connaissance recherchée avec le but unique d’augmenter et d’enrichir le trésor de tes connaissances personnelles, t’éloigne de la voie ; mais toute connaissance que tu recherches pour accomplir un travail au service de l’humanité et de l’évolution universelle, te porte un pas en avant. »

Cette loi doit être strictement observée. On ne peut se regarder comme un véritable étudiant avant d’avoir fait de cette loi la directrice de son existence. Dans beaucoup d’écoles, cette vérité prend la forme de l’axiome suivant : « Toute idée qui ne devient pas idéal tue en ton âme une force ; toute idée qui devient idéal suscite en toi une force vive. »

Les premiers enseignements communiqués au disciple ont pour objet le sentier de la dévotion et le développement de vie intérieure. Ces règles pratiques n’ont rien d’arbitraire, elles sont fondées sur des expériences et sur un savoir qui remonte à la plus haute antiquité, elles revêtent la même forme partout où elles sont données par des maîtres qui connaissent les chemins de la science supérieure. Tous les maîtres dignes de ce nom sont dans un parfait accord en ce qui concerne le contenu de ces prescriptions, alors même qu’ils se serviraient parfois de mots différents : les dissemblances tout à fait secondaires et purement apparentes que l’on croit découvrir entre leurs leçons sont dues à des causes dont nous n’avons pas à parler ici.

Il n’est point de vrais maîtres en occultisme qui veuillent par ces règles arriver à exercer une domination tyrannique sur les autres hommes ou restreindre, si peu que ce soit, le libre arbitre de quiconque. Car personne ne saurait estimer et sauvegarder l’indépendance humaine comme le font ces maîtres. Nous avons dit que l’ordre dont font partie tous les initiés est entouré d’un retranchement dont la solidité est cimentée par deux lois. Mais si l’initié sort de cette retraite pour se mêler à la vie publique, il doit prendre garde à l’observation d’une troisième loi ainsi conçue : « Gouverne chacune de tes actions, chacune de tes paroles de telle sorte que jamais le libre arbitre d’aucun homme n’en subisse une restriction. » Celui qui a compris qu’un vrai maître est profondément pénétré de cet esprit saura qu’il ne renonce pas à une seule parcelle de son indépendance en suivant les règles qui lui sont enseignées.

L’une des premières parmi ces règles peut s’exprimer à peu près dans les termes suivants : « Sache te procurer des instants de repos intérieur et mets-les à profit pour apprendre à discerner le réel de l’apparent, le permanent de l’éphémère. »

C’est ainsi, du moins, qu’on peut exprimer cette règle pratique en langue française, car, à l’origine, toutes les règles et leçons de la science occulte ont été données dans une langue de signes et de symboles, et pour comprendre toute leur importance et toute leur portée, il faut d’abord avoir obtenu la permission d’étudier cette langue symbolique ; cette permission ne peut être accordée

qu'à ceux qui ont déjà fait leurs premiers pas dans l'occultisme et ces premiers pas demandent la stricte observation de ces règles pratiques telles qu'elles sont exprimées ici. Le chemin est librement ouvert à tous ceux sans exception qu'une volonté ferme anime.

Simple est la règle qui concerne les moments de calme intérieur, simple aussi son observation, mais elle ne conduit au but que si elle est envisagée avec un sérieux et une rigueur aussi absolus que sa simplicité est grande. Disons tout de suite et sans détour comment il faut l'entendre.

L'étudiant doit pendant quelques instants faire abstraction de sa vie quotidienne et pendant ce temps se consacrer à des occupations tout autres que ses occupations journalières. Non seulement l'objet, mais encore le mode de son activité doit être profondément différent des activités qui remplissent le reste de son temps.

Il ne faut pas entendre par là que ce qu'il a à faire pendant ces instants particuliers soit sans aucun rapport avec son travail quotidien. Au contraire, l'homme qui s'applique à rechercher de pareils moments, remarquera bientôt que c'est seulement grâce à eux qu'il peut acquérir toute la force dont il disposera pour sa tâche accoutumée. Il ne faut pas s'imaginer non plus que le temps consacré à l'observation de cette règle soit pris au détriment des devoirs à accomplir. Car, si vraiment il existe quelqu'un qui n'ait pas plus de temps à sa disposition, cinq minutes par jour lui suffisent pourvu qu'il sache mettre à profit ces cinq minutes.

Pendant ce temps, l'homme doit se placer lui-même en dehors de son courant habituel ; ses pensées et ses sentiments se présenteront sous d'autres couleurs qu'à l'ordinaire ; ses joies, ses douleurs, ses soucis, ses expériences, ses actions défileront devant son âme, et il prendra pour les considérer une position telle que tout ce qu'il a vécu lui apparaisse comme d'un point de vue nouveau et plus élevé.

Songez seulement combien dans la vie nous apparaissent différentes les expériences d'autrui et les nôtres propres. Il n'en saurait être autrement, car dans tout ce que nous faisons ou ressentons, nous sommes impliqués nous-mêmes. Dans ce que fait ou ressent autrui il n'y a pour nous qu'un spectacle. Or, dans les moments mis à part pour la méditation, ce que nous devons poursuivre, c'est de parvenir à envisager nos sensations comme si elles étaient le fait d'autrui. Imaginez un homme frappé d'un grand malheur. Ne le considère-t-il point tout autrement qu'un malheur de tout point semblable qui aurait atteint autrui ? On ne saurait trouver ce sentiment injuste, il est profondément humain, et il en est dans les petits faits de la banalité courante tout comme dans ces graves événements. L'étudiant doit chercher la force nécessaire pour pouvoir à certains moments se considérer comme un être étranger à lui-même. Il doit se regarder avec la tranquillité intérieure qui caractérise un simple observateur. Si l'on y parvient, les expériences personnelles se montrent sous un jour nouveau. Aussi longtemps que nous nous laissons entraîner et comme envelopper par elles, nous demeurons aussi attachés à l'accessoire qu'à l'essentiel. Pour l'observateur tranquille et désintéressé, l'accessoire et l'essentiel se distinguent aisément. Joies et tristesses, chaque pensée et chaque volition apparaissent autres si on les considère de ce point de vue. – De même si vous avez pendant toute la journée parcouru une contrée et contemplé de près toutes les parties grandes ou petites du paysage, et que le soir venu vous gravissiez une colline voisine pour jouir d'un coup d'œil d'ensemble, alors, les rapports réciproques de tous les éléments qui constituent ce paysage vous apparaissent tout autres que quand vous cheminiez au travers. – Ce qui fait le prix de cette contemplation tranquille de soi-même, c'est beaucoup moins ce que vous y découvrez que le fait d'avoir su trouver en vous la force d'évoluer ce calme intérieur.

Car en tout être humain, il existe, à côté de l'homme que l'on peut appeler l'homme de tous les jours, un autre homme plus élevé que le premier. Cet homme supérieur reste assoupi jusqu'à ce que l'on ait pris la peine de l'éveiller et c'est vous seul qui avez le pouvoir de l'éveiller en vous-même. Aussi longtemps qu'il n'est point devenu actif, les pouvoirs supérieurs qui conduisent à la connaissance supra-sensible ne sauraient se manifester.

La force qui donne naissance au calme intérieur est une puissance magique qui libère en nous certains pouvoirs occultes. Aussi longtemps que l'on n'a pas ressenti cet effet magique, il faut persévérer dans l'observation intégrale et stricte de la règle énoncée plus haut, et pour tous ceux qui persévèrent ainsi, vient un jour où la clairvoyance spirituelle illumine les choses environnantes et où des yeux nouveaux dont ils n'avaient point soupçonné l'existence voient surgir un monde nouveau.

Il n'est nul besoin de modifier en rien son existence normale pour commencer à observer cette règle. L'étudiant accomplira ses devoirs comme par le passé, il continuera à souffrir des mêmes peines, à ressentir les mêmes joies. Il ne devient nullement étranger à la vie ; au contraire, durant le jour, il mènera une existence d'autant plus active qu'il sait s'assimiler une vie plus haute dans ses instants de recueillement. Peu à peu cette vie plus haute exercera son influence sur la vie ordinaire. Ces instants de calme auront leur action sur le reste de l'existence. L'homme tout entier deviendra plus tranquille, plus sûr dans ses actions, il ne se laissera plus troubler par tous les incidents possibles. Progressivement il en arrivera à prendre en quelque sorte la direction de son existence au lieu de l'abandonner aux circonstances et aux influences extérieures.

Il remarquera bientôt quelle source de force et d'énergie représentent pour lui ces quelques instants de recueillement. Il commencera à ne plus s'irriter de choses qui l'irritaient auparavant, une multitude de possibilités qui le remplissaient de frayeur cesseront de lui inspirer la moindre crainte : toute une conception nouvelle de la vie deviendra son partage.

Auparavant, il n'abordait pas certaines besognes sans appréhension, il se disait : « Ma force ne suffira pas à accomplir ce travail comme je voudrais l'accomplir » ; maintenant cette pensée ne lui vient plus, une pensée tout autre a pris sa place. Il se dit : « Je veux rassembler toutes mes forces pour mener cette besogne aussi bien qu'il m'est possible de le faire », et il étouffe les pensées qui le rendaient autrefois craintif, car il sait que c'est précisément cette appréhension qui peut l'inciter à mal remplir son devoir et qu'en tout cas elle ne saurait exercer aucune bonne action sur son travail. Ainsi, se glissent successivement dans la conception de la vie, chez le disciple, des pensées fécondes et bienfaisantes, remplaçant les pensées qui, précédemment, le paralysaient et l'affaiblissaient. Ainsi, il commence à conduire sa barque sur l'océan de la vie, d'une main sûre, alors qu'auparavant il la laissait ballotter par les vagues.

Ce calme et cette maîtrise exercent une action en retour sur l'être humain tout entier en favorisant la croissance de l'homme intérieur et avec lui croissent les pouvoirs intérieurs qui ouvrent les portes de la connaissance. En progressant dans cette direction, le disciple parvient peu à peu à déterminer lui-même l'action qu'il permettra aux impressions extérieures d'exercer sur lui. Il entend par exemple un mot par lequel quelqu'un veut le blesser ou l'irriter ; avant ses exercices, il se serait blessé ou se serait irrité : maintenant qu'il est entré dans le sentier de l'occultisme, il est à même d'enlever à ce mot son aiguillon blessant ou irritant avant de l'avoir admis à pénétrer dans sa conscience. Prenons un autre exemple, celui d'un homme qui s'impatiente aisément quand il faut attendre : après son entrée dans le sentier, il saura se pénétrer si bien dans ses moments de recueillement de l'inanité de toute impatience que cette conviction lui deviendra présente dès qu'il sera tenté de se laisser aller à ce sentiment. L'impatience qui voulait s'emparer de lui disparaît, et le

temps qui aurait été dissipé par les représentations frivoles de l'attente sera rempli peut-être d'observations intéressantes et fructueuses.

Pour nous rendre bien compte de la portée exacte de toutes ces remarques, il faut songer que dans l'homme le moi supérieur est en constante évolution, mais que c'est seulement par le calme et la sûreté que l'on peut assurer à cette évolution une régularité normale. Les remous de la vie extérieure viendraient de toutes parts refouler l'être intérieur si l'homme se laissait dominer par cette vie au lieu de la dominer lui-même. Il en est de lui comme d'une plante qui doit pousser aux fentes d'un rocher, elle dépérit jusqu'à ce qu'on lui donne de l'espace. Or il n'est point de forces extérieures qui puissent donner de l'espace au moi intérieur, seul le calme intérieur qu'il crée dans son âme peut produire cet effet. Les circonstances extérieures ne peuvent modifier que sa situation par rapport au monde extérieur, jamais elles ne sauraient éveiller l'homme spirituel. C'est en soi-même et par soi-même que le disciple doit engendrer un être nouveau et plus élevé.

Cet homme supérieur devient par la suite le souverain qui, d'une main sûre, dirige la conduite de l'homme extérieur. Aussi longtemps que l'autorité appartient à l'homme extérieur, cet être intérieur est son esclave et ne peut développer ses forces. S'il dépend d'un autre que moi-même de m'irriter, je ne suis pas mon maître, ou pour mieux dire, je n'ai pas encore trouvé le maître en moi. Je dois évoluer le pouvoir de ne me laisser impressionner par le monde extérieur que dans la mesure déterminée par moi-même. C'est alors seulement que je puis devenir un disciple de l'occultisme, et le disciple ne saurait aboutir à aucun résultat qu'autant qu'il cherche sincèrement à développer ce pouvoir. Il importe peu qu'il réalise certains progrès dans un temps donné, la seule chose qui importe c'est son sérieux et son application. Il s'en est déjà trouvé beaucoup qui ont lutté pendant des années sans remarquer des progrès appréciables, mais parmi ceux qui n'ont pas désespéré et qui sont restés inébranlables, beaucoup ont remporté tout à coup la victoire intérieure.

Dans bien des situations, il faut une grande énergie pour arriver à se procurer ces instants de recueillement, mais plus grande est la force déployée, plus grand aussi le résultat atteint.

Dans la discipline occulte, tout dépend de la condition suivante : Savoir se placer en face de soi-même comme un étranger, avec une entière bonne foi, une sincérité absolue, et cela dans toutes les circonstances. Mais cette naissance en nous d'une personnalité plus haute ne représente qu'un côté de l'activité intérieure du disciple, il faut y ajouter autre chose. Tant que l'homme ne s'élève pas au-dessus de sa propre contemplation, si impersonnelle soit-elle, il ne sort pas de lui-même et ne considère pas autre chose que les expériences et les actions où il se trouve impliqué par les conditions de son existence. Or, il faut qu'il dépasse ce niveau et qu'il s'élève jusqu'à l'humanité pure qui n'a plus rien à faire avec sa position particulière.

Il faut qu'il s'élève jusqu'à la considération des choses qui l'intéresseraient en tant qu'homme même s'il vivait une existence tout autre dans des conditions entièrement différentes. De la sorte, un être surgit en lui qui dépasse les limites de la personnalité. Ses regards se dirigent vers des mondes plus élevés que ceux avec lesquels le met en contact sa vie journalière. Il commence ainsi à sentir, à réaliser qu'il appartient lui-même à ces mondes supérieurs. Ce sont des mondes sur lesquels l'observation de ses sens, ses occupations quotidiennes ne peuvent rien lui apprendre. Il recule le centre de son être vers le dedans. Il écoute les voix intérieures qui lui parlent dans les moments de recueillement. Il s'entretient intérieurement avec le monde spirituel. Il s'est éloigné de la vie courante dont les bruits s'éteignent pour lui. Autour de lui règne le silence. Il écarte tout ce qui l'entoure et tout ce qui pourrait éveiller en lui le souvenir du monde extérieur. Son âme tout entière est remplie du calme de la contemplation et de ses entretiens avec le monde spirituel.

Cette contemplation silencieuse doit devenir pour le disciple un besoin naturel.

Tout d'abord il est plongé dans un monde de pure pensée. Il faut que cette silencieuse activité de la pensée fasse vivre en lui un « sentiment », il faut qu'il apprenne à « aimer » ce que l'Esprit déverse en lui. Il cesse alors bientôt d'avoir l'impression que ce monde de la pensée est moins réel que les choses qui l'entourent dans la vie courante ; il commence à manier ses pensées comme des objets situés dans l'espace et le moment s'approche où les vérités qui se dévoilent à lui au cours de ce silencieux travail lui apparaîtront comme plus hautes et plus vraies que la pure réalité sensible. Il éprouvera que ce monde de la pensée exprime la vie. Il percevra que les pensées ne sont pas de simples apparitions, mais que des êtres, auparavant cachés, s'en servent pour lui parler. Dans le silence, des voix s'élèvent, et il les entend. Auparavant, son oreille seule a perçu des sons, maintenant son âme tout entière entend et résonne. Une langue intérieure, une parole intérieure se révèlent à lui. Le disciple se sent inondé de joie quand il est appelé à vivre pour la première fois de tels instants. Sur tout son univers se répand une lumière venue du dedans. Une deuxième existence commence pour lui ; des forces divines, une félicité divine se déversent en lui comme un torrent.

Cette vie de la pensée, dont la floraison est la vie dans la réalité spirituelle, est appelée dans la théosophie ou gnose du nom de « méditation », c'est-à-dire réflexion contemplative. La méditation est la porte des connaissances supra-sensibles. – Mais dans ces instants, il ne faut pas que le disciple s'abandonne à une débauche de sentiment, ou qu'il se contente d'impressions vagues, cette attitude ne pourrait que l'entraver dans sa marche vers la véritable connaissance spirituelle. Ses pensées doivent prendre une forme claire, incisive, précise. Il trouvera dans cet effort un point d'appui s'il ne se contente pas de se livrer aveuglément aux pensées qui peuvent surgir en lui, mais s'il se pénètre au contraire des pensées élevées que des hommes spirituellement évolués ont conçues jadis dans leur méditation. Comme point de départ, il n'a qu'à prendre les écritures qui sont issues des révélations dues à des méditations semblables : il trouvera ces textes chez les gnostiques, chez les mystiques ou dans la littérature théosophique contemporaine. Ils lui donneront la substance de sa méditation. C'est dans ces écritures que les sages ont consigné les pensées de la science divine et qu'ils les ont transmises au monde par l'intermédiaire de leurs disciples. Ces méditations opèrent une transformation complète chez le disciple, il commence à se former des représentations toutes nouvelles de la réalité et toute chose acquiert pour lui une autre valeur. Mais cette métamorphose, répétons-le, ne le rendra pas étranger à la vie et ne l'éloignera en aucun cas de ses devoirs quotidiens, car il apprendra à constater que la moindre de ses actions, la moindre de ses expériences est reliée aux êtres et aux forces les plus considérables de l'univers. Quand ce rapport est devenu clair au regard de sa contemplation, il se rend à ses occupations journalières avec une énergie nouvelle, car il sait maintenant une chose : c'est que ses travaux et ses souffrances lui sont imposés pour des raisons qui touchent aux plus grandes lois de l'univers. La force de vivre, et non la lassitude de vivre, voilà ce qu'engendre la méditation.

Le disciple traverse l'existence d'un pas assuré ; quoi qu'elle lui apporte, il reste debout. Il ne savait pas autrefois pourquoi il travaillait, ni pourquoi il souffrait, il le sait maintenant. Il faut remarquer que cette activité méditative conduit plus sûrement à son but si elle est pratiquée sous la direction d'hommes expérimentés et sachant par eux-mêmes comment il faut agir au mieux. Cherchez donc le conseil et les enseignements de ces guides avisés. Certaines philosophies les appellent des « gourous ». Ce qui ne serait sans eux que tâtonnements devient sous leur direction un travail précis et fécond. Quiconque s'adresse, à eux ne frappera pas en vain à leur porte, mais qu'il sache bien qu'il ne recherche point autre chose que le conseil d'un ami et non le despotisme d'un homme qui aspire à les dominer. On constatera toujours que ceux qui savent vraiment sont les hommes les plus modestes et que rien n'est plus étranger à leur esprit que l'ambition ou la soif du

pouvoir.

Celui qui par la méditation s'élève jusqu'au niveau où l'homme s'unit à l'esprit commence à vivifier en lui ce qui est éternel, ce qui n'est borné ni par la naissance, ni par la mort. Ceux-là seuls peuvent douter de l'éternité qui ne la connaissent pas par leur expérience vécue.

Ainsi la méditation est le chemin par lequel l'homme parvient à la connaissance, à la contemplation du noyau éternel et indestructible de son être et c'est par elle seule qu'il peut y parvenir.

Gnostiques et théosophes nous parlent de l'éternité de ce noyau de l'être et de ses réincarnations. On demande souvent pourquoi l'homme ne sait rien de sa vie au delà de la naissance et de la mort. Ce n'est pas ainsi qu'il faudrait poser la question, mais dans la forme suivante : « Comment peut-on conquérir ce savoir ? » La voie nous est dévoilée par la méditation. Par elle s'éveille le souvenir des événements vécus au delà de la naissance et de la mort. Tous peuvent acquérir cette science. Tous possèdent le pouvoir de connaître par eux-mêmes, de voir par eux-mêmes ce que la mystique, la gnose et la théosophie nous enseignent, il suffit de choisir le vrai moyen.

Seul un être pourvu d'yeux et d'oreilles peut percevoir les couleurs ou les sons, et l'œil lui-même ne saurait rien percevoir s'il n'a point la lumière qui rend les objets visibles. La science occulte donne le moyen de développer les organes spirituels et de faire briller la lumière spirituelle. La discipline qui y conduit se divise en trois étapes :

1° La préparation, qui développe les sens spirituels.
2° L'illumination, qui allume la lumière spirituelle ;
3° L'initiation, qui permet d'entrer en relation avec les hautes entités spirituelles.

Nous traiterons dans les prochains chapitres de ces trois étapes.

Les communications qui suivent proviennent d'une source occulte dont nous ne pouvons pour l'instant préciser ni le nom, ni la personnalité ; elles se rapportent aux trois étapes par lesquelles l'école à laquelle se rattache cette tradition conduit les disciples jusqu'à l'initiation. Mais on ne trouvera dans les pages qui suivent que ce qu'il nous est permis de dévoiler dans un ouvrage destiné à la publicité.

Ce sont de simples indications puisées dans un enseignement bien plus profond. Dans les écoles occultes, l'enseignement suit un cours fixé d'avance et certaines études ont pour objet d'amener l'âme humaine à des rapports conscients avec le monde spirituel. Ces dispositions, comparées aux communications qui vont suivre, en diffèrent autant que l'enseignement donné dans une école régulière diffère de l'instruction occasionnellement distribuée au hasard des conversations et des promenades. Mais l'observation sérieuse et persévérante des préceptes que nous donnons ici peut conduire l'élève à la connaissance des moyens qui lui ouvriront la porte d'une véritable école occulte. Il est évident qu'un essai hâtif et entrepris sans le sérieux nécessaire ne saurait conduire à rien. Quiconque croit devoir désirer davantage doit s'adresser à un guide ou à un maître.

Les étapes indiquées par la tradition en question sont les trois étapes ci-dessous mentionnées :

1° *La Préparation* ;
2° *L’Illumination* ;
3° *L’Initiation*.

Il ne faut pas croire que ces trois degrés se suivent de telle sorte qu’il soit absolument nécessaire d’avoir franchi le premier avant de pénétrer dans le second, et d’en avoir fini avec le second avant d’aborder le troisième. On peut sous certains rapports participer déjà à l’illumination ou même à l’initiation, tandis qu’à d’autres égards, on en est encore à la préparation. Pourtant, il faudra bien avoir passé un certain temps à la préparation avant qu’une illumination quelconque puisse se faire jour. Il faudra avoir reçu l’illumination sur plusieurs points avant de pouvoir prétendre à l’initiation. Dans l’exposé qui suit, nous examinons les trois étapes l’une après l’autre pour plus de clarté.

CHAPITRE II

LA PRÉPARATION

La préparation consiste en une culture toute spéciale du sentiment et de la pensée. Par cette culture se développent dans les corps « animique » et « spirituel » des sens et des organes qui leur sont propres, de même que les forces de la nature tirent de la matière vivante, informe, les organes dont le corps physique est muni.

Avant tout, il faut diriger l'attention de l'âme sur certains phénomènes du monde extérieur. Ces phénomènes sont, d'une part, ceux de la germination, de la croissance et de l'épanouissement, d'autre part, ceux que présentent les organismes qui se fanent, se flétrissent et dépérissent.

Partout des phénomènes semblables se présentent aux regards de l'homme, partout ils éveillent tout naturellement dans l'âme humaine des sentiments et des pensées. Mais dans les circonstances ordinaires, l'homme ne se livre pas assez complètement à ces sentiments et à ces pensées, il en est empêché par la recherche incessante de sensations nouvelles. Or, il s'agit de diriger son attention, consciemment et avec intensité sur ces phénomènes.

Partout où l'homme rencontre la croissance et la floraison sous une forme déterminée, il faut qu'il bannisse de son âme toute autre impression, et que pendant un temps il s'abandonne exclusivement à cette seule sensation. Bientôt il constatera qu'un sentiment qui, autrefois en pareil cas, ne faisait que traverser sa conscience, grandit maintenant et revêt une forme énergique et puissante. Il faut qu'il laisse cette nouvelle forme de sentiment résonner paisiblement en lui-même, dans le silence de sa vie intérieure. Il s'abstraira de tous les autres phénomènes du monde extérieur pour suivre uniquement ce qui se passe en son âme en réponse aux phénomènes de la croissance et de l'épanouissement.

Mais ne croyez pas que ce soit un progrès ni un avantage que d'émousser ses sens à l'égard, du monde extérieur. Au contraire, il faut d'abord considérer avec autant d'intensité et autant d'exactitude que possible l'objet extérieur, ensuite seulement on pourra se livrer aux sentiments qui s'éveillent, aux pensées nouvelles qui montent dans l'âme.

Il faut arriver à savoir concentrer son attention simultanément sur les deux choses, sur le phénomène extérieur, et sur le phénomène intérieur, et cela dans un parfait équilibre des forces. Si l'on trouve le calme nécessaire et qu'on s'abandonne aux mouvements nouveaux de l'âme, on fera au bout d'un certain temps l'expérience suivante : On sentira germer tout un ordre nouveau de sentiments et de pensées que l'on n'avait pas connus auparavant, et plus on dirigera son attention, tantôt sur les êtres en voie de croissance, de floraison et d'épanouissement, tantôt sur les choses qui se flétrissent et qui meurent, plus aussi ces sentiments prendront de force et de vitalité. Or c'est grâce à ces sentiments et à ces pensées que s'édifient les organes de la clairvoyance, de même que

les yeux et les oreilles du corps physique se construisent avec des matériaux vivants sous l’action des forces de la nature.

Des sentiments d’une forme particulière sont éveillés par la croissance et le devenir, d’autres sentiments non moins précis se rattachent à la décroissance et à la flétrissure, mais il faut pour cela que la culture de ces forces ait été poursuivie suivant les instructions qui précèdent. C’est seulement par approximation qu’il est possible de décrire la nature de ces sentiments. Pour en avoir une représentation complète, il faut avoir passé par des expériences personnelles.

Si vous avez souvent appliqué votre attention aux phénomènes du devenir, de l’épanouissement et de la floraison, vous éprouverez quelque chose qui présente des analogies lointaines avec l’impression que fait sur nous le lever du soleil. À la vue du défleurissement et du dépérissement, on éprouvera un sentiment qui rappelle la montée lente de la lune au-dessus de l’horizon. Ces deux sentiments sont deux forces qui, convenablement cultivées, peuvent produire les effets occultes les plus importants. Celui qui, régulièrement, méthodiquement, les développe en lui voit s’ouvrir un monde nouveau. Le monde animique, ce qu’on appelle le plan astral, commence à poindre comme une aurore. Croissance et décroissance sont pour lui, non plus des phénomènes, qui lui font une impression vague, mais des réalités qui s’expriment en lignes et en figures dont il n’avait jamais pressenti l’existence.

Ces lignes et ces figures diffèrent suivant les différents phénomènes. Une fleur épanouie suscite une figure précise et spéciale, de même qu’un animal en voie de croissance, ou un arbre en train de mourir.

Peu à peu le plan astral se déroule lentement devant l’élève. Il n’y a dans ces lignes ou dans ces figures rien d’arbitraire. Deux élèves, également développés, percevront les mêmes lignes et les mêmes figures pour le même phénomène. Aussi sûrement que deux hommes dans la vie normale voient ronde une table ronde et que jamais l’un ne la voit ronde et l’autre carrée, aussi sûrement la même figure spirituelle apparaît à deux âmes qui contemplent une fleur épanouie.

De même que l’histoire naturelle ordinaire décrit les formes des plantes et des animaux, de même les maîtres des écoles occultes décrivent et dessinent les formes astrales des êtres en voie de croissance ou de dépérissement, en les rangeant par classes et par familles.

Lorsque l’élève est assez avancé pour voir ainsi sous leurs formes animiques des phénomènes également perceptibles à son œil physique, il n’est pas très éloigné de percevoir des choses qui n’ont plus aucune existence physique et qui, par suite, restent intégralement voilées à celui qui ignore la science occulte.

Mais il faut bien appuyer sur ce fait que l’investigateur ne doit pas se perdre en réflexions sur ce que signifient ces choses. Ce travail intellectuel ne servirait qu’à l’écarter de son chemin.

Qu’il observe le monde sensible sans prévention, avec bon sens, avec pénétration, et qu’il s’abandonne ensuite à ses propres sentiments. Quant à ce que signifient les choses, ce n’est pas par ses spéculations qu’il doit entreprendre de le deviner. Ces choses elles-mêmes sauront le lui apprendre.

Un autre point important, c'est ce que l'occultiste appelle « l'orientation » dans les mondes supérieurs. On y parvient en se pénétrant de la conviction que les sentiments et les pensées sont des réalités au même titre que les chaises ou les tables dans le monde physique.

Dans le monde de l'âme (ou plan astral), dans le monde de la pensée (ou plan mental), pensées ou sentiments agissent réciproquement les uns sur les autres comme les choses sensibles dans le monde physique. Aussi longtemps que l'on n'est pas pénétré de ces idées, on ne croira jamais qu'une pensée mauvaise peut exercer une influence aussi néfaste sur les autres pensées qui remplissent l'espace mental, qu'une balle tirée à l'aveuglette sur les objets physiques qu'elle atteint. Bien des gens ne se permettront peut-être jamais d'accomplir une action visible qu'ils considèrent comme contraire à la raison, mais ils ne verront pas le danger de nourrir des sentiments ou des pensées déraisonnables, car ces derniers leur paraissent inoffensifs pour les autres êtres. On ne saurait progresser dans l'occultisme que si l'on prend garde à ses pensées et à ses sentiments avec autant de sévérité qu'à ses actions.

Si vous voyez un mur, vous n'essaierez pas d'aller droit devant vous au travers de ce mur, mais vous ferez un détour, pour vous conformer aux lois qui régissent le monde physique. Il existe de semblables lois dans les mondes animique et mental. Mais là, elles ne s'imposent pas à l'homme de l'extérieur, elles doivent dériver de la vie même de son âme. On parvient à les connaître en s'abstenant en tout temps de pensées ou de sentiments contraires à la raison.

Il faut s'interdire de la sorte toute rêverie arbitraire et vague, tout enfantillage, tout flux et reflux inconsidéré de sentiment. Loin de s'appauvrir par là, on constatera bientôt que l'on ne devient vraiment riche de sentiment et d'imagination qu'en contrôlant ainsi le cours de sa vie intérieure. À la place d'un sentimentalisme enfantin et d'associations d'idées puériles surgiront des sentiments pleins de sens et des pensées fécondes, et ces sentiments et ces pensées disciplinés permettent à l'homme de s'orienter dans le monde supérieur. Il apprend à établir des rapports normaux entre lui et les objets animiques. – Cette discipline a pour l'étudiant des conséquences précises. De même qu'il sait en tant qu'homme physique trouver son chemin à travers les choses physiques, de même son sentier le conduit maintenant parmi les phénomènes de la croissance et du dépérissement qu'il apprend à connaître par les voies que nous avons décrites plus haut. Il observera, grâce à cette orientation, tout ce qui pousse et s'épanouit, tout ce qui se flétrit et meurt de la manière la plus profitable à lui comme à l'univers.

Une autre discipline concerne les rapports avec le monde des sons. Il faut distinguer entre les sons dus à des objets inanimés (un corps qui tombe, une cloche ou un instrument de musique) et les sons issus d'êtres vivants (animaux ou hommes). Entendre une cloche, c'est uniquement percevoir le son et en éprouver un sentiment agréable ; mais entendre le cri d'un animal, c'est, en plus de ce sentiment, percevoir au travers de ce son une impression vécue par l'animal, plaisir ou souffrance.

C'est de cette dernière catégorie de sons que l'élève doit s'occuper. Il doit appliquer toute son attention à recevoir du son une information sur un événement qui se passe en dehors de lui, il doit se plonger dans cette chose étrangère, il doit s'unir par le sentiment à la douleur ou à la joie que ce son lui révèle, et oublier, s'il lui est agréable ou désagréable, plaisant ou déplaisant. Une seule chose doit occuper son âme, c'est ce qui se passe dans l'être qui a fait entendre ce son. En faisant ces expériences méthodiquement et après réflexion, on s'assimilera la faculté de vibrer pour ainsi dire à l'unisson d'un autre être. Un homme doué de sentiment musical trouvera cette culture plus aisée qu'un autre : mais il ne faudrait pas croire que le sens musical peut à lui seul remplacer cette

discipline.

L’étudiant doit apprendre à éprouver de tels sentiments vis-à-vis de la nature tout entière. Il plante ainsi des jalons dans les mondes animique et mental. La nature tout entière commence à lui révéler des mystères par l’intermédiaire des sons qu’elle lui fait entendre. Ce qui n’était auparavant pour son âme qu’un bruit dépourvu de sens, devient le langage intelligible des choses. Là où il n’a auparavant entendu qu’un son, dû au choc d’objets soi-disant inanimés, il perçoit maintenant une nouvelle langue de l’âme et s’il progresse dans cette culture de ses sentiments, il constatera bientôt qu’il peut entendre certains sons qu’il n’avait pas soupçonnés auparavant. Il commence à entendre avec l’âme.

Il faut qu’un autre exercice s’ajoute au précédent pour permettre à l’élève de parvenir au sommet le plus haut qui lui soit accessible dans ce domaine spécial. C’est une chose très importante pour lui que la manière dont il écoute la parole des autres hommes. Il doit s’accoutumer à le faire de telle sorte que le silence règne en lui-même. Par exemple : Si quelqu’un exprime une opinion et que vous l’écoutiez, il s’élèvera en vous d’une manière générale soit une approbation, soit une contradiction, et bien des hommes se considèrent comme obligés d’exprimer aussitôt leur approbation et principalement leur critique.

Il faut que l’étudiant parvienne à réduire au silence, à son gré, aussi bien cette approbation que cette désapprobation. Il ne s’agit pas naturellement de changer son existence tout d’un coup et de travailler continuellement à atteindre ce silence intérieur dans son intégrité. Il faudra commencer par le faire dans certains cas particuliers, choisis avec discernement. Alors peu à peu, comme de soi-même cette nouvelle manière d’écouter s’implantera en lui.

Dans les écoles d’occultisme, des exercices sont pratiqués régulièrement. Les élèves sont obligés, en guise d’exercice, de prêter l’oreille aux pensées les plus contradictoires et de s’abstenir en les entendant de toute approbation et surtout de toute désapprobation intérieure. Il ne faut pas seulement s’abstenir d’exprimer un jugement motivé, il faut réprimer toute impression de déplaisir, d’éloignement ou d’approbation. En particulier, l’élève doit s’observer lui-même avec pénétration afin d’éviter que les tendances, peut-être disparues à la surface, ne persistent dans le tréfonds de son âme.

Il devra, par exemple, écouter des hommes qui, sous un rapport quelconque, lui sont de beaucoup inférieurs et faire taire en les entendant tout sentiment de sa supériorité. Il est très utile d’écouter de cette manière parler les enfants, l’homme le plus sage peut apprendre infiniment de leur bouche. Ainsi l’homme parvient à écouter avec un parfait détachement les paroles d’autrui en faisant totalement abstraction de sa propre personne, de ses opinions et de sa manière de sentir. S’il s’exerce ainsi à écouter sans esprit de critique, alors même que l’on exprimerait les opinions les plus contraires aux siennes, alors même que les extravagances les plus déraisonnables se feraient jour devant lui, il apprendra peu à peu à se fondre avec l’individualité des autres êtres, à pénétrer profondément en eux. Au travers des mots, il entendra la voix intérieure de l’âme. Par des exercices prolongés de ce genre le son devient le meilleur moyen de percevoir l’âme et l’esprit. Il y faut assurément une haute maîtrise de soi-même, mais le but vers lequel elle nous conduit est un but grandiose. Lorsque ces exercices sont menés de front avec ceux précédemment décrits qui concernent l’art d’écouter le son dans la nature, de nouvelles facultés auditives s’éveillent dans l’âme. Elle devient capable d’entendre des communications qui viennent du monde animique et qui ne sauraient s’exprimer par les sons perceptibles à l’oreille physique. Le disciple entend alors « le Verbe intérieur » et des vérités d’origine spirituelle lui sont révélées. Il écoute en esprit. Toutes les



vérités supérieures sont accessibles à ce Verbe intérieur, les enseignements de tout véritable occultiste lui ont été communiqués ainsi.

Cela ne veut pas dire qu'il soit inutile de s'adonner à la lecture des écrits mystiques ou occultes avant d'être à même de percevoir le Verbe intérieur.

Au contraire, en lisant ces écrits, en écoutant l'enseignement des occultistes, on se prépare excellemment aux expériences personnelles. Chaque vérité d'ordre occulte que l'homme entend est appelée à tourner son esprit vers le but qu'il doit atteindre s'il veut faire de réels progrès. À tout ce que nous avons dit doit donc s'ajouter l'étude zélée des ouvrages des occultistes. Dans toutes les écoles d'occultisme cette étude sert de préparation nécessaire, et l'on aurait beau employer tous les autres moyens que l'on ne parviendrait à rien si l'on n'accueillait les enseignements occultes. En effet, parce que ces leçons sont tirées du Verbe intérieur vivant, parce qu'elles sont puisées aux sources vivantes de la révélation mystique, elles possèdent elles-mêmes une vie spirituelle. Elles ne sont pas de simples mots, mais bien des forces vivantes. Pendant que vous écoutez les paroles d'un sage, pendant que vous lisez un livre qui renferme les résultats de véritables expériences occultes, des forces agissent en vous qui doivent vous rendre clairvoyant aussi sûrement que les forces de la nature physique ont créé vos yeux et vos oreilles en façonnant la substance vivante.

CHAPITRE III

L'ILLUMINATION

L'illumination procède de causes très simples. Ici aussi, il s'agit d'éveiller des pensées et des sentiments qui sont assoupis dans l'homme, mais ces procédés si simples ont besoin d'être mis en œuvre avec une patience et une persévérances impeccables pour conduire le disciple à la perception de la « lumière intérieure ». Le début consiste à observer d'une façon toute particulière certains phénomènes et certains êtres naturels ! Une pierre transparente aux belles facettes comme un cristal, puis une plante, puis un animal. Il faut tout d'abord appliquer toute son attention à une comparaison entre la pierre et l'animal. Les pensées que nous indiquons ci-après doivent s'emparer de l'âme tout en s'accompagnant de sentiments vivaces. Aucune autre pensée, aucun autre sentiment ne doit s'y mêler et troubler l'intensité de l'observation. On doit se dire : « La pierre a une forme, l'animal aussi a une forme. La pierre demeure immobile à sa place, l'animal change de place. C'est le désir qui pousse l'animal à changer de place. C'est à l'accomplissement de ses désirs que sert la forme de l'animal. Mais ses organes et ses membres sont façonnés non par le désir, mais par des forces où le désir n'entre pas. » Si l'on se plonge intensément dans ces pensées et que l'on considère la pierre et l'animal avec une attention soutenue, on sent surgir dans l'âme deux modes de sentiments très différents. Le premier est issu de la pierre, le second de l'animal. La chose ne réussira vraisemblablement pas dès le commencement, mais peu à peu, par des exercices patients, ces deux sentiments prendront place dans l'âme. Il faut continuer l'exercice sans se lasser. Au début ces sentiments ne persisteront que pendant la durée de l'observation ; plus tard, ils exerceront leur action au delà de cette durée et finalement ils se transformeront en quelque chose qui demeure, vivant dans l'âme. L'homme n'a plus ensuite alors besoin que de réflexion pour que ces deux sentiments grandissent, même sans le secours de l'observation appliquée à des objets extérieurs.

Ces sentiments et les pensées qui les accompagnent servent à créer les organes de la clairvoyance.

Si l'on ajoute à cet exercice l'observation de la plante, on constatera que le sentiment provoqué par elle, par son caractère aussi bien que par son degré d'intensité, tient le milieu entre ceux que suggèrent la pierre et l'animal. Les organes qui se forment ainsi sont les yeux astrals. On apprend peu à peu à percevoir par eux les couleurs animiques (astrales) et spirituelles (mentales). Aussi longtemps qu'on s'est contenté de s'assimiler ce que nous avons appelé la préparation, aussi longtemps le monde occulte avec ses lignes et ses figures est demeuré obscur. Par l'illumination, la clarté y pénètre.

Mais il faut bien remarquer ici aussi que les mots « clair » et « obscur » ainsi que les autres expressions que nous avons employées n'expriment notre pensée que très approximativement. Mais du moment que l'on se sert de la langue commune, on ne saurait faire autrement. Et cette langue n'a été créée que pour les objets physiques. L'occultisme qualifie de « bleu » ou « bleu rouge » ce que

les organes de la clairvoyance reçoivent de la pierre. Ce qu'ils perçoivent de l'animal s'appelle « rouge » ou « rouge jaune ». En fait, les couleurs qui sont ainsi vues sont des couleurs d'ordre spirituel.

Celle qui sort de la plante est verte, car la plante parmi les êtres vivants est celui dont la constitution dans les mondes supérieurs rappelle le plus ses propriétés physiques. Il n'en est pas de même pour la pierre ou pour l'animal. Il ne faut pas oublier que les couleurs indiquées plus haut désignent simplement la coloration générale, le ton fondamental des règnes minéral, animal et végétal. On trouve en réalité toutes les nuances intermédiaires. Chaque pierre, chaque plante, chaque animal possède sa nuance particulière. Il faut y ajouter les entités des mondes supérieurs qui n'occupent jamais un corps physique, et qui offrent des couleurs parfois admirables, parfois aussi hideuses. En réalité, dans ces mondes supérieurs, la richesse des coloris est infiniment plus grande que dans notre monde physique.

Lorsque l'homme a atteint la faculté de voir avec les yeux animiques ; il rencontre tôt ou tard des êtres, les uns plus hauts, les autres plus bas que lui et qui ne pénètrent jamais sur le plan physique.

Quand l'étudiant en est arrivé au point que nous venons de préciser, bien des routes s'ouvrent à lui, mais on ne saurait conseiller à personne d'aller plus loin sans un guide capable et, du reste, même pour les exercices précédents, cette direction d'un homme capable est bien préférable ; mais quand l'homme a en soi la force et la persévérance de franchir ainsi les premiers degrés de l'illumination, il ne manquera pas de chercher un guide et il le trouvera. Une précaution est en tout cas nécessaire et celui qui ne voudrait pas la prendre agirait au mieux en renonçant à tout progrès dans l'occultisme il faut que l'homme qui devient un étudiant en occultisme ne perde rien de ses qualités de noblesse, de bonté et de sensibilité à l'égard de toutes les choses réelles ; bien au contraire, sa force morale, sa joie intérieure, ses facultés d'observation doivent en recevoir un développement nouveau.

Par exemple, pendant les premiers exercices de l'illumination, il faut prendre garde de développer par tous les moyens sa compassion et sa sympathie vis-à-vis des animaux et des hommes, sa sensibilité pour les beautés de la nature. S'il n'en était pas ainsi, ces sentiments pourraient s'altérer ou s'émousser en nous, le cœur deviendrait dur, les sens grossiers et il pourrait en résulter des expériences dangereuses.

Comment se présente l'illumination ? Comment, par la pierre, la plante et l'animal, monte-t-on jusqu'à l'homme et comment, après l'illumination, la main bienfaisante du Maître vous guide à travers tous les obstacles sur la route de l'initiation ? C'est ce que nous allons exposer.

À notre époque beaucoup d'hommes cherchent le chemin de la vérité occulte et cela de bien des manières et trop souvent par des procédés dangereux ou même répréhensibles. C'est pourquoi ceux qui connaissent la vérité sur ces choses ont donné la permission de révéler cette discipline occulte. Nous devons ici nous tenir dans les limites de cette permission.

Il est nécessaire que l'on sache quelque chose de la vérité pour empêcher que l'erreur ne cause un grand dommage. Par les moyens que nous indiquons ici, personne ne peut courir un danger s'il agit avec mesure, mais notons bien une chose, c'est que personne ne doit consacrer plus de temps et de force à de tels exercices que ses devoirs et sa situation dans la vie n'en laissent à sa disposition. Il ne faut pas que la discipline occulte vienne bouleverser les conditions d'une



existence. Si l’on poursuit des résultats sérieux, il faut pouvoir après quelques minutes d’exercice s’interrompre et retourner tranquillement à son travail coutumier, et il ne faut pas troubler ce travail par la pensée des exercices. Celui qui n’a pas appris à attendre dans le vrai sens du mot, ne vaut rien comme disciple et ne parviendra jamais à des résultats d’une valeur appréciable.

Lorsqu’un homme cherche les chemins de la Science occulte par les procédés décrits dans les chapitres précédents, il est une pensée qui doit le fortifier sans cesse au cours de son travail. Il doit songer constamment qu’il peut avoir réalisé des progrès très sérieux sans que ces progrès soient visibles sous la forme qu’il attendait. Si l’on ne tient pas compte de ce fait, on risque fort de perdre patience et d’abandonner au bout de quelque temps toute espèce de tentative.

Les forces et les facultés qu’il s’agit de développer sont dans les commencements de complexion délicate et fragile ; et leur essence diffère de tout ce que l’homme a pu se représenter auparavant. Il était accoutumé à n’avoir affaire qu’au monde physique. Le spirituel et l’astral échappaient à son regard comme à ses conceptions. Il n’y a donc rien d’étonnant à ce qu’il ne puisse constater aisément les progrès des forces astrales et mentales qui se développent actuellement en lui.

Il y a là un danger pour celui qui pénètre sur le sentier sans se laisser diriger par un guide compétent. Le guide voit les progrès que l’étudiant a faits bien longtemps avant que celui-ci en ait conscience. Il voit se former les yeux spirituels dans leur structure délicate avant que l’élève en sache rien. Une des parties les plus importantes des devoirs du Maître consiste précisément à éviter que l’étudiant ne perde la confiance, la patience et la persévérance. Le Maître ne peut à vrai dire rien donner à son disciple que celui-ci ne possède déjà, au moins à l’état latent ; il ne peut que le guider vers l’éveil des facultés assoupies. Mais il peut être un appui pour celui qui veut passer de l’obscurité à la lumière.

Beaucoup de gens abandonnent les sentiers de l’occultisme après peu de temps, parce que leurs progrès ne sont pas dès l’abord remarquables. Et même, quand surviennent les premières expériences dont le disciple a conscience, il les considère souvent comme des illusions, parce qu’elles ne revêtent pas la forme à laquelle il s’était attendu. Il perd ainsi courage, soit parce qu’il considère ces premières expériences comme sans réalité, soit parce qu’elles sont trop peu apparentes pour qu’il s’imagine qu’elles puissent conduire à un résultat sérieux. Courage et confiance en soi sont deux flambeaux qu’on ne doit pas laisser s’éteindre sur le sentier de l’occultisme. Si l’on ne peut prendre sur soi de répéter avec patience et sans se lasser un exercice qui a pu ne pas réussir un grand nombre de fois, on ne saurait compter sur des progrès réels.

Généralement, bien avant la perception nette des progrès accomplis, un sentiment confus avertit l’âme qu’elle est sur la bonne voie. Il faudrait nourrir et cultiver ce sentiment, car il peut devenir un guide sûr. Il faut avant tout abandonner l’idée que l’on ne parvient à la connaissance supérieure qu’à l’aide de procédés étranges, saugrenus et mystérieux et se persuader, au contraire, qu’il faut prendre pour point de départ les sentiments et les pensées qui alimentent la vie journalière, en se contentant de leur imprimer une direction nouvelle. Que chacun se dise ceci : Dans le cercle de mes sentiments et de mes idées se trouvent cachés les mystères les plus augustes ; mais jusqu’ici je n’ai pas su les percevoir. Le problème est simple : l’homme porte partout avec lui son corps, son âme et son esprit, mais il n’est conscient que de son corps et non de son âme et de son esprit. Le disciple prend conscience de l’âme et de l’esprit, comme l’homme ordinaire de son corps physique.

C’est pourquoi il importe d’orienter comme il convient les sentiments et les pensées. Ainsi se développera la faculté de percevoir les choses invisibles aux hommes ordinaires. Nous donnons ici l’un des moyens d’y parvenir. C’est de nouveau un moyen très simple comme tous ceux que nous avons décrits jusqu’ici, mais il produit les plus grands effets quand on le met en pratique avec persévérance et quand l’homme sait l’accompagner des dispositions intérieures nécessaires.

Placez devant vous une graine de plante : il s’agit que cet objet minime suscite en vous dans toute leur intensité les pensées nécessaires et que ces pensées à leur tour donnent naissance à certains sentiments. Représentez-vous d’abord avec clarté ce que vous voyez véritablement de vos yeux. Décrivez-vous à vous-même la forme, la couleur et tous les autres attributs de cette graine, et passez ensuite aux réflexions suivantes : De cette graine sortira l’organisme complet d’une plante si on la sème dans la terre. Représentez-vous cette plante et dessinez-la dans votre imagination, ensuite songez à ceci : ce que je dessine maintenant dans mon imagination, c’est ce que les forces de la terre et de la lumière feront véritablement jaillir plus tard de la semence. Si j’avais devant moi un objet artificiel imitant à s’y méprendre cette graine au point que mes yeux ne puissent le discerner de la véritable graine, il n’existerait point de forces ni dans la terre ni dans la lumière capables d’en faire sortir une plante. Celui qui se représente cette pensée avec netteté, qui la réalise intérieurement sera capable de se pénétrer de la pensée suivante en l’accompagnant du sentiment approprié. Il se dira : dans cette graine existe déjà à l’état latent, à l’état de force, l’organisme qui en sortira plus tard. Dans l’imitation artificielle de la graine cette force n’existe pas et pourtant l’une et l’autre sont pareilles à mes yeux : il y a donc dans la véritable graine quelque chose d’invisible qui n’existe pas dans sa reproduction artificielle. C’est à cet invisible que doivent s’appliquer maintenant la pensée et le sentiment.

Que l’on se dise : c’est cet invisible qui, plus tard, se transformera en la plante visible dont je pourrai contempler la forme et la couleur. Que l’on s’attache donc à cette pensée : l’invisible deviendra visible. Si je n’étais pas capable de penser, je ne pourrais dès maintenant prévoir ce qui ne sera visible que plus tard.

Il faut bien préciser un point : ce que l’on pense doit être intensément senti. C’est dans le calme, sans se laisser troubler par aucune autre pensée, qu’il faut s’adonner à cet exercice de concentration, et il faut se laisser le temps nécessaire pour que la pensée et le sentiment qui s’y joint creusent dans l’âme une empreinte profonde. Si l’on procède comme il convient, on parviendra après un certain temps, après des essais peut-être très nombreux, à prendre conscience d’une force et cette force créera en nous un nouveau pouvoir de vision : la graine nous apparaîtra comme environnée d’un léger nuage lumineux au milieu duquel, par les sens spirituels, nous percevrons une sorte de flamme. Cette flamme est teintée de lilas dans son milieu et de bleu sur ses bords. Alors apparaît ce que l’on n’a pas vu auparavant et que la force de la pensée et des sentiments éveillés en nous a créé. Une chose, invisible actuellement aux sens physiques et qui, à l’état de plante, devait leur apparaître plus tard, devient dès à présent spirituellement visible à l’étudiant.

Il est aisément compréhensible que la plupart des gens considèrent ces phénomènes comme une pure illusion. Beaucoup diront : Que veulent dire ces visions, ces apparitions ? Beaucoup se décourageront et ne poursuivront pas leur route. La difficulté est justement de traverser ces étapes si ardues de l’évolution humaine sans confondre l’imagination avec la réalité spirituelle, et, en outre, de ne pas perdre courage et de continuer sa marche en avant sans effroi et sans appréhension. D’autre part, il ne faut pas cesser un instant de faire appel au sens commun pour distinguer la vérité de l’illusion.

Pendant tous ces exercices l'homme ne doit pas perdre une seule minute la maîtrise consciente de soi-même. Il doit penser avec autant d'assurance que s'il s'agissait des choses et des événements de la vie journalière, il serait fâcheux qu'il tombât dans une rêverie voisine de l'hallucination. L'entendement doit rester clair, à l'abri de tout entraînement, et cela continuellement. Ce serait une grande faute si par ces exercices l'homme perdait de son équilibre et s'ils l'empêchaient de juger aussi sainement les choses ordinaires qu'il l'a fait auparavant.

L'étudiant doit s'examiner consciencieusement lui-même pour vérifier si cet équilibre demeure intact et s'il reste bien le même homme au milieu des expériences nouvelles qui surviennent.

Un calme profond à l'intérieur, un sens pénétrant pour les choses extérieures, voilà ce qu'il faut savoir conserver. Certes, il faut prendre bien garde de ne pas s'abandonner indistinctement à n'importe quelle réflexion et de ne pas se livrer aux premiers exercices venus.

Les directrices de la méditation que nous avons énoncées ici ont été éprouvées et pratiquées depuis la plus haute antiquité dans les écoles occultes, et nous n'en voulons pas mentionner d'autres. Celui qui voudrait en mettre d'autres en pratique qu'il se serait formées à lui-même de sa propre autorité ou dont il aurait vaguement entendu parler, tombera fatalement dans l'erreur et ne tardera pas à se laisser aller à des divagations à perte de vue.

À la suite de l'exercice que nous avons décrit plus haut, il sera bon de pratiquer le suivant : Il faut se placer devant une plante en état de plein épanouissement et se pénétrer de cette pensée qu'il viendra un temps où cette plante périra. « De ce que je vois devant moi, se dira-t-on, il n'existera un jour plus rien. Mais cette plante aura évolué dans son organisme des graines capables de donner la vie à des plantes nouvelles. Me voilà de nouveau arrivé à la constatation qu'il existe dans ce que je vois quelque chose de caché que je ne vois pas. Je remplirai mon esprit de la pensée que cette plante avec sa forme et ses couleurs mourra dans l'avenir, mais la représentation intense des graines qu'elle porte en elle m'enseigne qu'elle ne disparaîtra pas dans le néant. Ce quelque chose qui la préserve de l'anéantissement demeure aussi invisible à mes yeux que l'était précédemment la plante en germe dans la graine. Il y a donc dans cette plante quelque chose que mes yeux ne sauraient voir. »

Si je fais vivre en moi cette pensée en l'animant par le sentiment qu'elle éveillera naturellement, elle développera, après un temps, une force qui provoquera l'éveil d'une perception nouvelle. Je verrai sortir de la plante une sorte de flamme. Cette flamme est naturellement plus grande que celle que nous avons précédemment décrite, elle est verte en son milieu et jaune en sa bordure extérieure.

Celui qui est parvenu à percevoir ces phénomènes a fait un grand pas en avant, car les choses se révèlent à lui, non seulement telles qu'elles sont au moment présent, mais dans le mystère de leur croissance et de leur dépérissement. Il commence à voir de toutes parts l'essence cachée dont les sens physiques ne savent rien et ainsi il a fait les premiers pas vers la compréhension de ce qui existe au delà de la naissance et de la mort. Les choses paraissent ainsi parce que les sens ne sauraient percevoir l'esprit, qui réside dans l'être. Pour l'esprit, la naissance et la mort ne sont qu'une transformation et c'est pour se rendre compte par soi-même de ces vérités qu'il faut travailler à l'éveil des sens supérieurs par les méthodes que nous avons indiquées.

Pour en finir tout de suite avec une objection qui pourrait être faite par des personnes douées de quelque expérience psychique, disons encore ceci : on ne saurait contester qu’il y ait des chemins plus courts et plus simples pour parvenir à connaître par la vision personnelle les phénomènes de la naissance et de la mort, sans passer par toutes les étapes intermédiaires que nous décrivons dans cet ouvrage. Il y a, en effet, des hommes qui possèdent naturellement des dispositions psychiques remarquables, auxquelles il suffit d’une légère poussée pour se développer, mais ce sont là des exceptions. Le chemin que nous indiquons ici est un chemin sûr et accessible à tous. Il n’est pas impossible non plus d’acquérir quelques connaissances de la chimie par des procédés exceptionnels, mais si l’on veut devenir un vrai chimiste, il faut passer par la route commune.

Ce serait une erreur grosse de conséquences que de se figurer qu’il serait plus commode de parvenir au but en se contentant de se représenter par l’imagination la graine ou la plante. Celui qui procède ainsi peut aussi susciter une force par laquelle une perception nouvelle semblera s’éveiller, mais cette perception ne sera dans la plupart des cas qu’un mirage de l’imagination. Car il ne s’agit pas de me créer à moi-même au gré de ma volonté des perceptions nouvelles, mais bien de laisser la réalité les créer en moi. La vérité doit bien jaillir des profondeurs de mon âme, mais ce n’est pas à mon moi ordinaire que revient le rôle du magicien qui évoquera cette vérité. Ce magicien, ce doivent être les êtres eux-mêmes dont je veux contempler la réalité spirituelle.

Lorsque l’homme par cette discipline a libéré en lui les rudiments de la perception spirituelle, il doit s’élever jusqu’à la contemplation de l’homme même, en choisissant tout d’abord les manifestations les plus simples de la vie humaine. Mais avant qu’on en vienne là, il est nécessaire d’avoir travaillé avec sérieux à la purification complète de sa vie morale. Il faut écarter toute pensée qui tendrait à nous faire voir dans l’acquisition de ces nouvelles connaissances une satisfaction de nos instincts égoïstes. Il faut s’être engagé vis-à-vis de soi-même à ne jamais utiliser dans le sens du mal la puissance que l’on pourrait acquérir sur ses semblables. Aussi tous ceux qui cherchent à connaître par leur propre expérience les mystères de la nature humaine, doivent-ils observer la règle d’or du véritable occultisme. Cette règle est ainsi conçue : « Quand tu fais un pas en avant dans la connaissance des vérités occultes, fais-en trois dans le sens du perfectionnement moral. »

Celui qui observe cette règle peut se livrer à des exercices du genre de celui que nous allons décrire.

Il faut porter son attention sur un homme qui convoite la possession immédiate d’un objet et concentrer son observation sur ce désir. Il est préférable de choisir le moment où le désir atteint son plus haut point d’intensité et où l’on ne peut encore décider si l’homme obtiendra effectivement l’objet convoité ou non. Et maintenant livrez-vous tout entier à la représentation éveillée en vous par ce que vous observez. Établissez en votre âme un calme aussi absolu que possible ; essayez autant qu’il est en votre pouvoir d’être aveugle et sourd pour toutes les autres choses qui vous environnent, et laissez cette représentation susciter en votre âme un sentiment. Ce sentiment doit monter en vous comme un nuage monte à l’horizon dans un ciel entièrement serein. Naturellement, en règle générale l’observation sera interrompue par ce fait que l’homme sur lequel vous dirigez votre attention ne demeurera pas assez longtemps dans l’état d’âme voulu. Il faudra recommencer cent fois cet essai, mais ne perdez pas patience, à la fin vous parviendrez à susciter en vous le sentiment nécessaire assez rapidement pour devancer la disparition de l’état d’âme voulu que vous observez. Ensuite, après quelque temps vous remarquerez que ce sentiment développe dans votre âme une force qui donnera naissance à la perception directe de l’état de l’âme observé. Vous verrez dans le champ de la vue apparaître une image lumineuse, cette image lumineuse est la manifestation

dans la substance astrale d'un état de désir. C'est de nouveau à une flamme que nous pouvons comparer cette image. Elle est rouge jaune dans le centre et rouge bleu ou lilas à la périphérie.

Il importe d'environner de précautions la production d'un phénomène aussi délicat que cette perception : le mieux est de n'en parler tout d'abord à personne qu'à son guide si l'on en possède un, car si l'on essaie de décrire maladroitement, par le moyen des mots, un phénomène de ce genre, on devient souvent la proie de cruelles désillusions. On emploie des mots habituels qui ne conviennent pas à de pareils sujets et qui sont pour eux trop grossiers et trop lourds. Par suite, en voulant ainsi tenter de décrire ses expériences, on laisse se glisser parmi les perceptions authentiques des mirages de toutes sortes, fruits de l'imagination. Une règle importante s'impose ici à l'occultiste : apprendre à garder le silence sur ses visions. Oui, il faut s'en taire jusque devant soi-même. Car, ce que l'esprit vous fait voir, il ne faut ni essayer de l'exprimer par des mots, ni tenter de l'interpréter par l'entendement. Abandonnez-vous sans prévention à l'observation astrale, et craignez de la troubler en y réfléchissant trop. Songez, en effet, que votre réflexion n'est, dans le début, nullement au niveau de vos facultés de perception. Cette réflexion n'a été jusqu'ici alimentée que par des expériences bornées au monde physique. Or, vos expériences actuelles dépassent de beaucoup ses limites. Il serait donc illogique d'appliquer à ces expériences nouvelles et plus hautes un critérium adapté aux expériences anciennes. Il faut-avoir déjà beaucoup de solidité et d'assurance dans l'expérience intérieure pour pouvoir en parler d'une manière profitable à ses semblables.

Un autre exercice doit venir compléter ceux que nous avons décrits jusqu'ici. Il faut observer de la même manière un homme qui vient à l'instant de réaliser un de ses désirs, de remplir une de ses espérances. Si l'on observe les mêmes règles et les mêmes précautions que nous avons indiquées dans les cas précédents, on parviendra de même à une perception astrale. On verra apparaître un phénomène dans le genre d'une flamme jaune au centre et verte à la périphérie.

Par ces sortes d'observations appliquées à ses semblables, l'homme peut facilement tomber dans une erreur morale très grave, il peut devenir insensible. Évitez à tout prix qu'il en soit ainsi. À ce point d'évolution, il faut avoir acquis la certitude absolue que les pensées sont des formations réelles ; en conséquence, on ne se permettra plus d'avoir au sujet de ses semblables des pensées qui ne seraient pas conciliables avec le respect le plus profond de la dignité et de la liberté humaines. L'idée qu'un homme pourrait n'être pour nous qu'un sujet d'expériences ne doit pas nous effleurer un instant. L'éducation morale de soi-même doit toujours marcher de pair avec l'observation occulte. Elle nous enseigne à regarder l'indépendance humaine comme intangible et sacrée et à considérer tout ce qui se passe en l'homme comme une chose sainte que nous devons respecter même en pensée. Il faut nous pénétrer d'un sentiment religieux vis-à-vis de tout ce qui est humain.

Il nous est impossible de donner ici autre chose que ces deux exemples des effets de l'illumination dans l'observation de la nature humaine, mais ils suffisent à montrer la voie dans laquelle il faut marcher. Celui qui peut se créer le silence et le calme intérieur qui sont indispensables pour ces exercices, opérera par là même une grande transformation en lui. Cette transformation ira si loin que cet enrichissement de sa vie intérieure lui conférera du calme et de l'assurance jusque dans son maintien extérieur, et, à son tour, cette modification de son extérieur agira par répercussion sur son âme, et c'est ainsi qu'il avancera. Au fur et à mesure de ses progrès les chemins et les moyens se découvriront pour pénétrer toujours plus en avant dans la connaissance de la nature humaine, et il deviendra un jour assez mûr pour pouvoir plonger ses regards jusque dans les rapports mystérieux qui mettent l'homme en harmonie avec l'univers. Sur cette route l'homme s'approche toujours davantage du moment où il sera jugé digne de faire ses premiers pas

dans l’initiation. Mais auparavant une chose est nécessaire, une chose dont l’étudiant comprendra mieux la nécessité plus tard.

Une des qualités que doit présenter le candidat à l’initiation, c’est un courage, une intrépidité aussi accomplis que possible. L’étudiant doit rechercher les occasions favorables au développement de ces vertus. Elles sont systématiquement cultivées dans les écoles d’occultisme, mais la vie elle-même est pour cet objet une excellente école, peut-être la meilleure. Savoir regarder en face un danger, triompher sans trouble des difficultés, tels sont les devoirs de l’étudiant. Par exemple en face d’un danger, il doit immédiatement éprouver le sentiment suivant : mon angoisse ne saurait m’être d’aucune utilité, je ne dois pas l’éprouver, je dois seulement penser à ce qu’il y a à faire. Il doit en arriver à ce que le fait d’éprouver une appréhension ou de perdre courage soit pour lui une impossibilité. Par cette éducation du courage, l’homme évolue en lui certaines forces dont il a besoin s’il veut être initié à des mystères plus augustes. De même que l’homme physique a besoin de forces nerveuses pour utiliser ses sens physiques, de même l’homme spirituel a besoin de cette force qui ne se développe que dans les natures intrépides et courageuses.

Celui qui pénètre dans les mystères de la nature voit un certain nombre de choses, que les illusions des sens cachent à la vue de l’homme ordinaire, car si les sens physiques nous empêchent de voir les vérités supérieures, ils sont par là même de grands bienfaiteurs de l’humanité. Grâce à eux restent cachées des choses capables de jeter dans un trouble indicible l’homme qui n’y est pas préparé et qui ne saurait en supporter la vue. L’étudiant doit être capable de supporter ces spectacles. Il perd un certain nombre d’appuis dans le monde extérieur. Il était justement redevable de ces appuis aux illusions qui l’emprisonnaient. Les choses se passent réellement et littéralement comme si l’on signalait brusquement à quelqu’un un danger auquel il était exposé depuis longtemps déjà, mais sans le savoir. Il n’avait auparavant aucune anxiété, mais maintenant qu’il sait, il est la proie de la terreur, bien que la connaissance qu’il a du danger n’aggrave en rien ce dernier.

Les forces de l’univers détruisent et édifient, la destinée des formes est de naître et de disparaître. Le Voyant doit contempler l’action de ces forces, le mouvement de cette destinée. Il faut pour cela qu’il écarte le voile qui obscurcit sa vision spirituelle. Mais l’homme est lui-même soumis à l’action de ces forces et de cette destinée. Ces forces constructives et destructives existent dans sa propre nature. En même temps que se dévoilent devant l’œil du Voyant les choses de l’Univers, en même temps se dévoile aussi sa propre âme. En face de cette connaissance de soi-même, l’étudiant ne doit pas perdre pied. Pour que le courage ne lui manque pas, il faut qu’il en ait surabondamment et pour y parvenir il doit apprendre à conserver le calme et la tranquillité intérieure dans les circonstances les plus difficiles de la vie. Il doit cultiver en lui-même une confiance inébranlable en la bonté universelle. Il faut qu’il s’attende à perdre un certain nombre des mobiles qui le faisaient agir jusqu’alors. Il constatera que jusqu’alors il n’a bien souvent agi et pensé que par pure ignorance. Or, les mobiles qu’il avait auparavant lui sont retranchés. Il a par exemple souvent agi par vanité et par amour-propre, il verra que l’amour-propre est de valeur nulle pour celui qui sait. Il a souvent agi par avarice et par convoitise, il verra le danger et le néant de tels désirs. Il lui faudra donc de nouveaux mobiles à ses actions comme à ses pensées et c’est à ce moment que doivent intervenir le courage et l’intrépidité.

Il sera excellent de développer ce courage et cette intrépidité jusque dans le tréfonds de la vie intérieure ; jamais un échec ne doit décourager l’étudiant. Chaque fois il doit être capable de se dire : je veux oublier que souvent déjà j’ai échoué dans ces entreprises et recommencer ma tentative comme si c’était la première fois. Il conquiert ainsi la conviction que les sources de forces où il

peut puiser dans l’univers sont toujours à sa portée. Il aspire au divin qui peut le relever et le porter, si nombreuses qu’aient été les défaites et les faiblesses de son être terrestre. Il apprend à vivre dans l’avenir et à ne se laisser troubler par le souvenir d’aucune expérience passée.

Le Maître occultiste expérimentera avec la plus grande attention jusqu’à quel point son élève possède ces qualités lorsque celui-ci demandera à être initié aux mystères de l’être. Lorsqu’un homme a développé jusqu’à un certain degré les qualités que nous venons de décrire, il est mûr pour entendre les vrais noms des choses qui sont la clef des savoirs supérieurs, car l’initiation consiste à connaître les êtres de l’univers sous les noms mêmes qui leur ont été donnés par leurs divins formateurs. Ces noms renferment le secret des choses. C’est pourquoi les initiés parlent une autre langue que les profanes, parce qu’ils connaissent les dénominations des choses qui expliquent leur création.

Nous parlerons dans le prochain chapitre de l’initiation, sous les réserves qui nous sont imposées vis-à-vis du public.

CHAPITRE IV

L'INITIATION

L'initiation est dans une discipline occulte le plus haut degré sur lequel il soit encore permis de donner des indications dans un écrit destiné à la publicité. Tout ce qui la dépasse est secret. Mais on saura facilement en découvrir le chemin si l'on a pénétré jusqu'aux mystères mineurs à travers la Préparation, l'Illumination et l'Initiation.

Sans l'initiation, l'homme ne pourrait acquérir qu'après de nombreuses incarnations par une voie et sous une forme tout autre, le savoir et le pouvoir qu'elle lui confère. Ceux qu'on initie reçoivent un enseignement sur la nature des choses qu'ils n'auraient été appelés à connaître que plus tard, dans des circonstances tout autres.

Un homme ne doit connaître des mystères de l'être que ce qui répond au degré de son évolution. C'est pour cette seule raison qu'il existe des obstacles sur la voie qui mène à la connaissance des vérités et des pouvoirs transcendants. On ne peut mettre une arme à feu entre les mains d'un homme que quand il a assez d'expérience pour pouvoir s'en servir sans causer un malheur.

Si l'on initiait aujourd'hui quelqu'un sans préparation suffisante, il lui manquerait l'expérience qu'il acquerra au cours de ses incarnations futures jusqu'au moment où par l'effet normal de l'évolution ces mystères lui seront dévoilés dans leur suite naturelle. C'est pourquoi à la porte de l'initiation, il faut que cette expérience soit remplacée par quelque chose. Les premières instructions que reçoit donc le candidat à l'initiation sont destinées à compenser l'expérience que lui aurait donnée l'avenir. C'est ce qu'on appelle les « épreuves » qu'il lui faut traverser.

Des ouvrages accessibles au public font allusion à ces épreuves, mais, comme on le pense bien, ces traités ne peuvent que donner une idée très inexacte de la réalité, car celui qui n'a pas passé par la préparation et l'illumination n'a jamais rien vu qui puisse l'éclairer sur ces épreuves, et par suite il est incapable d'en donner une description véridique. Devant les yeux du candidat doivent passer un certain nombre de choses et de phénomènes qui appartiennent au monde supérieur, mais il ne peut naturellement les voir et les entendre que s'il est capable de percevoir les figures, les couleurs et les sons dont nous avons parlé en traitant la préparation et l'illumination.

La première épreuve consiste à acquérir une perception plus adéquate des qualités matérielles des corps inanimés, puis successivement, des plantes, des animaux, de l'homme. Mais nous n'entendons pas par là ce qu'on appelle aujourd'hui connaissances scientifiques. Il ne s'agit pas de science mais de perception. En règle générale, il arrive qu'un initié fait voir au candidat comment les êtres animés et inanimés se manifestent à l'œil et à l'oreille spirituels, de sorte que dans une certaine mesure ces phénomènes apparaissent à l'observateur dévoilés et comme nus. Les

attributs que l'on perçoit ainsi échappent aux sens physiques, et sont pour ceux-ci comme enveloppés d'un voile. Ce voile tombe devant le candidat en vertu d'un procédé que l'on qualifie de consomption par le feu spirituel ; c'est pourquoi l'on nomme cette première épreuve, *l'épreuve du feu*.

Pour beaucoup d'hommes, la vie elle-même constitue dans son ensemble une initiation par le feu, plus ou moins consciente. Ce sont ceux dont l'âme est enrichie de nombreuses expériences, grâce auxquelles ils ont vu croître dans le bon sens leur confiance en soi, leur courage et leur fermeté, et qui, par suite, supportent la douleur, les déceptions et les échecs avec grandeur d'âme et avec un calme que soutient une force inébranlable.

Celui qui a passé par de telles expériences est souvent sans le savoir un initié. Il faut un rien pour ouvrir ses yeux et ses oreilles et faire de lui un clairvoyant, car il ne faut pas oublier que cette épreuve du feu n'a pas pour but de satisfaire la curiosité du candidat. Certes, il apprend à connaître des vérités extraordinaires dont l'homme n'a d'habitude aucune idée. Mais cette connaissance n'est pas le but, elle est le moyen qui conduit au but. Le but consiste pour le candidat à acquérir par cette connaissance des mondes supérieurs une confiance en soi plus profonde, un courage plus noble, une grandeur d'âme et une persévérance tout autres, en un mot des qualités qu'on ne saurait acquérir au même degré dans le monde inférieur.

Après l'épreuve du feu le candidat a le droit de retourner en arrière. Il continuera son existence fortifié tant physiquement que moralement et ne poursuivra son initiation que dans sa prochaine incarnation. Mais dans son incarnation présente, il sera un membre plus utile de la société humaine qu'il ne l'était auparavant. Quelle que soit la situation où il se trouve, sa fermeté, sa prudence et son influence bienfaisante sur ses semblables aussi bien que sa décision auront fait de notables progrès.

Mais si le candidat après l'épreuve du feu veut poursuivre ses progrès dans l'occultisme, il doit recevoir des leçons qui lui enseigneront le système d'écriture en usage dans les écoles secrètes. La véritable doctrine occulte est rédigée dans cette écriture, car ce qui dans les choses constitue leur caractère secret ou occulte est par définition impossible à exprimer, soit par les mots de la langue commune, soit par les caractères de l'écriture courante, et ceux qui ont reçu l'enseignement des initiés traduisent de leur mieux en langue commune les leçons de la sagesse.

Les signes de l'écriture occulte ne sont ni arbitraires ni artificiels, mais ils répondent aux forces qui agissent dans l'univers. On apprend par eux le langage des choses. Le candidat constate bientôt que les signes qu'il apprend à connaître correspondent aux figures, aux couleurs et aux sons qu'il est devenu capable de percevoir au cours de la préparation et de l'illumination. Il voit que ses connaissances antérieures n'étaient que l'A B C de la science occulte. C'est maintenant seulement qu'il commence à savoir lire dans les mondes supérieurs, il voit les rapports et les enchaînements de tout ce qui ne lui apparaissait auparavant que comme des phénomènes isolés. C'est maintenant seulement que ces observations présentent toute la sûreté désirable. Auparavant il ne pouvait jamais affirmer qu'il avait bien vu les choses qu'il avait vues. C'est maintenant seulement qu'il peut exister une entente régulière et réciproque entre le candidat et l'initié dans le domaine des mondes supérieurs, car, quelles que soient les relations d'un initié et d'un autre homme, l'initié ne saurait véritablement communiquer sa science transcendante sous sa forme immédiate et spontanée qu'en se servant de cette langue des signes.

Par le moyen de cette langue, le candidat arrive à connaître un certain nombre de règles de conduite, certains devoirs dont il n’avait aucune idée auparavant et quand il sait mettre en pratique ces règles de conduite, il peut accomplir des actions d’une importance telle qu’elles dépassent de beaucoup les actions d’un homme qui ne serait pas initié. Il agit du haut des plans supérieurs. Les instructions qui visent ses actions ne peuvent être saisies que dans la langue occulte. Remarquons pourtant qu’il existe des hommes qui ont le pouvoir d’accomplir inconsciemment de telles actions, bien qu’ils n’aient jamais pratiqué l’occultisme. Ces aides de l’humanité et de l’univers traversent la vie en répandant la bénédiction et les bienfaits. Par des raisons que nous ne pouvons expliquer ici, ils ont reçu des dons qui paraissent surnaturels. La seule chose qui les distingue de l’étudiant occultiste, c’est que ce dernier agit en pleine conscience et avec une vue claire de l’ensemble : il conquiert, en effet, par une discipline ce que ces hommes ont reçu à titre de présent des puissances supérieures pour le bien du monde. Ces hommes bénis de Dieu méritent un sincère respect, mais ce n’est pas une raison pour considérer le travail occulte comme superflu.

Lorsque l’étudiant a appris la langue secrète, il lui faut aborder une autre épreuve. Cette épreuve doit prouver s’il peut évoluer en toute liberté et avec une entière sécurité dans les mondes supérieurs. Dans la vie ordinaire, l’homme est poussé à l’action par des impulsions extérieures, il accomplit telle ou telle besogne parce que les circonstances lui imposent tel ou tel devoir. – Nous n’avons pas besoin de faire remarquer que l’étudiant ne doit abandonner aucun de ses devoirs quotidiens sous prétexte qu’il participe à une vie supérieure. Il n’existe pas de devoirs dans les mondes supérieurs qui forcent quelqu’un à négliger une seule de ses obligations dans la vie. Le père de famille demeure un aussi bon père de famille, la mère une aussi bonne mère ; de même ni le fonctionnaire, ni le soldat, ni aucun citoyen n’est détourné d’aucun de ses devoirs par la pratique de l’occultisme, au contraire. Toutes les qualités qui font la valeur d’un homme dans la vie doivent progresser chez l’étudiant dans une mesure dont le profane ne saurait se faire une idée, et si les profanes ont parfois une autre impression, chose rare, cela vient de ce qu’ils ne sont pas capables de juger équitablement l’initié. Ce que fait ce dernier est souvent malaisément compréhensible pour les autres, mais cela n’arrive que dans des cas particuliers. Pour celui qui est arrivé au degré précité de l’initiation, il existe des devoirs qui ne sont déterminés par aucun mobile extérieur. Ce ne sont pas des circonstances extérieures qui le guident dans ce domaine, mais bien les règles de conduite qui lui ont été communiquées par la langue occulte. Par la deuxième épreuve, il doit prouver que, sans autre lumière qu’une de ces règles, il peut agir aussi sûrement et avec autant de fermeté que peut le faire un employé qui accomplit une partie de son travail accoutumé. Pour cet objet, l’instructeur fixe au candidat un certain travail à accomplir. Il doit s’aider au cours de ce travail de constatations effectuées grâce aux facultés qu’il a acquises pendant la période de préparation et d’illumination, et quant au plan même de son travail, il lui est communiqué dans cette langue secrète qu’il a dû s’assimiler auparavant. S’il sait reconnaître son devoir et agir en conséquence, il a subi victorieusement l’épreuve. On reconnaît le succès de son action au changement qu’elle amène dans les figures, les couleurs et les sons que perçoivent les sens spirituels. L’instructeur précise exactement l’aspect que doivent revêtir ces figures, couleurs, etc., après l’action du candidat et ce dernier doit savoir comment il peut amener ce changement. On appelle cette épreuve *épreuve de l’eau* parce que l’activité humaine dans ces domaines supérieurs se trouve privée des bases que lui procurent les événements extérieurs, de même que tout appui fait défaut à celui qui se meut dans une eau profonde. Le processus doit être renouvelé jusqu’à ce que le candidat ait conquis une parfaite assurance. Il s’agit par cette épreuve d’acquérir une qualité nouvelle et par ces expériences dans les mondes supérieurs, l’homme arrive à évoluer cette qualité en peu de temps jusqu’à un degré qu’il n’aurait atteint normalement qu’après de nombreuses incarnations.



Le point essentiel est le suivant : Le candidat ne doit, pour produire le changement voulu dans l’essence des plans supérieurs, suivre aucune autre indication que sa perception spirituelle et les instructions qu’il a déchiffrées dans la langue secrète.

Si, au cours de l’épreuve, ses désirs, ses opinions exerçaient sur lui la moindre influence et qu’il oubliait un seul moment de se conformer aux lois qu’il a reconnues pour vraies pour suivre sa volonté personnelle, alors il se produirait un résultat tout autre que le résultat attendu et dans ce cas le candidat perdrait aussitôt sa direction et son but et serait entraîné dans de graves erreurs. Aussi l’homme a-t-il, par cette épreuve, une occasion exceptionnelle de développer sa maîtrise de soi-même et c’est de cela qu’il s’agit.

Ici aussi, on peut subir plus aisément cette épreuve si, avant l’initiation, on a passé par une existence capable de fortifier cette maîtrise de soi-même. Celui qui a le pouvoir d’oublier ses caprices et ses volontés personnelles pour servir des principes et un idéal élevé, celui qui sait remplir son devoir, même lorsque ses inclinations et ses sympathies l’en détournent, celui-là est déjà dans la vie un initié et il ne faut plus que peu de chose pour qu’il puisse subir l’épreuve que nous avons décrite. Nous dirons même qu’il est indispensable d’avoir acquis dans l’existence un certain degré d’initiation inconsciente pour affronter la deuxième épreuve. Les gens qui n’ont pas appris dès leur jeunesse à écrire, éprouvent de grandes difficultés à le faire dans leur âge mûr. De même, il sera difficile de développer sur les plans supérieurs la maîtrise nécessaire si l’on n’a pas déjà travaillé à acquérir cette faculté dans l’existence. Les choses du plan physique restent immuables et n’obéissent ni à nos désirs ni à nos inclinations, mais dans les mondes supérieurs, nos désirs, nos passions et nos inclinations exercent une action sur la réalité et si nous voulons produire dans ces domaines un effet prémédité, il faut que nous nous tenions nous-mêmes entièrement en main en suivant uniquement les règles appropriées et sans jamais obéir à notre fantaisie.

Une des qualités les plus précieuses à ce degré d’initiation est, sans contredit, la force ou la droiture du jugement. Il faut avoir travaillé à la développer dans les phases précédentes, mais c’est à ce moment-là que le candidat doit prouver si, réellement, il en est assez maître pour avancer davantage sur le sentier occulte. Il ne saurait y progresser que s’il sait discerner avec assurance de la vraie réalité tout ce qui est imagination, illusion, superstition ou mirage, et dans les densités supérieures de l’être ce discernement est plus difficile que dans le monde physique. Tout préjugé, toute préférence doit disparaître au sujet des objets auxquels on a affaire, l’unique vérité doit servir de directrice. On doit être entièrement préparé à abandonner immédiatement toute pensée, toute opinion, toute inclination aussitôt que la logique le réclame, car on ne peut acquérir des certitudes dans le monde supérieur qu’en cessant de tenir compte de sa propre mentalité.

Les hommes qui penchent à la rêverie et à la superstition ne peuvent faire aucun progrès dans le sentier. Le disciple doit acquérir le plus précieux des biens : la certitude. Tous les doutes sur les mondes supérieurs disparaissent pour lui et les choses se révèlent dans leur essence et dans leurs lois, mais il ne peut conquérir ce bien aussi longtemps qu’il est le jouet de mirages et d’illusions. Il serait dangereux pour lui que son imagination et ses préjugés exerçassent une influence sur sa raison. Les rêveurs et les fantasques sont aussi peu faits pour l’occultisme que les gens superstitieux. On ne saurait le répéter assez, car c’est par la rêverie et la superstition que les pires ennemis du disciple le guetteront sur les sentiers de la connaissance. Mais ne vous figurez pas que le disciple se trouve privé de poésie et d’enthousiasme parce qu’il aura lu sur la porte qui mène à la deuxième initiation ces mots : « Abandonne toute idée préconçue », et sur la porte qui conduit à la première épreuve cette phrase : « Sans bon sens, tes pas sont vains. »

Lorsque le candidat a suffisamment progressé en ce sens, la troisième épreuve l’attend. Là, on ne lui fixe plus aucun but, tout dépend de lui et de son initiative. Il se trouve dans une situation où rien ne le détermine à agir, c’est par lui-même qu’il doit trouver sa route. Il n’existe autour de lui ni objet, ni personne qui puisse l’influencer. Il ne saurait puiser la force dont il a besoin nulle part ailleurs qu’en lui-même. Si cette force lui faisait défaut, il se retrouverait aussitôt à la même place qu’auparavant. Mais il faut dire que bien peu parmi ceux qui ont réussi dans les précédentes épreuves se trouveront ici dépourvus de la force nécessaire. Ou bien l’on reste en route à une des étapes précédentes ou bien l’on triomphe ici encore. La seule chose importante est de savoir se déterminer avec promptitude, car il faut faire appel au soi supérieur dans le vrai sens du mot. Il faut savoir se décider rapidement et écouter les impulsions de l’esprit en toute chose. On n’a plus le temps de délibérer ou de réfléchir. Une minute d’hésitation prouverait que l’on n’est pas encore mûr. Tout obstacle qui empêche de prêter l’oreille aux avis de l’esprit doit être surmonté avec audace. La qualité qu’il faut prouver, c’est la présence d’esprit et c’est aussi la qualité qu’il s’agit, dans cette phase de l’évolution, de perfectionner définitivement. Tous les mobiles d’action ou de pensée qu’un homme a pu avoir auparavant disparaissent. Pour ne pas rester inactif, l’homme doit trouver dans son soi supérieur une raison d’agir, car c’est le seul appui dont il dispose, s’il ne veut pas perdre pied. Aucun de ceux qui lisent ces lignes sans être familiarisés avec ces sujets ne doit éprouver d’éloignement pour cette obligation imposée à l’homme de se confiner ainsi en soi-même. Car l’homme qui a subi avec succès cette troisième épreuve jouit de la félicité la plus parfaite.

Et, comme dans les autres cas, la vie ordinaire est ici pour bien des hommes une vraie discipline occulte. Pour les personnes qui, dans la vie, se sont accoutumées à prendre sans hésiter une prompte décision devant les devoirs qui leur sont imposés à l’improviste, l’existence a déjà servi d’école. Les situations les plus favorables sont celles où le succès dépend uniquement de la promptitude à agir. Si, dans un cas où une minute d’hésitation causerait un malheur vous êtes à même de vous décider sur le champ et de le prévenir ainsi et si cette décision est devenue partie intégrante de votre nature, vous avez déjà inconsciemment acquis la maturité nécessaire pour subir la troisième épreuve, car elle est destinée à perfectionner la présence d’esprit.

On la nomme dans les écoles occultes *l’épreuve de l’air*, parce que le candidat se trouve privé aussi bien de l’appui extérieur des impulsions venues du monde physique que de l’aide des perceptions spirituelles, grâce auxquelles il aurait pu se déterminer. Il est réduit strictement à ses propres forces.

Lorsque le disciple a réussi dans cette dernière épreuve, il possède le droit de pénétrer dans le « Temple de la connaissance supérieure ». Au sujet des événements qui suivent, nous ne pouvons faire que des allusions très discrètes. Ce qui attend le disciple a été représenté comme une sorte de « serment » qu’il doit prêter, un serment de ne pas trahir les secrets de l’occultisme. Mais les expressions de serment et de trahison ne sont aucunement appropriées à leur objet, au contraire, elles sont de nature à induire en erreur : car il ne s’agit nullement d’un serment au sens ordinaire du mot : c’est bien plutôt une expérience qui vous est conférée dans cette phase de l’évolution. On apprend à mettre en pratique l’occultisme et à l’appliquer au service de l’humanité. On commence alors seulement à comprendre la vraie signification de l’univers. Ce n’est pas de taire les vérités supérieures qu’il s’agit mais au contraire de savoir les défendre d’une manière judicieuse et les répandre avec tout le tact nécessaire. On s’assimile cette qualité transcendante tout particulièrement en ce qui concerne les choses dont on a auparavant parlé et la manière dont on en a parlé. Ce serait un mauvais initié que celui qui n’emploierait pas ses connaissances occultes au service de l’humanité dans la plus large mesure possible. Il n’y a d’autres obstacles aux communications que l’on peut faire dans ce domaine que l’incompréhension de celui auquel on s’adresse. Assurément les



mystères que connaît l'initié se prêtent mal à être traités dans une conversation quelconque, mais il n'existe point de défense qui empêche de parler celui qui s'est élevé à ce degré de l'évolution.

Aucun homme ne lui impose dans ce sens un serment. Il est personnellement responsable de ce qu'il doit faire ; ce qu'il apprend, c'est à savoir en toute situation décider uniquement par lui-même ce qu'il a à faire, et le mot de serment signifie simplement qu'il a été jugé capable d'assumer cette responsabilité.

Lorsque le candidat a été jugé digne de cette confiance, il reçoit ce qu'on appelle symboliquement la *boisson d'oubli*, c'est-à-dire qu'on lui communique le secret grâce auquel il pourra agir sans être à tout instant encombré et troublé par la mémoire inférieure. Ce pouvoir est indispensable à l'initié, car il faut qu'il puisse considérer avec une confiance entière la réalité immédiatement présente. Il doit pouvoir détruire ces voiles du souvenir qui enveloppent l'homme et obscurcissent sa vue. Si je juge ce qui se présente à moi aujourd'hui d'après ce que j'ai expérimenté hier, je m'expose à des erreurs multiples ; naturellement, nous ne voulons pas dire par là qu'il faille renoncer à l'expérience acquise dans l'existence ; il faut l'avoir toujours présente, le cas échéant. Mais en tant qu'initié, il est indispensable d'acquérir la faculté de juger chaque événement en soi, et de le laisser agir librement sur l'esprit, sans se laisser troubler par les souvenirs du passé. Il faut qu'à chaque instant je m'attende à recevoir d'une chose ou d'un être une révélation entièrement neuve. Si je juge le nouveau d'après l'ancien, je suis sujet à l'erreur. Le souvenir des expériences anciennes m'est d'une extrême utilité en ce qu'il me permet de « voir » le nouveau. Si je n'avais pas une connaissance antérieure des choses, il est probable que certaines qualités d'un objet ou d'un être qui se présentent à moi m'échapperaient entièrement. L'expérience doit précisément servir à voir le nouveau, mais non pas à juger le nouveau d'après l'ancien.

La deuxième boisson offerte à l'initié est la *boisson du souvenir*. Grâce à elle, il acquiert la possibilité d'avoir toujours présentes à l'esprit les vérités supérieures. La mémoire ordinaire n'y suffirait pas. Il faut « devenir un » avec ces vérités d'ordre transcendant. Il ne suffit pas de les connaître, il faut qu'elles deviennent des parties intégrantes de notre activité vitale, comme la nourriture ou la boisson pour l'homme physique. Elle doivent se transformer en caractères permanents, en formes de l'activité ou de la sensibilité. On ne doit pas avoir besoin d'y réfléchir dans le sens ordinaire du mot. Elles doivent s'exprimer par l'homme même, circuler en lui et devenir comme les fonctions vitales de son organisme. Ainsi l'initié devient dans le royaume de l'esprit l'équivalent de ce que la nature l'a fait dans le monde physique.

CHAPITRE V

DES DISPOSITIONS MORALES UTILES AU CANDIDAT

Lorsque l'homme a poussé jusqu'à cette perfection la culture de ses sentiments, de ses pensées et de ses état d'âme, en pratiquant les méthodes d'écrites dans les chapitres précédents et en passant par les étapes successives de la préparation, de l'illumination et de l'initiation, il se produit dans son âme et dans son esprit une organisation semblable à celle que les forces de la nature ont produites dans son corps physique. Avant cette formation, l'âme et l'esprit ne sont que des masses de substance inorganisée qui apparaissent aux clairvoyants sous l'aspect de nuages en spirales se pénétrant les uns les autres et présentant une coloration terne, allant du rouge au rouge brun ou parfois au rouge jaune. Une fois organisées, ces masses se nuancent brillamment de tons jaune vert ou vert bleu en même temps qu'elles présentent une structure régulière. L'homme parvient à cette régularité de structure en ordonnant ses sentiments, pensées et états d'âme, comme la nature ordonne ses éléments corporels pour lui permettre de voir, d'entendre, de digérer, de respirer, de parler, etc.. Peu à peu le disciple apprend à respirer et à voir par l'âme (astralement), à entendre et à parler par l'esprit (mentalement). Nous allons ici examiner de plus près un certain nombre de qualités nécessaires à développer dans ces stades de l'évolution.

Il faut tout particulièrement cultiver la patience. Chaque mouvement d'impatience paralyse et va même jusqu'à détruire les possibilités latentes dans l'homme. Il est compréhensible que l'étudiant attende des résultats avec impatience, il ne saurait pourtant prétendre à aucun succès aussi longtemps qu'il n'a pas maîtrisé cette impatience. Il ne suffit pas de la combattre dans le sens ordinaire du mot, ce qui ne ferait que l'accroître, car on n'arrive ainsi qu'à s'illusionner au point de la croire disparue alors qu'elle demeure aussi forte au fond de l'âme. Il faut, pour réussir, se plonger dans une pensée bien déterminée et se l'assimiler parfaitement. Cette pensée est la suivante : « Je dois tout faire pour développer mon âme et mon esprit, mais j'attendrai dans le calme jusqu'à ce que les puissances supérieures me jugent digne d'une illumination. » Si cette pensée s'empare de l'homme assez profondément pour devenir un trait de sa nature, il peut avoir la certitude d'être dans le droit chemin. Ce trait de caractère se reflète même dans l'extérieur du disciple : le regard devient calme, les mouvements assurés, les décisions précises et tout ce que l'on appelle nervosité disparaît de l'être humain : les petites règles de conduite qui ont l'air insignifiant exercent une action considérable. Par exemple, quelqu'un veut nous offenser : avant notre travail occulte, nous nous élevions contre l'offenseur et la colère remplissait notre âme. Chez le disciple, au contraire, une seule pensée domine en pareil cas, c'est que cette offense ne lui enlève rien de sa valeur personnelle. Et il décide ensuite ce qu'il fera pour répondre à cette offense avec calme et sang-froid et sans se laisser dominer par la colère. Il ne s'agit pas naturellement de subir sans protester toute offense, mais simplement de nous comporter avec autant de calme et de sang-froid s'il s'agit de punir une offense qui nous atteint nous-mêmes que s'il s'agissait d'une offense faite à une autre personne dans des circonstances où nous aurions le droit de la châtier. C'est le cas de remarquer ici une fois de plus que le progrès occulte ne se manifeste pas par un changement éclatant dans notre

attitude, mais qu’il consiste au contraire en une transformation délicate et silencieuse des sentiments et des pensées.

La patience exerce une sorte d’attraction sur les trésors du savoir occulte. Par l’agitation et la hâte on ne saurait rien acquérir dans les domaines supérieurs de l’être. Il faut avant tout imposer silence au désir et à la passion. Ce sont des états de l’âme devant lesquels la science supérieure recule avec une sorte de pudeur. Si précieuse que soit la connaissance occulte, il ne faut pas la convoiter, elle doit venir à nous. Celui qui la désire pour sa jouissance personnelle ne l’obtient jamais.

Ces dispositions demandent une absolue et profonde sincérité de l’âme vis-à-vis d’elle-même. Il ne faut se faire sur soi-même aucune illusion. On doit savoir regarder en face avec clairvoyance ses fautes et ses faiblesses. Dès l’instant que vous cherchez une excuse à vos imperfections, vous dressez un obstacle sur le chemin de votre progrès spirituel. On ne peut éviter ces obstacles que par la connaissance de soi-même. Il n’y a qu’un moyen de se corriger de ses fautes et de ses faiblesses, c’est de les connaître. Toutes les possibilités dorment en l’homme et l’on peut les éveiller. L’entendement et la raison eux-mêmes sont susceptibles d’être améliorés si l’homme s’étudie avec sang-froid et calme pour se rendre un compte exact de ses faiblesses. Cette connaissance de soi-même est naturellement malaisée, car l’illusion dans ce domaine est une tentation étrangement puissante. Celui qui s’accoutume à être véridique envers soi-même s’ouvre par là les portes de la perception supérieure. Toute curiosité doit également disparaître chez l’étudiant. Il doit s’abstenir de poser des questions pour sa propre satisfaction. Il ne doit s’informer que des conditions qui lui permettent de se perfectionner lui-même pour le service de l’évolution universelle. Dans cet esprit, il peut se livrer entièrement à sa joie de connaître. Tout ce qui tend à ce but doit être pour lui une exhortation qu’il écoute pieusement et qu’il cherche à renouveler.

La discipline occulte réclame particulièrement une éducation du désir. Il ne s’agit pas de devenir sans désir, car il est naturel que nous désirions tout ce qu’il nous faut atteindre, et un désir se réalise toujours lorsque la force appropriée y réside. Cette force est issue de la vraie connaissance.

« En tout domaine, que la connaissance de la vérité précède le désir », c’est une des règles d’or de la sagesse occulte. Le sage apprend d’abord à connaître les lois de l’univers, alors ses désirs se changent en forces qui portent en elles-mêmes leur réalisation. Citons un exemple probant. Certes beaucoup d’hommes désirent connaître par leur expérience personnelle les phases de leur existence qui ont procédé leur naissance terrestre. Un tel désir est sans objet et sans issue aussi longtemps que l’homme en question ne s’est pas assimilé la connaissance des lois et de l’essence des choses éternelles et cela dans toute leur subtilité. Mais lorsqu’il a réellement acquis cette connaissance et qu’il veut aller plus loin, alors son désir ennobli et purifié le seconde utilement. Il ne sert à rien de dire : je veux connaître ma vie antérieure et c’est justement dans cette intention que je travaille à m’instruire. Il vaut au contraire bien mieux laisser ce désir entièrement de côté, l’éliminer de soi et travailler d’abord sans cette intention. On doit prendre plaisir à se donner entièrement à son travail occulte sans avoir besoin de ce levier, car c’est seulement ainsi que l’on apprend à développer en soi le désir, capable de devenir une force entraînant après soi la réalisation.

Lorsque je me mets en colère ou que je m’irrite, je dresse une barrière dans le monde animique et les forces qui doivent édifier mes organes spirituels ne peuvent plus parvenir jusqu’à moi. Lorsqu’un homme s’irrite contre moi, il m’envoie un courant astral. Aussi longtemps que je suis capable de m’irriter moi-même, il m’est impossible de percevoir ce courant, ma colère le voile,

mais je ne dois pas supposer qu'il me suffira de ne plus m'irriter pour percevoir aussitôt un phénomène astral, car il faut pour cela que mon œil occulte se développe d'abord. Les rudiments de cet œil existent chez tout être humain, ils demeurent inertes aussi longtemps que l'homme est capable de s'irriter et il ne suffit pas d'avoir quelque peu combattu le sentiment de la colère pour les rendre actifs. Il faut continuer sans se lasser et avec patience à combattre ces dispositions, alors il arrivera un jour où l'on remarquera que l'œil spirituel s'est développé. À vrai dire, pour arriver à ce but, il ne suffit pas de combattre uniquement la colère. Beaucoup s'impatientent et doutent parce que pendant des années ils ont combattu certaines dispositions de caractère sans parvenir à la clairvoyance. Ils ont ainsi orienté comme il convient certaines dispositions et laissé les autres se développer sans contrôle en toute liberté. Le don de la clairvoyance ne saurait être conféré avant que toutes les dispositions de nature à paralyser les pouvoirs endormis ne soient maîtrisées. Assurément la clairvoyance et la clairaudience se font jour avant ce moment-là, mais ce sont des bourgeons infiniment délicats sujets à toutes les erreurs et qui se flétrissent bien vite si on les prive des soins nécessaires.

Parmi les dispositions contre lesquelles il faut lutter, non moins que contre la colère, citons la pusillanimité, la superstition et les partis pris, la vanité et l'orgueil, la curiosité et le bavardage inconsidéré, les distinctions établies entre les hommes suivant le rang, la race et l'origine. On comprendra mal à notre époque que la lutte contre ces défauts ait quelque chose à faire avec le pouvoir de connaître, mais tous les occultistes savent fort bien que ces choses ont beaucoup plus d'influence que l'ouverture de l'intelligence et la pratique d'exercices artificiels. Ne croyez pas non plus comme beaucoup que pour combattre la crainte il faille devenir follement audacieux et que pour combattre les préjugés de race ou de caste il faille se refuser à faire aucune distinction entre les hommes. Il s'agit bien plutôt d'apprendre à juger sainement, ce qui n'est pas possible quand on obéit à des préventions. Déjà au point de vue du simple bon sens, il est exact que, par exemple, la crainte d'un objet nous empêche de le juger avec discernement et que le préjugé de race nous interdit de pénétrer dans l'âme d'un homme. C'est à ce point de vue du simple bon sens que le disciple doit travailler à développer la finesse et la pénétration de ses jugements. De même, c'est un obstacle sur le sentier de l'occultisme que de parler sans avoir suffisamment éclairci par la réflexion ce que l'on veut, dire, et ici il faut considérer un point que seul un exemple fera bien comprendre. Si quelqu'un me dit une chose à laquelle je dois répliquer, il faut que je m'efforce plutôt de considérer et de comprendre son opinion, son sentiment, voire même ses préjugés au lieu de ne songer qu'au sentiment immédiatement éveillé en moi par le sujet traité. Il y a ici toute une culture raffinée du tact à laquelle le disciple doit consacrer ses soins les plus attentifs. Il faut qu'il sache juger de la signification qu'aura pour son interlocuteur la réplique où il lui exposera sa propre opinion. Ce n'est pas une raison pour ne pas exprimer cette opinion, il n'en n'est nullement question : mais il faut écouter aussi attentivement que possible ce que disent les autres pour déterminer d'après ces données la forme de sa réplique. Une pensée s'impose au disciple en pareille occasion et quand cette pensée devient un trait de caractère, il sait qu'il est sur la bonne voie. Cette pensée est la suivante : « L'important n'est pas que j'oppose à cet homme mon opinion différente de la sienne, mais bien qu'il trouve de lui-même la vérité grâce à l'aide que je lui donnerai. » C'est à l'aide de ces pensées que le caractère et la manière d'agir du disciple portent de plus en plus l'empreinte de la douceur, ce ressort essentiel de toute discipline occulte. La dureté intimide les formations astrales qui nous environnent et qui doivent éveiller la perception spirituelle. La douceur bienveillante écarte les obstacles, et ouvre les sens spirituels.

Et avec la douceur se développera un autre trait du caractère, l'attention sympathique et calme appliquée à toutes les nuances de la vie sentimentale chez ceux qui nous entourent, grâce au silence parfait de nos propres mouvements intérieurs. Quand l'homme est parvenu à cet état, alors

les états d'âme de son entourage agissent sur lui et déterminent la croissance et l'organisation progressive de son âme, de même que la lumière du soleil fait s'épanouir la plante. Douceur et silence, accompagnés de patience, sont des forces qui ouvrent à l'âme le monde des âmes, à l'esprit le monde des esprits.

« Attends dans le recueillement et dans le calme, ferme tes sens aux impressions qu'ils ont reçues avant ton entrée sur le sentier, fait taire parmi tes pensées celles qui autrefois s'agitaient dans ton âme, esclaves de tes habitudes. Que le silence et l'immobilité règnent au dedans de toi, attends patiemment et l'action des mondes supérieurs édifiera tes yeux astrals et tes oreilles spirituelles. N'espère pas voir et entendre aussitôt dans les mondes de l'âme et de l'esprit, car si tout ce que tu fais sert à développer tes sens supérieurs, tu ne saurais voir astralement et entendre spirituellement que lorsque tu posséderas les organes nécessaires. Lorsque tu es ainsi resté quelques instants dans le calme et le recueillement, va à tes affaires après t'être encore une fois profondément pénétré de la pensée suivante : « Il m'arrivera un jour ce qui doit m'arriver, quand je serai mûr pour le recevoir », et évite soigneusement toute tentative pour attirer à toi les puissances occultes par ta volonté personnelle. »

Telles sont les directions que tout étudiant reçoit de son instructeur à l'entrée du sentier occulte. S'il les observe, il se perfectionne ; s'il ne les observe pas, tout son travail est vain, mais elle ne sont difficiles à mettre en pratique que pour celui qui manque de patience et de fermeté. Il n'existe point d'autres obstacles que ceux que chacun se crée à soi-même et que chacun peut aussi éviter s'il le veut vraiment. Il faut sans cesse rappeler ces vérités, car bien des gens se représentent faussement la nature des difficultés qui attendent l'occultiste. Il est dans un certain sens plus facile de franchir les premières étapes de ce sentier que de venir à bout des difficultés constantes de la vie journalière si l'on est tout à fait ignorant de l'occultisme.

En outre, nous ne pouvons faire connaître ici que des procédés incapables de faire courir le moindre danger à la santé physique ou morale. Certes, il y a d'autres chemins qui conduisent plus vite au but, mais on ne doit pas en parler publiquement parce qu'ils ont sur l'homme certains effets qui réclament l'intervention immédiate ou du moins la surveillance constante d'un guide qualifié. Comme certains points de ces méthodes ont transpiré au dehors, nous avons le devoir d'avertir expressément des dangers que présente leur application en l'absence d'une direction personnelle. Pour des motifs qui ne sont compréhensibles qu'aux initiés, les chemins de cette espèce ne peuvent jamais être communiqués sous leur véritable forme, et quant aux fragments qui sont révélés par-ci par-là non seulement ils ne sauraient conduire à un succès, mais ils signifient la ruine de la santé, du bonheur et de la paix de l'âme. Celui qui ne veut pas se livrer à des puissances ténébreuses dont il ne peut connaître ni l'origine, ni la véritable essence doit soigneusement éviter d'entrer dans cette voie.

Nous pouvons encore donner quelques détails sur l'entourage favorable aux exercices occultes. Cela n'est pas sans importance, mais les conditions varient pour chaque individu. Celui qui s'exerce dans un milieu rempli d'intérêts égoïstes et tout agité par la lutte pour la vie doit savoir que cette atmosphère n'est pas sans influence sur le développement de ses organes spirituels. À vrai dire les lois intérieures qui gouvernent ces organes sont assez fortes pour résister aux dommages qui peuvent résulter de ces influences. L'ambiance la plus défavorable ne saurait faire qu'une graine de lis donne naissance à un chardon : de même les vibrations égoïstes de nos cités modernes ne sauraient faire qu'un organe spirituel devienne autre chose que ce qu'il doit être. Mais en tout cas, il est excellent pour le disciple de s'environner de temps à autre du calme et du silence des champs et de jouir de la nature dans sa grâce et dans sa majesté.

Il est particulièrement favorable pour l'étudiant de poursuivre son travail occulte au sein d'une végétation verdoyante ou sur des montagnes ensoleillées et comme bercé par le rythme calme de la vie végétale.

Un tel milieu assure aux organes des sens spirituels une croissance harmonieuse telle qu'on ne saurait la réaliser dans une cité moderne. De même, c'est un avantage incontestable sur l'homme des villes que d'avoir, du moins dans son enfance, respiré l'air des sapins, contemplé les sommets neigeux et observé l'activité silencieuse des insectes et des animaux dans la forêt.

Quant à ceux qui se voient obligés de vivre dans une ville, ils ne doivent pas négliger de nourrir leurs organes astrals et mentals en voie de croissance par la lecture des pages inspirées dues aux grands maîtres de la sagesse. Si vos yeux ne peuvent suivre jour par jour l'éclosion du printemps sous le feuillage verdoyant des forêts, vous trouverez une compensation à nourrir votre cœur des pensées sublimes de la Bhagavad Gita, de l'Évangile selon saint Jean ou de Thomas de Kempis. Il y a bien des chemins pour gravir les sommets de la clairvoyance, mais il faut les choisir avec discernement.

L'occultiste sait sur ces chemins bien des choses qui paraissent singulières aux profanes. Il arrive, par exemple, que quelqu'un soit déjà très avancé sur le sentier, qu'il touche pour ainsi dire immédiatement aux portes de la perception spirituelle. S'il a alors le bonheur de faire un voyage sur une mer calme ou parfois au contraire sur les flots agités par la tempête, subitement le bandeau tombe de ses yeux spirituels et il devient voyant. Un autre est également arrivé si loin que ce bandeau n'a plus qu'à s'écarter, et ce bonheur lui advient par un coup inattendu de la destinée. Sur un autre homme, ce coup imprévu aurait eu pour effet de paralyser ses forces, d'endormir ses énergies. Pour le disciple, il marque le point de départ de l'illumination. Un troisième a attendu de longues années sans murmurer, il est ainsi demeuré sans percevoir les fruits de son travail : un jour il est assis paisiblement dans sa chambre silencieuse et soudain autour de lui tout s'éclaire ; les murs disparaissent, deviennent diaphanes, un nouvel univers se déploie devant son œil désormais clairvoyant ou résonne à ses oreilles spirituelles désormais ouvertes.

CHAPITRE VI

DES DISPOSITIONS IMPOSÉES AU CANDIDAT

Les conditions d'admission dans une école d'occultisme n'ont rien d'arbitraire, elles sont déterminées par la nature même du savoir occulte. De même qu'un homme ne saurait devenir peintre s'il ne veut pas prendre un pinceau en mains, de même personne ne saurait recevoir une instruction occulte s'il ne consent à remplir les conditions que l'instructeur considère comme indispensables. Au fond cet instructeur ne donne jamais que des conseils et c'est dans ce sens qu'il faut accueillir tout ce qu'il dit. Il a lui-même passé par les chemins préparatoires à la connaissance des mondes supérieurs, il a expérimenté ce qui est nécessaire, et il dépend du libre vouloir de chacun de suivre ou non la même route.

Si quelqu'un demandait à recevoir les instructions d'un occultiste sans vouloir se plier aux conditions nécessaires, il agirait comme un jeune homme qui irait trouver un professeur de peinture pour lui dire : « Apprenez-moi à peindre, mais épargnez-moi la peine de toucher à un pinceau. »

L'action de l'instructeur ne va jamais plus loin que ne le comporte la bonne volonté du disciple, mais il faut remarquer que le désir général de progresser dans la science supérieure n'est pas suffisant. Beaucoup de gens ont naturellement ce désir, mais celui qui se contente de l'avoir sans vouloir se plier aux conditions imposées par l'instructeur ne saurait rien entreprendre de bon. C'est à quoi doivent songer ceux qui se plaignent du peu d'empressement des occultistes à leur égard. Si vous ne voulez pas remplir ces conditions dans toute leur rigueur, il faut que pour le moment vous renonciez à tout progrès occulte. Ces conditions sont, à vrai dire, rigoureuses mais non pas dures, car leur observation doit, de toute nécessité, être un effet de votre volonté libre.

Si l'on ne considère pas ce caractère, les exigences de l'instructeur peuvent apparaître comme une contrainte de l'âme et de l'esprit, car la discipline consiste en une culture de la vie intérieure. Il faut donc bien que l'occultiste donne des conseils qui se rapportent à cette vie intérieure, mais on ne saurait considérer comme une contrainte des obligations auxquelles on se soumet librement. Si quelqu'un dit à son maître : « Fais-moi partager ta sagesse tout en me laissant à mes sensations, à mes sentiments et à mes représentations d'autrefois », ce qu'il demande est impossible, car il ne veut rien autre que contenter sa curiosité et son désir d'apprendre. Dans de telles dispositions, l'acquisition du savoir occulte est impraticable.

Énumérons maintenant en ordre les conditions imposées au disciple. Avant tout, remarquons que pour aucune d'entre elles on n'exige qu'elle soit intégralement réalisée. Ce que l'on demande, c'est uniquement l'effort sincère pour y parvenir. Personne ne peut satisfaire entièrement à ses exigences, mais il est au pouvoir de tous de commencer à le faire. L'important, c'est la bonne volonté et le désir profond d'entrer dans cette voie.

La première condition est la suivante : Il faut veiller à sauvegarder sa santé physique et spirituelle. Naturellement, il ne dépend pas d'un homme d'être bien portant, mais il dépend de lui d'y tendre et de faire le nécessaire pour y parvenir. Une connaissance saine de la vérité ne saurait être que l'apanage d'un homme sain. Aucun instructeur ne repoussera un candidat pour défaut de santé, mais tous demanderont que l'élève ait la volonté de vivre sainement. Dans ce domaine, il faut que l'homme agisse en toute indépendance. Les bons conseils d'autrui, conseils que généralement personne ne sollicite, sont en règle générale tout à fait superflus, chacun doit s'efforcer de veiller sur soi-même. Au point de vue physique, il s'agit beaucoup plutôt d'écarter les influences nocives que d'autre chose. Certes, pour remplir nos devoirs, nous devons souvent nous mettre dans des conditions nuisibles à notre santé ; certes, il faut savoir, le cas échéant, placer le devoir au-dessus du souci de la santé. Mais que de choses auxquelles on peut renoncer de bon gré. Le devoir doit, dans bien des cas, être placé au-dessus de la santé, souvent même au-dessus de l'existence ; la jouissance, jamais. Chez le disciple la jouissance ne doit être qu'un moyen pour vivre sainement et, dans ce domaine, il est absolument nécessaire d'être vis-à-vis de soi-même entièrement sincère et véridique. Il ne sert à rien de mener une vie ascétique, si cette résolution est inspirée par les mêmes mobiles que les autres jouissances. Il se peut qu'on trouve dans l'ascétisme une volupté semblable à celle que l'ivrogne trouve à boire. Dans ce cas, il ne faut pas attendre de l'ascétisme ainsi compris qu'il conduise à la connaissance supérieure. Beaucoup rejettent la difficulté qu'ils ont à se développer sur leurs conditions d'existence : « Dans ma situation, disent-ils, il m'est impossible d'évoluer. » Certes, il est souhaitable pour beaucoup de voir leur situation se modifier, mais pour d'autres motifs, car en vue du progrès occulte cette modification n'est jamais indispensable. Pour ce but, il suffit de faire tous les efforts compatibles avec notre situation présente pour sauvegarder notre santé. Toute besogne, tout travail peut être utile à l'humanité. Il est beaucoup plus digne d'une grande âme de reconnaître qu'un travail si infime, si odieux même qu'il soit est utile à l'ensemble que de se croire au-dessus de ce travail et appelé à une autre destinée.

Mais il importe tout particulièrement que le disciple recherche la santé parfaite de l'âme. Une vie sentimentale et cérébrale malsaine, nous écarte en tout cas des sentiers de la connaissance. La base nécessaire de tout progrès, c'est le calme et la paix dans la pensée, la sûreté dans les impressions et les sentiments. Rien ne doit être plus étranger au disciple que le penchant à la rêverie romanesque, à l'excitation, à la nervosité à l'exaltation et au fanatisme. Il doit porter sur toutes les situations de la vie un regard froid, judicieux et pénétrant, savoir se conduire avec sûreté, et laisser les choses extérieures lui parler et agir librement sur sa conscience. Partout où c'est nécessaire, il doit s'efforcer de rendre justice aux êtres. Tout ce qu'il peut y avoir de tendu et de partial dans ses jugements ou ses sentiments doit disparaître. Si ces dispositions n'étaient pas les siennes, au lieu de pénétrer dans les mondes supérieurs réels, le disciple risquerait de se trouver dans un univers créé de toutes pièces par sa propre imagination. Au lieu de la vérité, il verrait régner en lui ses fantaisies et ses préjugés. Il vaut mieux pour le disciple un bon sens terre à terre que l'exaltation ou l'imagination déréglées.

La deuxième condition est : la conscience d'être comme un anneau dans la chaîne de l'univers. Cette condition comporte des obligations complexes. Chacun ne peut s'en acquitter que suivant son tempérament individuel. Si je suis, par exemple, précepteur et que mon élève ne réponde pas à l'idéal que je souhaite, je dois m'en prendre non pas à lui, mais à moi. Je dois avoir si profondément conscience d'être un avec lui que je me demande aussitôt : est-ce que ce qui chez mon élève ne me convient pas n'est pas précisément mon fait ? Et, au lieu de m'élever contre lui, je réfléchirai plutôt à ce que je dois faire pour qu'à l'avenir il réponde mieux à mes exigences. Ces habitudes mentales modifient peu à peu la manière de penser tout entière aussi bien dans les grandes que dans les petites choses. Imbu de ces dispositions, je considère, par exemple, un criminel d'un



autre œil qu'auparavant, je suspends mon jugement et je me dis : « Je ne suis comme lui qu'un homme », et j'en viens à penser que ce frère en humanité serait peut-être devenu tout autre si les maîtres qui se sont donné la peine de m'élever s'étaient occupés de lui. Peut-être, me dis-je, est-ce uniquement cette éducation que les circonstances m'ont permis d'avoir, qui m'a préservé d'un destin semblable. Je considérerai donc que j'ai joui d'un bienfait qui lui était refusé et que je suis redevable de mon honnêteté précisément aux circonstances dont il a été privé, et je ne serai pas très éloigné de l'idée que moi, cellule de l'organisme humain, je suis solidairement responsable de tout ce qui advient dans les limites de cet organisme. Cela ne veut pas dire que cette pensée doive me pousser immédiatement à des manifestations extérieures. C'est, au contraire, dans le silence de l'âme qu'il faut la cultiver. Alors seulement elle influencera progressivement la conduite de l'homme. Dans de pareils domaines, c'est par soi-même qu'il faut commencer son activité réformatrice, rien n'est plus stérile que de fonder sur ses idées, des revendications qui s'étendent aussitôt à l'espèce humaine tout entière. Il est trop facile de proclamer comment l'humanité devrait être : l'occultiste travaille dans les régions profondes et non pas à la surface. Il serait par conséquent tout à fait faux de vouloir établir un rapport entre cette condition imposée par l'occultisme et une formule quelconque, philosophique ou politique. En règle générale, les agitateurs politiques savent une seule chose : ce que l'on peut exiger d'autrui, mais quant à exiger quelque chose de soi-même, il n'en est pas question.

Cela nous amène tout naturellement à parler de la troisième condition imposée au candidat. Il doit s'élever par son effort jusqu'à l'idée que ses pensées et ses sentiments ont pour l'univers la même importance que ses actions. Il lui faut reconnaître qu'il est aussi nuisible de haïr son semblable que de le frapper. Il s'en suit tout naturellement que lorsque je travaille au perfectionnement intérieur, je ne travaille pas seulement pour moi, mais pour l'univers. La pureté de mes pensées et de mes sentiments est aussi profitable à mon entourage que des bienfaits effectifs. Aussi longtemps que je n'ai pas foi en cette importance mondiale de la vie intérieure, aussi longtemps je ne puis être jugé digne du nom de disciple, et je ne puis manifester cette foi dans l'importance de l'âme et de la vie intérieure qu'en travaillant à mon développement moral comme s'il s'agissait d'une chose au moins aussi réelle que la réalité sensible, car je dois savoir que mes sentiments exercent une action aussi précise que les mouvements de ma main.

Cette conviction comprend déjà à vrai dire la quatrième condition, c'est-à-dire la persuasion que la véritable essence de l'homme réside dans son être intérieur, et non dans son être extérieur. Celui qui se considère avant tout comme un produit du monde extérieur, comme un phénomène issu d'éléments physiques, ne saurait avancer dans l'occultisme. La conscience de notre essence animique et mentale est la base de toute évolution spirituelle. Si l'on se pénètre de ce sentiment, on devient capable d'établir une délimitation entre le devoir intérieur et ses effets extérieurs. On apprend à reconnaître qu'il n'y a point de commune mesure entre ces deux choses. Le disciple doit trouver le juste milieu entre les obligations que lui imposent les circonstances extérieures et celles que lui prescrit sa conscience. Il ne doit pas imposer à son entourage ce qui surpasse sa compréhension, mais il ne doit pas non plus se plier au désir de satisfaire en toute chose aux idées de son entourage. C'est seulement à la voix de son âme sincère et avide de connaissance qu'il doit demander de reconnaître de la vérité qu'il professe, mais, en même temps, il lui faut apprendre de ceux qui l'entourent, afin de découvrir ce qui peut leur être utile et profitable. Ainsi, il édifiera en lui-même ce que la science occulte appelle « la balance spirituelle ». Sur l'un des plateaux de cette balance se trouve un cœur largement ouvert aux besoins et aux aspirations du monde ; sur l'autre plateau, la foi intérieure et la fermeté inébranlable.

Ces qualités touchent à celle que comporte la cinquième condition : la persistance dans l'accomplissement d'une décision une fois prise.

Rien ne doit détourner le disciple d'une décision qu'il a prise, sinon la constatation évidente qu'il se trouve dans l'erreur, car chaque résolution est une force et, alors même qu'elle ne produit pas un résultat visible au point où on l'a dirigée, elle agit pourtant à sa manière. Le succès n'est essentiel que si l'on agit par passion, mais toutes les actions produites par la passion sont sans valeur en ce qui concerne le monde supérieur.

Dans ce monde-là il n'y a qu'un élément déterminant dans l'action, c'est l'amour. C'est dans cet amour que doivent prendre une forme vivante tous les mobiles qui incitent le disciple à agir, alors rien ne le découragera de continuer infatigablement à transmuer ses résolutions en actions, si nombreux qu'aient pu être ses insuccès visibles.

Et ainsi il en arrive à ne plus s'attacher aux effets de ses actions, mais à trouver sa satisfaction dans l'action elle-même. Il apprendra ainsi à offrir au monde en sacrifice toutes ses actions et même son être tout entier sans songer comment le monde accueillera ce sacrifice. Cette vie d'abnégation est celle à laquelle le disciple doit se déclarer prêt à l'avance.

La sixième disposition est un sentiment de reconnaissance envers tout ce qui advient à l'homme. On doit considérer l'existence personnelle comme un présent de l'univers. Que de conditions sont nécessaires pour que nous recevions la vie et que nous puissions l'entretenir ! Combien nous sommes redevables à la nature et à nos semblables ! Ces pensées doivent devenir chères à ceux qui entrent dans le sentier occulte. Sans elles on ne saurait évoluer en soi l'amour universel qui est nécessaire pour parvenir à la connaissance supérieure. La révélation ne se produit pas sans amour et chaque révélation doit nous pénétrer de gratitude, car elle nous enrichit.

Toutes les conditions susdites doivent se réunir dans la septième qui est de persévérer dans la conception de la vie qui en résulte. C'est seulement ainsi que le disciple aura la possibilité de mettre de l'unité dans son existence. Les divers modes de son activité seront ainsi mis en harmonie, au lieu de se contredire et de se combattre, et c'est ainsi qu'il se préparera au calme qu'il doit acquérir dès ses premiers pas dans le sentier. Si quelqu'un a la volonté ferme et loyale de remplir toutes ces conditions, il n'a plus qu'à s'adresser à un instructeur qui sera prêt à lui donner les premiers conseils.

Les formalités extérieures de son admission consistent uniquement dans l'affirmation de ces dispositions. Ces formalités ne peuvent être communiquées qu'individuellement. Elles ne sont pas sans valeur, car tout acte de la vie intérieure doit s'exprimer par un acte extérieur et de même qu'il ne suffit pas qu'un tableau existe dans la tête du peintre pour qu'il ait une réalité objective, de même il n'existe point de discipline occulte sans manifestations extérieures. Ceux-là seuls méprisent les formes qui ignorent que la vie intérieure s'exprime en elles. Il est vrai que dans toute chose, c'est l'esprit qui importe et non la forme, mais de même que la forme sans l'esprit est un néant, de même l'esprit qui ne peut créer une forme à son image est inerte. Les conditions imposées au disciple ont pour objet de le rendre assez fort pour satisfaire aux exigences que l'instructeur lui imposera dans l'avenir. S'il n'a pas rempli ces conditions, il hésitera avec appréhension devant toute obligation nouvelle, il n'aura pas dans les hommes la confiance qui est nécessaire. Or, c'est sur la confiance et sur un amour sincère de l'humanité que toute recherche de la vérité doit être édifiée. L'amour du genre humain doit s'élargir progressivement jusqu'à l'amour de toute vie, de tout être. Celui qui ne remplit pas les conditions énoncées ne pourra pas éprouver assez d'amour

pour tout ce qui est création et construction, et assez d'éloignement pour tout ce qui est destruction et anéantissement.

Le disciple doit devenir incapable de vouloir la fin de quoi que ce soit pour le plaisir de détruire et, cela, non seulement en action mais aussi en paroles, en sentiments ou en pensées. Tout ce qui est croissance et devenir doit lui donner de la joie, et il ne doit prêter la main à un acte destructif que si cette destruction est indispensable à l'éclosion d'une vie nouvelle.

Nous ne voulons pas dire par là que le disciple doit assister impassible au déchaînement des éléments nuisibles, mais qu'il doit chercher dans le mal les côtés qui permettent de tenter de le transformer en bien. Il doit savoir par expérience que la meilleure façon de combattre le mal et l'imparfait est de favoriser la création de ce qui est bon et parfait. Il sait que de rien on ne saurait faire sortir quelque chose, mais que l'imperfection peut être transformée en perfection. Celui qui développe en soi l'amour de la création trouve bientôt le moyen de se comporter comme il convient vis-à-vis du mal.

Quiconque se rend dans une école occulte, doit savoir que son travail sera d'édifier et non de démolir. Il doit apporter avec lui la volonté de travailler avec une sincérité et un dévouement sans bornes et de renoncer à toute critique destructive. Il doit être capable de dévotion, car il lui faudra apprendre ce qu'il ne sait pas encore et, sans dévotion, il n'y a point de révélation.

Amour du travail et dévotion, tels sont les sentiments fondamentaux que l'étudiant doit favoriser. Beaucoup constateront qu'ils n'avancent pas dans leur instruction malgré un travail ininterrompu. Cela vient de ce qu'ils n'ont pas compris le vrai sens du travail et de la dévotion. Un travail aura d'autant moins de succès qu'on ne s'en acquitte qu'en vue du succès, et l'étude qui n'est pas accompagnée de dévotion risque de rester stérile. Le ressort du progrès, c'est l'amour du travail, non l'amour du succès. Lorsque l'étudiant cherche à penser sainement et à juger sûrement, il ne faut pas qu'il paralyse sa dévotion par le doute et par la défiance.

Il ne s'agit naturellement pas d'altérer l'indépendance de son jugement, sous prétexte qu'il faut avoir en face de la révélation une attitude de, confiance et de dévotion au lieu de se retrancher derrière son opinion personnelle. Ceux qui sont parvenus à la science savent qu'ils en sont redevables non pas à leur égoïste jugement personnel, mais à leur habitude d'écouter avec calme et de travailler avec confiance. Ne perdons pas de vue que lorsque nous sommes capables de juger sur un sujet nous n'avons plus à l'apprendre. Si l'on veut donc uniquement juger, on ne peut plus apprendre ; or, dans la discipline occulte il s'agit d'apprendre, il faut avoir la ferme volonté d'être un « élève ». Si l'on ne comprend pas quelque chose, mieux vaut cent fois s'abstenir de juger que de juger à faux : la compréhension viendra plus tard.

À mesure qu'on gravit les degrés les plus hauts de la connaissance, le besoin de cette discipline de dévotion se fait sentir davantage. Toute connaissance, toute action dans le monde de l'esprit est infiniment subtile et délicate en comparaison avec les opérations de l'entendement ordinaire ou les phénomènes de la vie physique. Plus le champ d'action de l'homme s'élargit, et plus son activité devient subtile. Puisqu'il en est ainsi, il n'est pas étonnant que les hommes arrivent à des opinions et à des points de vue aussi différents en ce qui concerne les mondes supérieurs. Mais, en réalité, il n'y a sur ces hautes vérités qu'une opinion vraie : « On ne saurait y parvenir qu'en s'élevant par le travail et la dévotion jusqu'au point où l'on contemple la vérité sous son véritable aspect. »



Ceux qui arrivent à penser en contradiction avec cette unique opinion vraie, prouvent qu’ils sont insuffisamment préparés et jugent les choses d’après leurs préjugés ou leurs habitudes personnelles.

De même qu’il n’y a qu’un avis sur un théorème de mathématiques, de même il n’y en a qu’un sur les choses du monde transcendant. Mais il faut se préparer à trouver cette vérité. Si l’on songeait suffisamment à cet état de choses, les conditions imposées par l’instructeur ne surprendraient personne. Il est rigoureusement vrai que la vérité et la vie supérieure résident au dedans de chacun de nous et que chacun peut et doit les trouver soi-même. Mais il faut les chercher au fond de l’âme et ce n’est qu’après avoir écarté tous les obstacles qu’on peut les extraire de leur mine profonde.

Comment y parvenir ? Celui-là seul peut l’enseigner qui a l’expérience de l’occultisme. C’est l’instructeur qui donne les conseils nécessaires. Il n’impose à personne la vérité. Il ne promulgue aucun dogme, mais il montre un chemin. L’occultisme a pour but d’abréger la route. Par lui, l’homme parvient plus tôt au point où il peut travailler dans les mondes où son travail spirituel peut servir utilement le salut et l’évolution de l’humanité.

Tels sont les aperçus que nous pouvons donner sur l’acquisition de la science occulte. Dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous étudierons en détail les changements qui se produisent au cours de cette évolution dans les corps supérieurs de l’être humain, c’est-à-dire dans l’organisme animique ou corps astral et dans l’esprit ou corps mental. Ainsi les communications qui précèdent seront éclairées d’une lumière nouvelle et l’on pourra en pénétrer plus profondément le sens.

DEUXIÈME PARTIE

DES PHÉNOMÈNES ORGANIQUES QUI PRÉCÈDENT ET ACCOMPAGNENT L'INITIATION

CHAPITRE PREMIER

LES CENTRES ASTRALS

C'est un principe du véritable occultisme que celui qui s'y consacre le fasse en pleine conscience de la portée et des résultats de cette détermination.

Nous préciserons ici certains effets de la discipline occulte sur l'âme.

Cette étude est indispensable. Le véritable occultiste ne doit jamais tâtonner dans les ténèbres, et celui qui n'a pas les clartés nécessaires sur les résultats possibles de son travail occulte peut bien devenir un médium mais non pas un clairvoyant au vrai sens du mot.

L'étudiant qui pratique les exercices décrits plus haut provoque certains changements tout d'abord dans son organisme animique ou corps astral. Ce corps astral est perceptible au clairvoyant. On peut le comparer à un nuage plus ou moins lumineux qui entoure le corps physique. Dans ce corps astral les instincts, les désirs, les passions, les représentations, etc., se manifestent sous une forme visible. Par exemple, le désir sensuel y revêt l'aspect d'émanations lumineuses d'un rouge sombre et d'une forme déterminée. Une pensée noble et pure s'exprime par une émanation d'un rouge violet. Le concept rigoureux créé par le penseur logique apparaît comme une forme jaune aux contours nettement accusés. La pensée confuse et vague issue d'un cerveau mal discipliné présente au contraire des contours indécis. Les pensées des hommes obéissant à des partis pris et butés dans une idée étroite sont dessinées avec rigueur et comme figées dans l'immobilité. Au contraire, celles des personnes impressionnables et accessibles aux influences étrangères ont des contours mobiles et changeants.

Plus l'âme humaine progresse dans son évolution, et plus aussi le corps astral s'organise régulièrement. Chez les hommes dont la vie intérieure n'est pas développée, il est confus et inorganique. Mais même dans ces corps astrals inorganisés, le clairvoyant perçoit un système qui tranche nettement sur l'entourage. Ce système s'étend de l'intérieur du crâne jusqu'au milieu du corps physique, il apparaît comme une sorte de formation indépendante, pourvue de certains organes. Ces organes se trouvent par rapport au corps physique : Le premier, entre les deux yeux.

Le second, dans le voisinage du larynx. Le troisième, dans la région du cœur. Le quatrième, près du creux de l'estomac. Enfin, le cinquième et le sixième ont leur siège auprès de l'abdomen. Ils sont appelés en sanscrit « chakrams », « roues » par l'occultiste ou bien encore « fleurs de lotus ». On les nomme ainsi à cause de leur ressemblance avec des roues ou avec des fleurs. Mais il faut bien se rendre compte que ces expressions ne sont qu'approximatives, comme par exemple en anatomie l'appellation d'« ailes » attribuée aux poumons.

Ces fleurs de lotus sont chez l'homme non évolué colorées de teintes mates et fixes tandis que, chez le clairvoyant, elles sont en rotation et nuancées de couleurs brillantes. Chez le médium, elles présentent un aspect analogue, mais pour des causes tout autres que nous ne pouvons expliquer ici. Lorsque l'étudiant commence à pratiquer des exercices occultes, leur premier effet est d'éclairer les fleurs de lotus, elles ne commencent à tourner que plus tard. Ce n'est qu'à ce moment que la perception s'ouvre, car ces fleurs sont les organes des sens de l'âme humaine et leur rotation signifie qu'ils perçoivent les objets supra-sensibles. Personne ne saurait contempler des objets supra-sensibles avant que ses sens astrals ne soient ainsi évolués.

L'organe qui se trouve dans le voisinage du larynx sert à voir les pensées des autres hommes, il permet ainsi de jeter un regard profond dans les vraies lois des phénomènes naturels. L'organe qui avoisine le cœur est l'instrument qui sert à connaître les états d'âme des autres hommes. Quiconque l'a développé peut vérifier l'existence de certaines forces profondes chez les animaux ou chez les plantes. Le sens qui réside au creux de l'estomac perçoit les facultés et les talents des hommes, en outre il découvre le rôle que les animaux, les plantes, les pierres, les métaux, les phénomènes atmosphériques jouent dans l'économie de la nature.

L'organe voisin du larynx possède seize pétales ou rayons ; celui du cœur, douze ; celui de l'estomac, dix.

Un certain nombre de procédés contribuent à accélérer le développement de ces organes.

Dans la « fleur à seize pétales » huit pétales se sont déjà constitués et développés dans un passé lointain, sans l'intervention de l'homme lui-même. Il les a reçus en présent de la nature alors qu'il était encore dans un état de conscience vague et voisin du rêve. Dans cette étape de l'évolution, ils étaient déjà en activité ; mais leur activité était adaptée à cette conscience obscure. Lorsque la conscience humaine s'est éclairée, les pétales se sont obscurcis et pour ainsi dire flétris et leur activité a pris fin. Quant aux autres huit pétales, c'est à l'homme lui-même à les développer par les exercices que l'on sait, et ainsi la fleur tout entière deviendra lumineuse et mobile. Le développement des seize pétales est lié à l'acquisition de certaines qualités. Mais, comme nous l'avons dit, il n'y en a que huit que l'homme puisse consciemment et directement développer, les autres huit entrent en jeu ensuite d'eux-mêmes.

Ce développement se passe de la manière suivante :

L'homme doit s'appliquer à orienter certaines activités mentales qui échappaient auparavant à son contrôle. Ces activités sont comme les pétales en cause au nombre de huit. Ce sont :

Premièrement : la manière dont on s'assimile des représentations. Habituellement, l'homme se livre entièrement au hasard dans ce domaine, il entend ou voit ceci ou cela et édifie ses concepts au hasard de ces perceptions. Aussi longtemps qu'il agit ainsi, la fleur à seize pétales demeure inerte, elle n'entre en activité que lorsqu'il prend en mains la conduite de son esprit pour l'orienter



dans une direction déterminée. Pour ce but il doit veiller sur la formation de ses représentations. Chacune d'entre elles doit lui apparaître comme ayant son importance. Il doit y voir un message précis, touchant le monde extérieur et il ne doit pas se déclarer satisfait d'une représentation qui n'aurait pas ce caractère. Toute son activité conceptuelle doit tendre à refléter fidèlement le monde extérieur et à bannir de son âme les représentations inexactes.

La deuxième qualité à acquérir consiste à contrôler de la même manière ses résolutions. Le disciple ne doit se déterminer, même dans les petites choses, qu'après une délibération fondée sur des raisons sérieuses. Toute action irréfléchie, toute manifestation mal fondée doit être évitée. Il doit peser les motifs de toute chose ou renoncer à tout ce qui ne serait pas justifié par des raisons valables.

Le troisième point concerne la parole. Toute parole qui tombe des lèvres du disciple doit avoir un sens et une signification. Rien ne l'écarte autant de sa route que la funeste habitude de parler pour parler. Il doit éviter cette banalité de conversation qui effleure et mêle tous les sujets. Mais il ne doit pas pour cela renoncer au commerce de ses semblables, car c'est précisément dans ce commerce que se justifie la signification de ses paroles. Il parle et répond à tous, mais il le fait en y pensant et d'une manière réfléchie. Jamais il ne dit quelque chose en l'air, il s'applique à ne parler ni trop ni trop peu.

En quatrième lieu, il est nécessaire de régler ses actions de manière qu'elles s'harmonisent avec l'ensemble de l'activité environnante. L'étudiant doit renoncer en principe à ce qui peut troubler les autres ou heurter violemment l'ambiance. Lorsqu'un mobile externe le détermine à agir, il doit examiner avec soin les moyens de réaliser de son mieux sa détermination. Lorsqu'il agit de lui-même et spontanément, il pèse et se définit clairement les effets de son action.

Le cinquième point consiste dans l'organisation de la vie tout entière. Le disciple essaie de vivre conformément à la nature et aux lois de l'esprit. Il fuit également la précipitation et l'indolence, et garde un juste milieu dans son activité. Il voit dans la vie un champ de travail et se conduit d'après cette conception. Le soin de sa santé et ses habitudes n'ont d'autre objet que de lui assurer une existence harmonieuse.

La sixième condition réside dans la conception de l'effort humain. Le disciple éprouve lui-même consciencieusement ses facultés et son pouvoir et se dirige d'après les données de cette étude. Il ne cherche pas à exécuter ce qui dépasserait ses forces, mais il ne néglige non plus rien de ce qu'elles lui permettent d'accomplir. D'autre part, il se fixe des buts qui concordent avec un idéal élevé et avec les devoirs d'un homme. Il ne se contente pas de jouer dans la machine sociale le rôle d'un rouage, il cherche à comprendre sa fonction et à voir plus haut que la vie de tous les jours. Il s'efforce de s'acquitter de ses obligations toujours mieux, toujours plus parfaitement.

Il s'agit en septième lieu de profiter toujours mieux des leçons de la vie. Tout ce qui se passe devant l'étudiant doit lui être une occasion d'acquérir une expérience qui lui sera précieuse. S'il s'est trompé ou s'il s'est mal acquitté d'un devoir il en profitera pour agir dans la suite plus judicieusement et plus parfaitement. C'est dans le même esprit qu'il regardera agir les autres, il essaiera de s'amasser ainsi un précieux trésor d'expérience, pour le consulter attentivement à l'avenir, et il ne fera rien sans se référer aux expériences qui peuvent lui être d'un secours quelconque dans ses résolutions présentes.



Enfin le huitième point consiste pour l'étudiant à jeter de temps en temps un regard sur sa vie intérieure. Il doit se plonger en lui-même, délibérer en silence, définir et examiner les principes qui dominent son existence, faire la revue de ses connaissances, peser ses devoirs, en un mot méditer sur le sens et le but de sa vie. Nous avons déjà parlé de toutes ces choses, mais ici nous les énumérons pour en définir le rapport avec le développement de la fleur à seize pétales.

La pratique de ces exercices développe, en effet, à un haut degré les facultés de clairvoyance ; rien n'est plus efficace que l'harmonie qui règne entre les pensées et les paroles d'une part et la réalité ambiante d'autre part.

La véracité, la sincérité et la loyauté sont des forces constructives ; le mensonge, la fausseté et la déloyauté sont des forces destructrices qui entravent en particulier l'épanouissement de la fleur à seize pétales et le disciple doit savoir qu'il ne suffit pas dans ce domaine de la bonne intention, il s'agit de l'intention réalisée. Si nous pensons ou si nous disons quelque chose de contraire à la vérité objective, nous détruisons, dans une certaine mesure, un des éléments constructeurs de la perception astrale, si excellente que puisse d'ailleurs être notre intention. Il en est comme de l'enfant qui se brûle s'il touche au feu, alors même qu'il n'agit que par ignorance.

La culture des qualités que nous venons de définir permet à la fleur « à seize pétales » de s'épanouir en un rayonnement splendide, et de se mouvoir d'une façon régulière. Remarquons en passant que la clairvoyance ne prend pas naissance avant que la culture intérieure n'ait atteint un certain degré. Aussi longtemps que c'est un effort pénible d'orienter sa vie dans la direction voulue, et que cette maîtrise de la pensée réclame une attention particulière, l'homme n'est pas mûr pour la perception, c'est seulement lorsque l'on en est arrivé au point de vivre ainsi aussi spontanément que l'homme ordinaire vit suivant ses habitudes innées que se manifestent les premiers rudiments de la vision astrale. On ne doit pas avoir besoin de se surveiller et de s'aiguillonner constamment pour agir comme il convient, cette nouvelle manière d'être doit se transformer en habitude.

Il existe certaines prescriptions qui permettent de développer d'une autre manière la « fleur à seize pétales ». Mais la véritable science occulte les rejette, car elles ont pour conséquence la destruction de la santé physique et la perversion du sens moral. Elles sont plus aisées à suivre que nos indications données plus haut et dont l'observation est parfois ennuyeuse et pénible, mais celles-ci conduisent sûrement au but et ne peuvent que fortifier l'homme au point de vue moral. Le théosophe remarquera que les dispositions requises correspondent à ce que les bouddhistes nomment le « sentier octuple ». Nous avons voulu ici montrer le rapport précis entre cette discipline et la formation des organes astrals.

Si à tout ce que nous avons dit s'ajoute l'observation de certaines règles de méditation que l'instructeur ne peut faire connaître qu'oralement à son disciple, le développement de la « fleur à seize pétales » se trouve sensiblement accéléré, mais ces règles ne sauraient être révélées hors du cadre d'une école d'occultisme. Malgré cela, il est très précieux pour celui qui ne veut pas ou ne peut pas appartenir à une école occulte, d'orienter son existence dans le sens indiqué, car l'effet sur le corps astral se produit sûrement, quoique lentement et quant au disciple lui-même, l'observation de ces préceptes est pour lui indispensable. S'il tentait de s'assimiler des pouvoirs occultes sans se conformer à ces directions, il pénétrerait dans les mondes supérieurs avec des sens imparfaitement évolués et, au lieu de percevoir la réalité, il serait le jouet de déceptions et d'illusions fâcheuses. Sans doute, il serait clairvoyant dans un certain sens, mais au fond son aveuglement serait plus grand que par le passé, car auparavant il avait du moins une base solide dans le monde sensible, mais à présent que sa vue dépasse le monde sensible, il en arriverait à commettre des erreurs sur la

réalité physique elle-même et cela avant d'avoir acquis l'assurance nécessaire dans les mondes supérieurs. Il en résulterait une impuissance générale à distinguer le vrai du faux et la perte de toute direction dans l'existence. Et c'est précisément pour cette raison que la patience est nécessaire dans ce domaine. Il faut songer que l'instructeur n'a pas le droit d'aller trop loin dans son enseignement tant qu'il ne constate pas un ferme vouloir de développer régulièrement les « fleurs de lotus », car il verrait surgir de véritables déformations de ces organes, s'ils arrivaient à s'épanouir avant d'avoir acquis progressivement et dans le calme la forme qu'ils doivent avoir. Les indications spéciales que donne l'instructeur amènent la maturité de ces formations ; mais la régularité de leur structure ne peut être acquise en dehors des règles générales de l'existence que nous avons énoncées.

Un développement anormal et contrefait d'une « fleur de lotus », n'a pas seulement pour conséquence les illusions et les erreurs dans les mondes supérieurs mais encore une absence de toute suite dans la vie ordinaire. Il peut rendre l'étudiant craintif, envieux, vaniteux, égoïste, alors même qu'il n'aurait eu précédemment aucun de ces défauts. Nous avons dit que huit des pétales de la « fleur à seize pétales » avaient déjà évolué dans un passé lointain et qu'ils se remettaient d'eux-mêmes en mouvement par suite de la discipline occulte : en conséquence l'éducation du disciple doit viser uniquement les huit autres pétales. Si cette discipline est pratiquée avec inexactitude il arrive fréquemment que les pétales antérieurement développés se manifestent seuls et que les autres demeurent dans un état d'atrophie. Ce cas se produit tout particulièrement lorsqu'on ne prend pas assez garde à conserver la logique et le bon sens dans la pensée. Il est excessivement important que l'étudiant soit un homme à la pensée ouverte et claire et non moins important, que cette clarté se reflète dans ses discours. Parmi ceux qui commencent à soupçonner quelque chose des mondes supra-sensibles, il en est beaucoup qui bavardent volontiers sur ces sujets. Ils entravent par là leur évolution normale. Moins on parle de ces choses et mieux cela vaut. Celui-là seul qui est parvenu à un certain degré de lucidité devrait en parler.

Au début de leur instruction, les étudiants sont étonnés de voir combien leurs maîtres sont peu curieux des récits qu'ils peuvent faire de leurs expériences ; le mieux serait certainement pour eux de garder le silence absolu sur ces expériences et de parler uniquement de la difficulté ou de la facilité qu'ils éprouvent à pratiquer les exercices ou à suivre les prescriptions, car l'instructeur a bien d'autres moyens d'apprécier leurs progrès que leurs renseignements. Ces récits que font trop volontiers les élèves ont pour résultat de durcir les huit pétales qu'il s'agit de développer et qui devraient demeurer essentiellement tendres et flexibles. Un exemple nous fera mieux comprendre.

Empruntons-le non pas à la vie supra-sensible, mais pour plus de clarté à la vie ordinaire. Supposons que j'apprenne une nouvelle et que je me forme aussitôt une opinion à son sujet. Si, peu de temps après, j'apprends sur le même événement des détails qui contredisent la première nouvelle, je me vois forcé de modifier en conséquence le jugement que je m'étais formé. Cette hâte à juger exerce une influence fâcheuse sur ma « fleur de lotus à seize pétales ». Il en aurait été tout autrement si j'avais suspendu mon avis et si j'avais fait le silence sur toute cette affaire intérieurement en pensées et extérieurement en paroles jusqu'à ce que je fusse assez sûrement documenté pour édifier un jugement durable. La prudence à se former et à exprimer un jugement devient progressivement une des caractéristiques de l'étudiant. Par contre, il voit s'accroître sa réceptivité à l'égard des impressions et des expériences qu'il laisse passivement défiler devant lui jusqu'à ce qu'il ait recueilli assez de données pour étayer son jugement. Cette prudence produit dans les pétales de la « fleur de lotus » des nuances rouge bleu ou rouge rose tandis qu'en cas contraire on la voit se teinter de tons rouge sombre ou orange.

La formation de la fleur de lotus à douze pétales dans la région du cœur s'effectue comme celle de la fleur à seize pétales. Là, aussi, la moitié des pétales étaient en activité lors d'une phase antérieure de l'évolution humaine. Ils n'ont donc pas besoin d'une culture spéciale de la part de l'étudiant. Ils apparaissent et entrent en rotation spontanément dès l'instant que les six autres sont vivifiés, mais l'homme doit ici encore favoriser leur croissance en orientant dans un sens précis certaines activités intérieures.

Précisons d'abord un point : c'est que les données fournies par les différents sens astrals varient suivant l'organe qui les transmet. Les perceptions de la fleur à douze pétales sont tout autres que celles de la fleur à seize pétales. C'est sous forme de figures que ce dernier organe perçoit les pensées des hommes et les, lois des phénomènes naturels. Mais ce ne sont pas des figures immobiles et figées, ce sont des formes remplies de vie. Le clairvoyant qui a vivifié ce sens peut, pour chaque pensée, pour chaque loi, définir et nommer la forme astrale qu'elles revêtent. Une pensée de vengeance, par exemple, apparaît comme une formation dentelée, ressemblant à une flèche, tandis qu'une pensée bienveillante s'épanouit comme une fleur. Les pensées précises, riches de sens produisent des figurations symétriques et régulières. Les concepts confus ont des contours indécis et vagues.

Les perceptions de la fleur à douze pétales ont un caractère tout différent. On peut les définir d'une manière approximative en disant qu'elles produisent sur l'âme une sensation équivalente à celle du chaud ou du froid, sensation qui lui vient des figures enregistrées par la fleur à seize pétales.

Imaginons un clairvoyant qui ne posséderait parmi ces deux organes que la « fleur à seize pétales » ! Il perçoit une pensée bienveillante uniquement sous la forme décrite plus haut, mais celui qui a évolué les deux organes ressent en plus cette émanation que l'on peut qualifier de chaleur animique. Remarquons en passant que dans une discipline occulte on ne développe jamais ces deux sens l'un sans l'autre, de sorte que l'exemple que nous venons de prendre est tout à fait exceptionnel et seulement destiné à nous faire mieux comprendre. Par l'épanouissement de la fleur à douze pétales, le clairvoyant acquiert une vision profonde de l'essence des phénomènes naturels. Tout ce qui est en voie de croissance et d'évolution dégage pour lui de la chaleur animique ; tout ce qui se flétrit, dépérit et meurt, agit sur son âme comme un courant froid.

Voici comment l'on développe ce sens.

La première des choses à faire est de régler le cours de ses pensées. Cette qualité s'appelle le contrôle de la pensée. De même que la fleur à seize pétales réclame des pensées sérieuses et pleines du sens de la réalité, de même la fleur à douze pétales est influencée par le contrôle intérieur de l'association des idées. Des pensées vagabondes qui se suivent en vertu d'associations purement hasardeuses et non pour des raisons logiques déforment la structure de cet organe. Une suite normale des pensées, exempte de toute rencontre fortuite est, au contraire, le meilleur moyen de le développer. Quand le disciple entend exprimer des pensées erronées, il doit se représenter immédiatement ce que serait la forme logique de cette même pensée. Il ne doit pas devenir insensible au point de se soustraire à des fréquentations de gens illogiques dans l'intention de favoriser son progrès personnel. Il ne doit pas non plus se sentir poussé à corriger immédiatement tout ce qu'il peut y avoir d'illogique dans son entourage. Il s'agit bien plutôt de travailler en soi-même et silencieusement à orienter selon les règles de la logique les pensées qui font invasion dans la conscience et de tendre à conserver toujours et dans toutes les ambiances cette orientation logique.



En deuxième lieu, il s’agit d’introduire dans ses actions la même suite raisonnable et d’exercer sur elles le même contrôle. Toute instabilité, tout désaccord dans l’action exerce une influence pernicieuse sur l’organe dont nous parlons. Le disciple sera toujours attentif à régler chacune de ses actions d’après celle qui l’a précédée, de façon que l’ensemble de son activité soit un tout harmonieux et logique. Celui qui agit aujourd’hui d’une manière et demain d’une autre ne pourra jamais utiliser ce sens.

Le troisième point est la culture de la persévérance. Le disciple ne se laissera jamais détourner par aucune influence de la ligne qu’il s’est fixée aussi longtemps qu’il la considérera comme juste et les obstacles le stimuleront au lieu de l’entraver.

La quatrième qualité à développer est la patience ou la tolérance à l’égard des êtres et des choses. Le disciple réprimera toute critique superflue vis-à-vis de l’imperfection ou du mal. Il cherchera plutôt à comprendre tout ce qui l’approche. De même que le soleil luit pour le méchant, de même la sympathie compréhensive du disciple s’exerce sur toute chose. S’il se trouve en présence du mal, il ne se laisse pas aller aussitôt à le condamner, mais cherche à le tourner en bien dans la mesure de ses forces. Quant aux opinions différentes de la sienne, il ne s’en tient pas à son propre point de vue pour les considérer, mais s’efforce plutôt de s’assimiler l’état d’âme d’autrui.

La cinquième qualité est l’absence de prévention envers les choses de la vie. On l’appelle parfois foi ou confiance dans la vie. Le disciple aborde chaque homme, chaque être vivant avec cette confiance spontanée et il en fait dépendre ses actions. Il ne se dit jamais lorsqu’on lui apprend quelque chose : « Je ne saurais le croire, car cela contredit mes opinions antérieures. » Il est, au contraire, toujours prêt à réviser et à réformer au besoin sa propre opinion d’après les avis d’autrui. Il est dans un état de réceptivité vis-à-vis de tout ce qui se présente à lui. Il a foi dans l’efficacité de ses entreprises. L’appréhension et le doute sont bannis de son caractère. S’il a une intention, il croit que cette intention est une force. Les échecs, si nombreux soient-ils, ne sauraient lui retirer cette croyance : c’est là la foi qui soulève les montagnes.

La sixième qualité est l’acquisition de l’équilibre mental. Le disciple s’efforce de conserver son égalité d’humeur dans la peine comme dans la joie. Il évite de passer de l’abattement sombre à la joie immodérée. Le malheur et le danger le trouvent armé et serein comme le bonheur et la prospérité.

Les lecteurs théosophiques connaissent ce que nous venons de décrire sous le nom des six « attributs mentaux » que doit développer le candidat à l’Initiation. Nous n’avons voulu ici qu’établir leur lien avec la croissance d’un des organes astrals. L’instructeur peut communiquer à son élève des prescriptions spéciales qui hâtent l’épanouissement de ce sens. Mais ici encore, sa structure normale dépend de l’acquisition des qualités énoncées plus haut. Si l’on néglige leur culture, on aboutit à une véritable déformation et bien que la clairvoyance puisse apparaître de la sorte, l’évolution tourne en mal et non en bien. L’homme peut devenir tout particulièrement intolérant, craintif, antipathique à son entourage. Il peut ressentir les impressions des autres hommes et de ce fait les haïr ou les fuir. Il peut en venir, à cause du froid que lui inspirent des opinions contraires à la sienne, à ne plus pouvoir les entendre ou à prendre à leur égard une attitude hostile.

La culture que nécessite le développement de la « fleur de lotus à dix pétales » est d’un caractère particulièrement délicat. Il s’agit d’arriver à maîtriser et à contrôler les impressions des sens elles-mêmes. Ce contrôle sera indispensable dans les débuts de la clairvoyance, afin d’éviter une source d’erreurs innombrables et le règne de l’arbitraire dans le domaine spirituel. L’homme ne

se rend généralement pas un compte exact des influences qui déterminent ses caprices et ses souvenirs. Prenons, par exemple, le cas suivant : Quelqu’un voyage en chemin de fer et est absorbé par une pensée : subitement sa pensée prend une autre direction, il se souvient d’une chose qui lui est arrivée des années auparavant et amalgame ce souvenir avec ses pensées présentes. Il n’a pas remarqué qu’en regardant par la portière, ses yeux sont tombés sur une personne qui ressemblait à l’un des acteurs mêlés à l’événement ancien subitement revenu à sa mémoire. Il n’a point conscience de ce qu’il a vu, mais seulement des conséquences de cette impression fortuite, Il croit ainsi que ce souvenir lui est sans raison revenu à l’esprit. Que de choses arrivent ainsi dans la vie, que de fois les souvenirs de nos expériences et de nos lectures jouent un rôle sans que nous puissions retrouver le lien qui les unit à nous ! Il arrive par exemple que quelqu’un ne peut supporter une certaine couleur, mais il ignore complètement qu’il en est ainsi parce que le précepteur qui l’a tourmenté quelques années auparavant portait un habit de cette couleur. D’innombrables illusions reposent sur des associations de ce genre, d’innombrables perceptions s’impriment dans l’âme sans être incorporées à la conscience. Par exemple, le cas suivant peut se produire : Quelqu’un lit dans le journal la nouvelle de la mort d’une personnalité connue et il prétend avec assurance qu’il a prévu la veille cette mort, bien qu’il n’ait rien vu ni entendu qui pût lui donner une pareille idée, et il a raison ; comme de soi-même la pensée lui est en effet venue la veille que cette personne ne tarderait pas à mourir. Mais il n’a pas pris garde à un fait. Quelques heures avant que la pensée lui vint brusquement, il s’est trouvé en visite chez un ami, un journal était jeté sur la table, et inconsciemment ses yeux sont tombés sur la nouvelle que cette personnalité était gravement malade. Cette impression est restée chez lui tout à fait inconsciente, mais elle a déterminé son pressentiment.

Lorsque l’on songe à ces choses on peut mesurer quelle source abondante d’illusions et de fantaisies elles représentent : cette source doit se tarir pour celui qui veut développer la « fleur à dix pétales ». Par cette fleur on pénètre profondément dans l’homme et dans les autres êtres pour percevoir leurs qualités cachées, mais il ne faut accorder crédit à ces perceptions que si l’on s’est complètement libéré des sources d’illusions précitées. Pour cet objet il est nécessaire d’acquérir la maîtrise et le contrôle des impressions qui nous viennent des mondes extérieurs. Il faut en arriver au point de pouvoir à son gré repousser des sensations auxquelles on ne veut pas donner accès. On ne peut obtenir ce contrôle que peu à peu grâce à l’intensité de la vie intérieure. Il faut tenir la main à ce que seuls les objets sur lesquels nous dirigeons notre attention aient le pouvoir de nous impressionner et il faut savoir nous soustraire aux impressions que nous ne recherchons pas de notre plein gré. Il ne faut voir que ce que l’on veut voir et les choses sur lesquelles nous ne croyons pas devoir diriger notre attention doivent en réalité ne pas exister pour nous. Plus le travail intérieur de l’âme est énergique et vivant et plus il sera possible de conquérir ces pouvoirs. Le disciple doit éviter cette flânerie où l’esprit vide de pensées s’abandonne, au hasard, aux sensations de la vue et de l’ouïe. Pour qu’une réalité existe pour lui il faut que son œil ou son oreille s’applique volontairement à la voir. Au milieu du plus grand calme, il doit rester insensible à tout ce qu’il ne veut pas entendre et fermer son œil aux objets qu’il ne regarde pas intentionnellement ; vis-à-vis de toutes les perceptions inconscientes il doit en quelque sorte cuirasser son âme. Le cours de ses pensées lui-même doit être dans ce sens l’objet de ses soins. Pour s’exercer il se propose une pensée et il essaie de ne penser ensuite qu’aux conséquences logiques qu’il tirera librement de cette première pensée. Il écarte ce qu’on appelle l’inspiration du hasard. Si à une pensée il se trouve tenté d’en relier une autre, il recherchera soigneusement d’où lui est venue cette seconde pensée. Il va encore plus loin. Quand par exemple il ressent une certaine antipathie vis-à-vis de quelque chose, il la combat et cherche à établir vis-à-vis de cette chose un rapport conscient. De la sorte il entrera dans sa vie intérieure toujours moins d’éléments inconscients, et c’est par cette rigoureuse observation de soi-même que la « fleur à dix pétales » acquerra la forme définitive qu’elle doit

avoir. La vie de l'âme doit être une vie dominée par l'attention et les choses auxquelles nous ne voulons et ne devons pas êtres attentifs doivent demeurer éloignées de nous.

Lorsqu'à cette discipline s'ajoute une méditation conforme aux prescriptions de l'instructeur, on voit mûrir d'une manière normale la fleur de lotus voisine de l'estomac et les objets du monde astral dont les sens précédents ne percevaient que la forme et la chaleur apparaissent maintenant lumineux et colorés. Ainsi se dévoilent, par exemple, les talents et les facultés des hommes, les forces et les attributs occultes de la nature : l'aura colorée des êtres vivants devient visible. Toutes les choses qui nous entourent nous révèlent leurs qualités animiques. On reconnaîtra que, précisément dans cette phase de l'évolution, la plus grande attention est nécessaire, car le jeu des souvenirs inconscients est ici particulièrement actif. S'il n'en était pas ainsi, beaucoup d'hommes posséderaient le sens en question, car il surgit presque immédiatement aussitôt que l'homme contrôle véritablement les impressions de ses sens au point de les soumettre entièrement à son attention. Ce sens astral ne demeure inerte aussi longtemps que parce que la vivacité des sensations physiques l'assourdit et l'atrophie.

Le développement de la « fleur à six pétales » située au milieu du corps est beaucoup plus malaisé, car il réclame la maîtrise de l'être humain tout entier par la soi-conscience et l'harmonisation parfaite du corps, de l'âme et de l'esprit. Les échanges de l'organisme physique, les inclinations et les passions de l'âme, les pensées et les idées de l'esprit, tout cela doit constituer un ensemble parfaitement harmonieux. Le corps doit être suffisamment purifié et ennobli pour que ses organes n'obéissent à d'autres instincts que ceux qui favorisent l'évolution de l'âme et de l'esprit. L'âme ne doit pas se laisser inciter par le corps aux désirs et aux passions qui contredisent la pensée pure et noble, mais de son côté l'esprit ne doit pas vouloir imposer à l'âme des devoirs et des lois comme un maître à son esclave. Ces devoirs et ces lois, l'âme doit s'y conformer librement et par une inclination naturelle. Le devoir ne doit pas être pour l'étudiant un dogme auquel il obéit contre son gré, mais bien une règle qu'il pratique parce qu'il l'aime. Ce qu'il doit acquérir, c'est une âme libre, maintenue dans un juste équilibre entre la sensualité et la spiritualité. Il doit en arriver à pouvoir se laisser aller librement à sa sensualité parce qu'elle est suffisamment purifiée pour avoir perdu le pouvoir de l'abaisser. Il ne doit plus avoir besoin de dompter ses passions parce que celles-ci s'orientent d'elles-mêmes vers le bien. Aussi longtemps que l'homme éprouve la nécessité de se mortifier, il ne saurait dépasser un certain degré dans le progrès occulte ; pour l'occultisme une vertu qu'il faut se forcer à pratiquer est sans valeur. Aussi longtemps que l'on a un désir passionnel de nature basse, il trouble le progrès occulte alors même que l'on s'efforce de le repousser et il importe peu que ce désir appartienne au corps ou à l'âme. Si, par exemple, quelqu'un évite intentionnellement une jouissance déterminée dans un but de purification, cette privation ne lui est utile que si son corps ne souffre pas, car, s'il en souffre, cela prouve que le corps désire cette jouissance et la privation perd alors toute valeur. Dans ce cas, il peut arriver que l'homme doive renoncer momentanément au but poursuivi et attendre que des conditions plus favorables dans ses dispositions sensuelles se présentent, ce qui n'arrivera peut-être que dans une autre incarnation. C'est dans certains cas un effort plus méritoire de savoir renoncer que de s'obstiner inutilement. Ce renoncement profite davantage à l'évolution que l'attitude contraire.

L'épanouissement de la « fleur à six pétales » permet de s'entretenir avec des êtres qui appartiennent aux mondes supérieurs à condition toutefois qu'ils se manifestent dans l'astral. Mais dans les écoles occultes on ne donne aucune instruction relative au développement de cet organe avant que le disciple n'ait fait les premiers pas dans une région de l'univers plus haute encore où il devra élever son esprit. Cette pénétration dans le monde spirituel proprement dit, accompagne régulièrement la culture des fleurs de lotus, sinon le disciple serait sujet à l'erreur et à l'incertitude.



Il apprendrait sans doute à voir, mais il lui manquerait la faculté d'apprécier judicieusement ce qu'il voit.

À vrai dire la possession des qualités nécessaires à l'épanouissement de cet organe constitue déjà une garantie sérieuse contre l'erreur et l'instabilité, car il n'est pas facile d'entraîner dans l'erreur celui qui a réalisé la parfaite harmonie du corps, de l'âme et de l'esprit. Cependant, il faut plus que cette garantie pour que l'homme arrive à percevoir des êtres vivants et indépendants qui appartiennent à un monde si profondément différent de celui de la perception physique. Pour acquérir dans ces régions la sûreté voulue, il ne suffit pas de développer les « fleurs de lotus », il faut avoir à sa disposition tout un organisme qui les dépasse en perfection.

CHAPITRE II

L'ORGANISATION DU CORPS ÉTHÉRIQUE

En effet la formation et la mise en mouvement des fleurs de lotus ne suffisent pas. L'homme doit être en mesure de régler et de contrôler librement et en pleine conscience l'activité de ses organes astrals, sinon il deviendrait un jouet des influences extérieures. Pour éviter cet écueil, il faut qu'il acquière le pouvoir d'entendre le « verbe intérieur », et qu'il développe à cette intention non seulement le corps astral, mais aussi le corps éthérique, c'est-à-dire cet organisme subtil qui apparaît aux clairvoyants comme une sorte de doublure du corps physique. Il sert en quelque sorte d'intermédiaire entre le corps et le véhicule astral. Si l'on est doué de clairvoyance, on peut très consciemment faire abstraction en considérant un homme de son corps physique. Il n'y a là qu'un effet de l'attention transposée dans un monde supérieur. De même que l'homme normal peut détourner son attention d'un objet qui est devant lui de façon à perdre de vue son existence, de même le clairvoyant peut en quelque sorte éteindre le corps physique pour ses facultés de perception de façon à le rendre positivement transparent : de la sorte son œil astral ne perçoit plus que le corps éthérique et le corps astral qui pénètre et dépasse les deux autres.

Le corps éthérique a, à peu près, la grandeur et la forme du corps physique, de sorte qu'il remplit approximativement le même espace que lui. C'est un organisme particulièrement subtil et délicat, sa couleur fondamentale ne ressemble à aucune des sept couleurs de l'arc-en-ciel. Celui qui peut le percevoir apprend à connaître une couleur nouvelle qui n'existe pas pour l'œil physique. Elle ressemble de loin à la nuance de la fleur nouvellement éclose du pêcher. Si l'on veut borner son observation au corps éthérique, il faut également supprimer le corps astral du champ de sa vision par un exercice d'attention analogue à celui que nous avons décrit plus haut, car si l'on ne peut réaliser cette abstraction, l'aspect du corps éthérique se modifie très sensiblement par suite de la pénétration de la substance astrale.

Or, chez tout homme, les particules qui composent le corps éthérique sont en état de mouvement perpétuel. D'innombrables courants le parcourent en tous sens. Ces courants alimentent et réglementent la vitalité. Tout être vivant possède un corps éthérique de cette nature. Les plantes et les animaux en ont un, et l'observateur attentif en découvre des rudiments jusque chez les minéraux.

Les courants et les mouvements en question échappent au début à la volonté et à la conscience humaine, de même que dans le corps physique les fonctions du cœur et de l'estomac sont indépendantes de la volonté. Aussi longtemps que l'homme n'a pas pris en mains son développement en vue de l'acquisition des pouvoirs supérieurs, cet automatisme persiste, et l'évolution occulte consiste dans un certain stade précisément à remplacer ces courants et ces mouvements éthériques involontaires par d'autres soumis à l'action de la volonté humaine.

Lorsque l'étudiant en est arrivé au point où les fleurs de lotus décrites dans le chapitre précédent commencent à se mouvoir, il reçoit de son instructeur des directions qui ont pour but d'éveiller dans son corps éthérique des mouvements et des courants déterminés. Le but de ces prescriptions est de constituer dans le voisinage du cœur physique une sorte de centre qui serve de point de départ aux courants et aux vibrations dans toute l'infinie variété de leurs formes et de leurs couleurs. Ce point central n'est en réalité nullement un simple point, mais bien une formation très complexe, un organe prodigieux. Il brille et scintille de mille couleurs éclatantes et engendre sans interruption des formes d'une régularité géométrique qui se modifient rapidement. D'autres formes, d'autres courants colorés partent de cet organe pour parcourir toutes les autres parties du corps éthérique et le dépassent même pour circuler à travers le corps astral qu'ils illuminent. Les plus importants de ces courants aboutissent aux fleurs de lotus ; ils circulent dans chaque pétale et contrôlent les mouvements de rotation, puis ils fusent au dehors par les pointes des pétales pour se perdre dans l'espace. Plus un homme est évolué et plus le champ est vaste où ces courants se propagent.

Il existe des rapports particulièrement étroits entre ce centre et la « fleur à douze pétales ». C'est là que la circulation des courants les porte tout d'abord et c'est là qu'ils se ramifient pour aboutir d'un côté aux fleurs à seize et à deux pétales, de l'autre, vers le bas du corps, aux fleurs à huit, six et quatre pétales. C'est à cause de cette disposition que le développement de la fleur à douze pétales réclame les soins les plus attentifs dans la discipline, occulte. Si une erreur s'y glisse, l'organisme tout entier s'en ressent. Par ce que nous venons de dire on peut se rendre compte combien le développement occulte est de nature délicate et intime et avec quelle exactitude il faut procéder pour que tout évolue normalement. Et sans aller plus loin il est aisé de comprendre également pourquoi ceux-là seuls peuvent donner des instructions en vue de la culture des pouvoirs occultes qui ont expérimenté personnellement toutes les phases du progrès qu'ils veulent réaliser chez autrui et qui, par suite, sont pleinement en mesure de reconnaître si leur enseignement produit les résultats voulus.

Lorsque le disciple accomplit rigoureusement toutes les prescriptions données, il produit dans son organisme éthérique des courants et des vibrations qui sont en harmonie avec les lois et l'évolution de l'ensemble cosmique auquel l'homme appartient. C'est pourquoi, ces prescriptions sont calquées sur les grands principes de l'évolution universelle. Elles consistent en exercices de méditation et de concentration sur des sujets déterminés, capables de produire les effets attendus. Le contenu de ces prescriptions n'est communiqué qu'individuellement au cours de la discipline occulte. L'étudiant doit à de certains moments pénétrer profondément son âme de ce contenu et en baigner en quelque sorte sa vie intérieure. Au début, les sujets sont simples et choisis pour rendre plus profonde, plus concentrée l'activité pensante dans la tête. Ainsi la pensée se libère et s'affranchit vis-à-vis des impressions extérieures. Elle est en quelque sorte concentrée sur un point du cerveau où l'homme exerce souverainement sa volonté. Ce point constitue pour les courants qui parcourent le corps éthérique un centre provisoire, lequel est situé non dans la région du cœur, mais bien dans la tête.

Seule la discipline occulte qui commence par constituer ce centre provisoire a des chances de plein succès. Si, dès l'abord, ce centre se constituait dans le cœur, le clairvoyant pourrait bien percevoir certains détails des mondes supérieurs, mais il lui manquerait la faculté de relier ses perceptions astrales à ses perceptions physiques, ce qui est pour l'homme dans la phase actuelle de l'évolution une nécessité absolue. Le clairvoyant ne doit pas devenir un rêveur : il faut qu'il continue à fouler de ses pieds le terrain solide de la, réalité.

Ce centre, situé au début dans la tête, se déplace vers le bas lorsqu’il est suffisamment consolidé et émigre tout d’abord dans la région du larynx. Ce déplacement est obtenu par certains exercices de concentration. À partir de ce moment, c’est de cette région que partent les courants vibratoires du corps éthérique pour aller éclairer l’espace astral tout autour de l’homme.

Un exercice ultérieur rend l’étudiant capable de déterminer par lui-même la position de son corps éthérique. Auparavant cette position dépendait de forces venant de l’extérieur ou issues du corps physique. L’évolution occulte rend l’homme capable de tourner en tous sens son corps éthérique. Cette faculté s’exerce grâce à des courants qui circulent le long des mains et qui ont leur centre spécial dans la fleur de lotus à deux pétales située entre les yeux. Elle s’acquiert lorsque les émanations issues du larynx revêtent la forme d’ondes circulaires qui aboutissent en partie à la fleur à deux pétales d’où elles se propagent en deux vagues vibratoires jusqu’au niveau des mains. Une autre conséquence de cet exercice est que ces courants éthériques donnent naissance à des branchements, puis à des ramifications infiniment délicates qui s’entrelacent pour former une sorte de réseau s’étendant jusqu’aux limites du corps éthérique. Auparavant, celui-ci ne possédait en quelque sorte aucune clôture du côté du monde extérieur, de sorte que les courants vitaux entraient et sortaient sans contrôle en communiquant librement avec le réservoir universel des forces vitales. À présent les influx extérieurs sont forcés de passer à travers ce réseau, de sorte que l’homme devient sensible à ces courants extérieurs et capable de les enregistrer avec précision.

À ce moment il est temps de déplacer vers la région du cœur le centre de tout ce système circulatoire de courants et de vibrations. On y parvient de nouveau par un exercice déterminé de concentration et de méditation et l’homme atteint ainsi le niveau d’évolution auquel lui est conféré le don de percevoir la parole intérieure. Toutes les choses acquièrent pour lui un sens nouveau. Il perçoit en quelque sorte leur essence profonde par l’audition spirituelle, elles lui parlent pour lui révéler leur être. Les courants en question le mettent en relations avec la face interne de l’univers dont il fait partie. Il commence à vivre la vie des choses qui l’entourent et ses expériences se reflètent dans les mouvements de ses fleurs de lotus.

L’homme pénètre ainsi dans le monde spirituel. Quand il en est là, il acquiert une compréhension toute nouvelle des paroles prononcées par les grands instructeurs de l’humanité. Les discours de Bouddha, par exemple, agissent sur lui tout autrement qu’auparavant. Ils le pénètrent d’une félicité jusqu’alors inconnue, car la structure musicale de ces discours correspond aux rythmes et aux vibrations qui se sont développés dans son organisme, et il vérifie maintenant par une expérience immédiate qu’un homme tel que Bouddha exprime non pas ses propres révélations, mais celles que l’essence même des choses déverse en lui.

Et c’est ici le lieu de signaler un fait que les réflexions qui précèdent rendent à vrai dire déjà compréhensible. Les hommes uniquement formés par la culture contemporaine sont étonnés des nombreuses répétitions qui existent dans les discours de Bouddha. Pour le disciple, elles sont en quelque sorte des points d’orgue où son sens intérieur se repose délicieusement, car ces pauses répondent à certains rythmes du corps éthérique et si l’on s’y abandonne avec un calme intérieur complet, on jouit de l’harmonie parfaite qui les reflète dans les rythmes intérieurs. Et comme ces rythmes intérieurs reproduisent eux-mêmes certaines cadences universelles, qui, elles, se répètent périodiquement en certains points, ainsi le style de Bouddha fait jouir l’homme qui sait l’écouter d’un état de concordance merveilleuse avec l’univers entier.

On définit, dans la littérature théosophique, les quatre qualités que l’homme doit développer pour s’élever à la connaissance supérieure dans cette phase de l’évolution qu’on appelle « le sentier

de l’épreuve ». La première est la faculté de discerner l’éternel du transitoire, le réel de l’illusoire et la vérité de l’opinion. La deuxième est l’estimation adéquate de la valeur qu’il convient d’attribuer à l’éternel et au réel en comparaison de l’éphémère et de l’illusoire. La troisième qualité consiste dans l’acquisition des six attributs décrits dans un précédent chapitre : contrôle de la pensée, contrôle de l’action, persévérance, tolérance, foi et égalité. La quatrième est le désir de la délivrance. Une compréhension de ces qualités fondée sur une simple analyse intellectuelle n’est d’aucune utilité. Elles doivent s’incorporer à l’âme même, de manière à devenir des habitudes intérieures. Prenons par exemple la première, c’est-à-dire le discernement entre l’éternel et l’éphémère. L’homme doit se discipliner au point de pouvoir immédiatement, dans un objet qui se présente à lui, discerner spontanément les éléments transitoires de ceux qui ont une signification durable : mais on ne peut se discipliner ainsi qu’en renouvelant ces tentatives à chaque observation avec un calme et une patience infatigables. À la fin, l’œil s’attache tout naturellement aux choses durables tandis qu’auparavant il trouvait sa satisfaction dans les choses éphémères. « L’éphémère n’est que symbole. » Cette vérité devient une conviction naturelle de l’âme et il faut qu’il en soit ainsi des autres qualités exigées sur le sentier de l’épreuve.

Le corps éthérique de l’homme se modifie effectivement sous l’influence de ces quatre habitudes de l’âme. Le discernement entre le réel et l’illusoire engendre le centre éthérique dans la tête et prépare celui du larynx. À vrai dire, pour les constituer définitivement, il importe d’y ajouter les exercices de concentration dont nous avons parlé plus haut. Ils façonnent en quelque sorte ce que la culture des quatre qualités fait seulement mûrir. Quand le centre du larynx est prêt, on réalise le contrôle du corps éthérique, son revêtement et son enveloppement dans le réseau circulatoire, grâce à l’appréciation adéquate de l’éternel et du transitoire. L’homme qui s’est élevé à cette appréciation exacte perçoit progressivement les réalités spirituelles d’ordre transcendant, mais il ne faut pas croire qu’il n’a plus à accomplir que des actions que la raison et la logique considèrent comme importantes. L’acte le plus minime, le moindre geste a son importance dans l’économie universelle et il s’agit d’acquérir la conscience de cette importance. Il ne faut pas déprécier les petites choses de la vie ordinaire mais bien les apprécier judicieusement.

L’ensemble des six vertus qui composent la troisième qualité a été étudié précédemment. Elles agissent sur le développement de la fleur à douze pétales dans la région du cœur. C’est vers cette fleur, nous nous en souvenons, que le courant vital du corps éthérique doit être dirigé. La quatrième qualité ou désir de la délivrance sert à faire mûrir l’organe éthérique qui avoisine le cœur. Quand cette disposition s’est incorporée à la vie de l’âme, l’homme se libère de tout ce qui n’intéresse que sa personnalité. Il cesse de considérer les choses à son point de vue particulier. Les limites étroites du moi qui l’emprisonnaient dans un point de vue particulier, disparaissent. Les mystères du monde spirituel pénètrent au dedans de lui et c’est là la vraie délivrance, car ces chaînes obligent l’homme à considérer les choses et les êtres en les rapportant à sa personnalité et ce jugement personnel est précisément l’entrave dont le disciple doit se libérer, afin de pouvoir juger en toute indépendance.

On voit que les prescriptions établies par de grands occultistes agissent d’une manière précise jusque sur le tréfonds de la nature humaine. Les prescriptions qui visent les quatre qualités sont précisément émanées de cette Sagesse originelle. Elles se retrouvent sous une forme quelconque dans toutes les grandes religions. Leurs auteurs n’ont pas été inspirés par une sorte de sentiment confus de la vérité. Ils ont bien plutôt été amenés à les énoncer par le fait même qu’ils étaient de grands initiés. C’est la science occulte qui a formulé leurs règles éthiques. Ils en avaient constaté l’action sur les éléments subtils de la nature humaine et ont voulu permettre à ceux qui les pratiqueraient de développer ces éléments toujours davantage. Vivre religieusement, c’est travailler



à son perfectionnement spirituel et c'est le meilleur moyen de servir l'univers. Il n'y a là nul égoïsme, car l'homme imparfaitement évolué ne saurait être qu'un serviteur imparfait de l'humanité et de l'univers. On joue dans l'ensemble un rôle d'autant plus utile que l'on est soi-même plus avancé dans l'évolution. C'est ici que se vérifie la pensée mystique : « Quand la Rose s'orne elle-même, elle orne aussi le jardin. »

Les fondateurs des religions sont les plus grands mages de l'humanité. Ce qui vient d'eux se répand dans les âmes humaines et c'est ainsi que le monde entier progresse. On ne comprend les enseignements religieux que si l'on sait voir qu'ils sont dus à une connaissance des régions les plus profondes de l'âme humaine. Les guides religieux étaient de grands « savants », et l'idéal humain porte l'empreinte profonde de leur science occulte. Mais l'homme peut égaler ces grands maîtres si, dans sa propre évolution, il s'élève progressivement à leur hauteur.

Lorsqu'un homme a évolué et organisé son corps éthérique comme nous venons de le décrire, une nouvelle vie s'ouvre devant lui. Son instructeur doit alors lui communiquer à temps les directions qui lui sont nécessaires pour cette nouvelle existence. Lorsque, par exemple, il perçoit par la « fleur de lotus à seize pétales » les formes qui appartiennent à un monde supérieur, il faut qu'il se rende compte des différences qui séparent ces formes les unes des autres suivant l'objet ou l'être qui les a engendrées. La première chose qu'il constate c'est que certaines parmi ces formes sont susceptibles d'être fortement influencées par ses propres pensées et sentiments, au lieu que d'autres échappent entièrement ou presque entièrement à cette action. Il est, par exemple, des formes qui se modifient immédiatement si, en les considérant, l'observateur se prend à penser : « Cette forme est belle », et que, dans la suite de ses observations cette première pensée soit remplacée par la suivante : « Cela est utile. » En particulier, les formes émanées par les minéraux ou par les objets artificiels possèdent la particularité de se transformer suivant chaque pensée, chaque sentiment de l'investigateur. Ce caractère est déjà moins accentué chez les formes appartenant aux plantes et s'atténue encore chez celles qui sont issues des animaux. Mais elles aussi sont essentiellement mobiles et obéissent tout au moins en partie à l'influence exercée par les pensées et les impressions de l'homme, et à des causes sur lesquelles l'homme est sans action. Il existe une espèce particulière de formes qui, dès l'abord, sont presque entièrement soustraites à l'influence de l'homme. Le disciple peut se convaincre qu'elles ne sont issues ni des minéraux, ni des objets artificiels, ni des plantes ou des animaux. Pour s'en rendre un compte exact, il n'a qu'à considérer à présent les formes dont il sait qu'elles sont générées par les sentiments, les instincts et les passions des autres hommes. Il reconnaîtra que ses propres pensées et sentiments exercent encore sur elles une action bien minime, mais pourtant appréciable. En dernière analyse, abstraction faite de toutes ces catégories, il restera pourtant un certain nombre de formes sur lesquelles son action sera nulle.

Ce reste constitue même, à vrai dire, pour le disciple débutant une assez grande part de ce qu'il perçoit. Pour analyser la nature de ce genre de perceptions, il lui faut s'observer lui-même. Il trouvera alors que ces formes sont sa propre création. Ce qu'il fait, veut et désire lui-même se manifeste par ces formes. Un instinct qui réside, en lui, un désir qu'il a, un projet qu'il nourrit, tout cela se concrétise sous ces apparences. Bien plus, son caractère tout entier s'imprime en elles. Ainsi par sa pensée et ses sentiments l'homme peut exercer consciemment son influence à des degrés divers sur toutes les formes astrales, à l'exception de celles qui sont issues directement de lui-même et sur lesquelles il est sans action dès l'instant qu'elles sont émanées de lui.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, pour la perception supérieure, la vie intérieure de l'homme, ses instincts, ses passions et le monde tout entier de ses représentations s'expriment avec précision par des figures extérieures à lui comme les autres objets ou entités. Le monde

intérieur pour la connaissance supérieure n'est qu'une partie du monde extérieur. Comme dans le monde physique, un homme entouré de miroirs de tous côtés peut contempler de toutes parts sa personne, ainsi dans le monde supérieur l'homme se trouve face à face avec son être animique qui se présente à lui sous forme d'image.

C'est dans cette phase de l'évolution que le disciple doit surmonter ce qu'on appelle l'illusion du Moi personnel, pour nous servir du langage théosophique. Ce qui se passe au dedans de cette personnalité, il le considère comme réalité extérieure au même titre que les données de sa perception physique, autrefois la seule réalité extérieure existant pour lui. Cette expérience le conduit progressivement à agir vis-à-vis de lui-même comme il agissait autrefois vis-à-vis des êtres qui l'entouraient.

Si le regard de l'homme s'ouvrait sur les mondes supérieurs avant qu'il ne fût suffisamment préparé à interpréter ses perceptions, ce tableau de son âme lui paraîtrait tout d'abord comme une véritable énigme, car ses instincts et ses passions lui seraient visibles sous des formes animales ou parfois même humaines. À vrai dire, les formes animales de ces régions ne ressemblent à celles du monde physique que de loin, mais un observateur inexpérimenté les croira semblables à ces dernières.

Quand on pénètre dans ces régions, il faut modifier en toutes choses les bases de son jugement, car non seulement les éléments de la vie humaine intérieure apparaissent comme faisant partie du monde extérieur, mais encore ils présentent l'image renversée de ce qu'ils sont en réalité. Lorsqu'on lit dans ce monde un nombre il faut le lire en le renversant. Dans l'astral, par exemple, le nombre 265 se lit 562. De même une boule est perçue comme si l'observateur se trouvait à son centre. Il faut nécessairement apprendre à traduire judicieusement les données de cette perception intérieure des choses. Les états d'âme eux-mêmes sont reflétés sous une forme renversée. Par exemple un désir qui se rapporte à un objet extérieur se présente sous une forme qui se meut vers l'être qui a ressenti le désir. Les passions qui ont leur siège dans la nature inférieure de l'homme apparaissent comme des formes d'animaux qui se ruent avec une extrême violence sur leur auteur. En réalité, ces passions sont dirigées au dehors sur des objets du monde extérieur. Mais, étant donnée la propriété de la substance astrale d'agir comme un miroir, cette aspiration vers l'extérieur se manifeste sous la forme d'une attaque contre l'homme en proie à la passion.

Lorsque l'étudiant, avant de s'élever à la perception supérieure, a appris à connaître ses propres qualités par une observation calme et approfondie de lui-même, il trouvera aussi la force et le courage nécessaires pour se conduire comme il convient au moment où sa vie intérieure se reflétera devant lui. Mais les hommes qui ne se sont pas assez éprouvés eux-mêmes pour connaître l'essence de leur vie intérieure ne se reconnaîtront pas dans le miroir astral et considéreront leurs perceptions comme une réalité étrangère. En outre, ce spectacle les remplira d'appréhension et comme ils ne pourront le supporter, ils essaieront de se persuader que tout cela n'est qu'une chimère enfantée par l'imagination et ne peut conduire à rien de bon. Dans les deux cas il se produirait un arrêt fatal dans l'évolution du disciple, arrêt dû à son accession à un certain degré de la connaissance avant d'avoir acquis la maturité suffisante.

Il est absolument nécessaire pour le disciple de contempler ainsi spirituellement son âme avant de monter plus haut dans l'échelle des connaissances occultes, car c'est dans sa propre individualité qu'il trouve les éléments spirituels et animiques qu'il peut le mieux apprécier. Si dans le monde physique il a acquis une connaissance assez approfondie de sa personnalité et qu'il rencontre dans les mondes supérieurs, avant toute chose, l'image de cette personnalité, il pourra

comparer l'une et l'autre. Il pourra rapporter l'expérience supérieure à une donnée connue et se placer pour la juger sur un terrain solide. Au contraire, s'il rencontrait tout d'abord d'autres entités spirituelles il n'aurait aucun critérium pour apprécier l'essence de leur être et il sentirait bientôt le sol se dérober sous ses pas. On ne saurait par conséquent proclamer assez haut que la route la plus sûre vers le monde supérieur passe par la connaissance et l'appréciation sérieuses de la personnalité humaine.

Ainsi donc les premières apparences que l'homme rencontre à son entrée dans le monde supérieur sont des images, et la réalité qui répond à ces images est en lui-même. Il faut donc que le disciple soit suffisamment mûr pour ne pas s'atteler dans cette première étape à la recherche des réalités brutales et pour reconnaître la justesse de ces images. Mais à l'intérieur de ce monde d'images, il apprend vite à connaître quelque chose de tout à fait nouveau. Son moi inférieur s'étale devant lui comme dans un miroir, mais au milieu du tableau que forment ces reflets lui apparaît bientôt la réalité vraie du soi supérieur. L'image de la personnalité inférieure encadre ainsi la figure du soi spirituel et c'est de lui seul que peuvent sortir les liens qui établissent une communication avec d'autres entités spirituelles.

Le temps est venu d'utiliser la « fleur de lotus à deux pétales » située dans la région des yeux. Lorsqu'elle commence à se mouvoir, la possibilité est conférée à l'homme d'entrer en rapport avec des entités spirituelles qui lui sont supérieures. Les courants émanés de cette fleur de lotus se rendent vers les réalités supérieures. Leur mode de circulation est tel que l'homme a pleine conscience de leurs mouvements et de leur parcours. De même que la lumière rend les objets physiques visibles à l'œil, de même ces courants rendent visibles les objets spirituels des mondes supérieurs.

C'est en se plongeant dans des méditations précises, communiquées individuellement par l'instructeur, que l'élève apprend à mettre en mouvement et à diriger les courants émanés de la « fleur de lotus à deux pétales ».

C'est dans cette phase de l'évolution qu'apparaît tout le prix d'un jugement sain et d'une discipline inspirée par la claire logique. Le soi supérieur qui jusqu'ici était resté dans l'homme à l'état de germe inconscient commence à naître à la vie consciente, et cette naissance spirituelle n'est point un symbole mais une réalité. Cet être spirituel doit venir au monde pourvu de tous les organes nécessaires si l'on veut qu'il soit viable. De même que la nature a pris soin de pourvoir le nouveau-né des organes des sens normalement conformés, de même les lois de l'évolution individuelle prennent soin que le soi supérieur humain vienne à la vie avec toutes les facultés nécessaires. Et ces lois qui garantissent ainsi la formation des organes spirituels ne sont autres que les lois de la morale et de la raison telles que les connaît notre monde physique. De même que l'enfant se développe dans le sein de sa mère, ainsi l'homme spirituel dans l'être physique. La santé de l'enfant dépend de l'action normale des lois de la croissance naturelle dans le sein de sa mère. La santé de l'homme spirituel dépend des lois de l'entendement normal et de leur action raisonnable dans la vie physique. On ne saurait donner naissance à un soi supérieur sain que si l'on vit et pense sainement dans le monde physique. Une vie conforme à la nature et à la raison est la vraie base de tout développement spirituel.

De même que l'enfant dans le sein de sa mère vit conformément aux forces naturelles que ses sens percevront après sa naissance, ainsi le soi spirituel d'un homme vit conformément aux lois du monde spirituel dès l'existence physique, et de même que l'enfant par un instinct vague s'assimile les forces utiles à la vie, de même l'homme spirituel s'assimile les forces spirituelles

avant même d'être venu au monde. Cette assimilation est indispensable si le soi spirituel doit naître parfaitement conformé. Il est faux de dire que l'on ne saurait accepter les enseignements mystiques ou théosophiques avant de voir soi-même. Si l'on agit ainsi, on est sûr de ne jamais parvenir à la vraie connaissance supérieure et l'homme se trouverait dans la même situation qu'un enfant dans le sein de la mère qui refuserait de s'assimiler les forces qui lui sont transmises par l'organisme maternel et voudrait attendre de pouvoir y faire volontairement appel par lui-même. Comme l'embryon humain reconnaît par un sentiment confus la bonté des aliments qui lui sont offerts de même l'homme encore aveugle spirituellement peut reconnaître la vérité des enseignements mystiques et théosophiques. Il y a une sorte d'intuition fondée sur le sentiment de la vérité et sur la clarté et l'étendue de la raison qui permet de pénétrer ces enseignements avant que la perception spirituelle ne soit éveillée. Les connaissances mystiques doivent d'abord être apprises et c'est par cette étude que l'homme se prépare à la voyance. Un homme qui parviendrait à la voyance avant de s'être adonné à cette étude ressemblerait à un enfant qui aurait des yeux et des oreilles, mais point de cerveau. Tout un monde de couleurs et de sons s'étendrait devant lui, mais il ne saurait qu'y faire.

Cette conviction instinctive se transforme au degré présent du noviciat en expériences personnelles. Le disciple possède maintenant la connaissance immédiate de son soi supérieur. Il apprend à reconnaître que ce soi supérieur est en rapport avec les entités spirituelles d'un niveau transcendant et qu'il n'est qu'un avec elles et il constate que son être supérieur survit à sa nature inférieure. Il peut maintenant discerner en lui-même et par lui-même les éléments transitoires des éléments permanents. Il vérifie expérimentalement la doctrine de l'incarnation du soi supérieur dans une forme inférieure. Il perçoit qu'il fait partie d'un vaste ensemble spirituel, dont les forces déterminent ses qualités et ses destinées. Il apprend à connaître la loi de Karma, il reconnaît que son moi inférieur, fondement de son existence actuelle, n'est qu'une des formes que le soi supérieur peut prendre et il voit la possibilité de travailler du haut de son individualité spirituelle à se perfectionner de plus en plus. Il constate les grandes différences qui séparent les hommes au point de vue de leur degré d'évolution, il voit au-dessus de lui des êtres qui ont atteint des degrés auxquels il parviendra plus tard. Il voit que leurs actions et leurs enseignements découlent d'une source sublime qui réside dans des mondes encore plus hauts. Toutes ses expériences il les doit au premier regard qu'il a jeté dans le monde spirituel. Ceux qu'on appelle les maîtres de la sagesse, les grands initiés de l'humanité vont commencer à être pour lui des êtres réels et vivants.

Tels sont les dons que confère au disciple cette phase de son évolution : Vision du Soi supérieur, connaissance de la loi d'incarnation et de l'influence des causes spirituelles dans la vie terrestre ou loi de Karma, enfin compréhension des Grands Initiés.

C'est pourquoi l'on dit du disciple qui a atteint ce degré que ses doutes ont disparu. Autrefois ses croyances se fondaient sur des raisons logiques ; à la place de ses croyances il possède le savoir intégral et l'intuition que rien ne peut ébranler.

Les religions, dans leurs cérémonies, leurs sacrements et leurs rites, ont donné des symboles extérieurs et visibles des réalités spirituelles. On ne saurait le méconnaître dès qu'on les étudie profondément. Celui qui perçoit lui-même la réalité spirituelle comprendra parfaitement la signification de ces symboles visibles. Le service religieux sera pour lui une image de ses rapports avec le monde spirituel. Dans la littérature théosophique on définit cet état d'âme d'une façon approximative, en disant que dans cette phase de son progrès le disciple se libère de la superstition. En réalité, la superstition n'est autre chose que l'attachement à des cérémonies extérieures sans regarder les réalités spirituelles qu'elles expriment.

On voit dans quel sens le disciple devient, à ce point de son évolution, un homme nouveau. Il peut maintenant progressivement s'élever jusqu'au point de pouvoir diriger, grâce aux courants émanés de son corps éthérique, l'élément vital propre au monde supérieur, ce qu'on appelle le « feu de Koundalini », et obtenir ainsi une indépendance parfaite à l'égard de son corps physique.

CHAPITRE III

LE RÊVE ET LA VEILLE

Le phénomène qui avertit le disciple qu'il a atteint le degré d'évolution précisé au chapitre précédent est une transformation qui se produit dans ses rêves. Auparavant ses rêves étaient embrouillés et arbitraires ; ils commencent à présenter une suite logique, leurs scènes se succèdent raisonnablement comme celles de la veille. On peut y reconnaître des lois, des causes et des effets.

Le contenu des songes se modifie également. Tandis qu'auparavant on n'y trouvait que des échos de la vie quotidienne, des impressions déformées soit empruntées à l'entourage, soit provoquées par les phénomènes de la vie organique, à présent des images se présentent venues d'un monde auparavant inconnu. Au début persiste assurément le caractère général du songe, en ce sens que le songe se distingue de la représentation de la veille par son caractère symbolique. L'observateur attentif des rêves ne méconnaîtra pas ce symbolisme. On rêve, par exemple, que l'on s'est emparé d'un animal répugnant et l'on éprouve dans la main un sentiment de dégoût. On se réveille et l'on remarque que l'on tient dans la main un coin de la couverture. Ainsi donc, cette perception réelle ne s'exprime pas directement, mais bien par un symbole. Ou bien l'on songe que l'on fuit devant un agresseur et l'on éprouve de la crainte. En se réveillant on constate que l'on a été pris de palpitations de cœur pendant le sommeil. L'estomac rempli de mets indigestes engendre des songes effrayants. De même les événements qui se passent dans l'entourage du rêveur se reflètent symboliquement dans ses songes. Le tic-tac d'une pendule évoque l'image d'une troupe guerrière qui avance au son du tambour. Une chaise qui tombe peut donner naissance à toute une tragédie où le bruit de la chaise se transforme en coup de feu.

Lorsque le corps éthérique commence à s'organiser, les songes, tout en conservant d'abord leur caractère symbolique, prennent un aspect plus logique. En même temps, l'on voit s'y mêler progressivement des images empruntées à un autre monde, et c'est ainsi que le disciple fait généralement ses premières expériences dans les domaines inaccessibles à la conscience normale. Mais il ne faudrait pas croire qu'un vrai mystique s'appuie sur les révélations de ses songes pour donner une base à ses enseignements sur les mondes supérieurs. Il ne considère ces expériences de rêve que comme les signes précurseurs d'une évolution supérieure. Bientôt il se produit un fait nouveau : c'est que les images qui défilent devant le rêveur, évolué dans l'occultisme, ne sont plus comme auparavant soustraites à la direction de l'entendement, mais bien réglées par lui et considérées en bon ordre comme les représentations et les sensations de la veille. La différence qui sépare le sommeil de l'état de veille s'efface de plus en plus. Le rêveur est éveillé et conscient, au vrai sens du mot, pendant toute la durée du songe, ce qui veut dire qu'il se sent capable de dominer et de conduire à son gré le cours de ces représentations symboliques.

Pendant le rêve, l'homme se trouve effectivement dans un monde différent de celui que lui montrent ses sens physiques, mais avant d'avoir développé ses organes spirituels, il ne saurait se

faire de ce monde que des représentations confuses et contradictoires. Il n'existe pour lui que comme le monde physique existerait pour un être qui ne posséderait que les premiers rudiments des organes des sens, et c'est pourquoi l'homme non évolué ne peut voir dans cet autre monde que des reflets, des « succédanés » de la vie ordinaire. Ces reflets lui apparaissent en songe parce que, à l'état de veille, son âme les imprime dans la matière même qui constitue cet autre monde.

Il faut bien se rendre compte, en effet, que l'homme à côté de son activité quotidienne consciente, exerce inconsciemment une autre activité dans le monde supérieur. Tout ce qu'il perçoit et pense s'imprime dans ce monde et ces empreintes ne sont visibles qu'après le développement des fleurs de lotus. Or, il existe chez tout homme quelques rudiments primitifs des fleurs de lotus. À l'état de conscience normale il ne saurait rien percevoir par leur moyen, parce que les impressions qu'elles reçoivent sont très faibles, et cela pour une raison analogue à celle qui fait que pendant le jour on ne perçoit pas la clarté des étoiles. Elles ne ressortent pas pour la perception en comparaison de l'éblouissante lumière solaire. De même les faibles impressions des sens spirituels non évolués disparaissent devant l'action puissante des sens physiques. Mais pendant le sommeil, lorsque les sens extérieurs sont clos, ces impressions astrales se reprennent confusément à briller par-ci par-là et le rêveur se souvient des expériences inconsciemment faites dans un autre monde. Mais, comme nous l'avons dit, ces expériences ne sont au début pas autre chose que les empreintes gravées dans le monde spirituel par les représentations qui accompagnent la perception physique. Seul, le développement des fleurs de lotus rend possibles des perceptions vraiment indépendantes du monde physique. L'organisation du corps éthérique qui vient ensuite confère l'appréciation parfaite de ces impressions reçues d'un autre monde.

C'est ainsi que commencent les rapports de l'homme avec un nouvel univers. Il lui faut maintenant, grâce aux directions de l'occultisme, atteindre d'abord un double but. En premier lieu, il doit lui devenir possible de se rappeler pendant l'état de veille les observations faites pendant le rêve. En second lieu, il doit être à même de les renouveler dans ce même état. L'attention qu'il portera sur les impressions spirituelles sera assez forte pour que ces impressions ne s'effacent plus devant les impressions physiques, mais qu'elles persistent d'une manière permanente avec elles et à côté d'elles.

Lorsque le disciple a acquis cette faculté, il commence à distinguer certains détails du tableau que nous avons décrit au chapitre précédent. Il perçoit ce qui dans le monde spirituel sert de base et de cause aux phénomènes physiques et c'est ainsi qu'avant tout il reconnaît son soi supérieur dans ce monde. Son premier devoir est maintenant de greffer sur ce sol supérieur tout son développement futur, c'est-à-dire de le considérer comme son être véritable et d'agir en conséquence. Il se pénètre peu à peu de l'idée et du sentiment vivant que son corps physique, qu'il a appelé auparavant son moi, n'est plus qu'un instrument du soi supérieur. Vis-à-vis du moi inférieur, il ressent une impression analogue à celle qu'éprouve l'homme borné aux sens vis-à-vis d'un instrument ou d'un véhicule. De même que ce dernier ne considère pas la voiture qui lui sert comme un des éléments de sa personnalité, même s'il dit : « je roule », comme il dirait : « je vais », de même l'homme évolué quand il dit : « je vais vers la porte » se représente en réalité ceci : « je porte mon corps vers la porte ». Mais ce concept doit devenir en lui si spontané et si naturel que pas un instant il ne l'éloigne du terrain solide de l'expérience sensible et qu'il ne laisse aucune place en lui à un sentiment d'éloignement vis-à-vis du monde physique. Si le disciple ne veut pas devenir un rêveur, il faut que sa conscience supérieure vienne non pas appauvrir ou entraver, mais bien enrichir sa vie dans le monde physique, de même que l'on enrichit sa vie de facilités nouvelles en utilisant un chemin de fer pour faire un voyage au lieu d'aller à pied.

Lorsque le disciple est parvenu à vivre ainsi dans son soi supérieur ou même pendant le stade où il s’assimile cette soi-conscience, on lui apprend comment il peut éveiller le feu de Koundalini dans l’organe central constitué dans la région du cœur et comment il peut le faire circuler le long des courants que nous avons décrits dans les chapitres précédents. Ce feu de Koundalini est un élément de la substance spirituelle qui s’émane de cet organe central et ruisselle en des ondes d’un éclat admirable en traversant les fleurs de lotus en mouvement et les vaisseaux du corps éthérique évolué. Il rayonne au dehors dans toute la région spirituelle environnante et la rend visible aux sens supérieurs tout comme la lumière du soleil rend les objets physiques visibles à l’œil.

Comment ce foyer spirituel peut-il s’allumer dans l’organe du cœur ? C’est ce que l’instructeur seul peut communiquer individuellement à son élève, en lui enseignant un procédé dont la publication n’est pas permise.

En fait, le monde spirituel avec ses objets et ses êtres ne devient réellement perceptible à l’homme que s’il peut envoyer ce feu dans toutes les parties de son corps éthérique et dans son entourage, pour éclairer les objets. Si l’on va au fond des choses, on constate, à vrai dire, que le soi qui donne naissance à Koundalini réside non pas à l’intérieur mais bien à l’extérieur du corps physique. L’organe du cœur n’est que le centre où l’homme recueille ce feu pour le projeter ensuite au dehors. S’il s’allumait à une autre place que dans cet organe, il arriverait que les perceptions spirituelles ainsi produites seraient sans aucun rapport avec le monde physique. Mais l’homme doit rapporter au monde physique toute force spirituelle et la faire agir dans ce monde. C’est précisément par l’intermédiaire de l’organe du cœur que le Soi spirituel s’empare du Moi sensoriel pour en faire son instrument.

Le mode de perception des objets spirituels est très différent de celui qui unit les sens physiques au monde terrestre. L’homme physique a conscience d’être lui-même en un certain point de l’espace, tandis que les objets perçus lui sont extérieurs ; par contre, l’homme spirituellement développé se sent comme uni à l’objet spirituel de sa perception et comme à l’intérieur de cet objet. Il se transporte effectivement d’un lieu à l’autre dans l’espace spirituel, c’est pourquoi dans la langue occulte on l’appelle « l’errant ». Il n’est nulle part chez lui. S’il en restait à ce stade, il ne pourrait déterminer la place d’aucun objet dans l’espace spirituel, car, dans ce monde, comme dans le monde physique, il faut pour déterminer avec précision un objet ou un lieu, partir d’un certain point. Le disciple doit donc chercher un endroit qu’il soumet à une investigation approfondie et dont il prend pour ainsi dire possession. Dans ce lieu, il fondera sa patrie spirituelle, et c’est à cette patrie qu’il rapportera toutes ces découvertes. De même dans le monde physique, l’homme perçoit toute chose dans le cadre des représentations qu’il tient de sa naissance. Involontairement, un Berlinois décrira Londres autrement qu’un Parisien. Mais il y a une différence entre la patrie spirituelle et la patrie physique. Dans cette dernière, c’est involontairement qu’on vient au monde et qu’on reçoit pendant sa jeunesse une série d’empreintes profondes à la lumière desquelles on juge instinctivement toute chose par la suite. La patrie spirituelle se constitue au contraire en pleine conscience, on la choisit comme point de départ de ses jugements dans un état de liberté entière et lumineuse. Cette fondation d’une patrie spirituelle s’appelle en occultisme « se construire une maison ».

La voyance astrale dans cette étape s’étend tout d’abord aux contre-parties spirituelles des objets physiques dans la mesure où ces équivalents se manifestent dans la substance astrale. Dans ce monde résident toutes les choses qui, par leur essence, sont apparentées aux instincts, aux sentiments, aux désirs et aux passions humaines. Tous les objets, en effet, qui environnent l’homme



sont animés de forces qui ressemblent à ces forces humaines : par exemple un cristal est façonné par des forces qui, pour l'investigateur spirituel, ressemblent à un instinct agissant dans l'homme. Des forces semblables font circuler la sève dans les vaisseaux de la plante, épanouissent les boutons, font germer les semences. Toutes ces forces revêtent une forme et une couleur pour la perception spirituelle, tout comme les objets physiques pour la perception sensorielle. Dans cette phase de son évolution le disciple perçoit non seulement le cristal, mais en outre les forces spirituelles qui l'animent. Il voit les instincts des animaux ou des hommes, non seulement dans les manifestations extérieures de leur auteur, mais immédiatement sous la forme d'objets, comme il voit dans le monde physique des tables ou des chaises. Toute la nature instinctive et passionnelle d'un animal ou d'un homme se manifeste dans la nébuleuse astrale qui enveloppe l'être, et qu'on appelle « aura ».

En outre, le clairvoyant perçoit des phénomènes qui sont impossibles ou tout au moins fort difficiles à concevoir pour les sens physiques. Il constate par exemple la différence astrale qui sépare un espace presque entièrement rempli d'hommes aux instincts bas et un espace où sont présentes des personnes d'une haute évolution. Un hôpital contraste avec une salle de danse, non seulement par son atmosphère physique, mais aussi par son ambiance astrale. L'atmosphère astrale d'une ville commerçante est tout autre que celle d'une université. Au début le pouvoir de perception humain n'est que faiblement évolué pour de telles constatations. Vis-à-vis de la perception ordinaire des sens, ces perceptions supérieures apparaîtront d'abord comme le rêve vis-à-vis de la réalité, mais progressivement l'éveil dans les hautes régions sera complet.

La plus haute conquête de la clairvoyance à ce degré d'évolution est celle qui permet de discerner et d'apprécier les équivalents astrals des passions et des instincts humains ou animaux. Une action charitable s'accompagne d'une forme astrale tout autre qu'une action inspirée par la haine. Un désir bas donne lieu à une image astrale hideuse, tandis qu'une impression élevée en produit une très agréable à contempler. Ces contre-parties astrales sont faibles pendant la vie physique, car l'existence terrestre diminue de, beaucoup leur vigueur : par exemple le désir particulier d'un objet produit un reflet de ce genre en dehors de la forme que revêt le désir en lui-même dans le monde astral. Mais lorsque le désir est satisfait par l'obtention de l'objet physique ou du moins que la possibilité existe de le satisfaire, le reflet sera très affaibli. Il ne se manifestera pleinement qu'après la mort de l'homme lorsque l'âme, conformément à sa nature, continuera à éprouver ce désir et ne pourra plus le satisfaire parce que l'organe et l'objet physique auront disparu. Par exemple, un homme sensuel continuera après sa mort à éprouver le désir des jouissances de la table : il ne pourra plus les satisfaire parce que l'organe du sens du goût aura disparu chez lui et il s'ensuivra que le désir engendrera une image astrale particulièrement vivace qui tourmentera l'âme. Ces expériences par les équivalents astrals des passions inférieures après la mort constituent ce qu'on appelle la vie en Kamaloka. Elles ne cessent que quand l'âme s'est purifiée de tous les désirs dirigés vers la vie terrestre. Alors seulement cette âme passe dans une région plus haute nommée « Dévachan ».

Si faibles que soient pendant la vie physique, ces images astrales des désirs humains, elles n'en existent pas moins et l'accompagnent comme les germes de son existence kamalocique, semblables à la queue qui accompagne la comète, et le clairvoyant peut les percevoir à condition d'avoir atteint le degré d'évolution nécessaire.

La vie humaine s'écoule dans la succession alternative de trois étapes : la veille, le sommeil coupé de rêves et le sommeil profond sans rêves. Avant que l'homme ait passé par la discipline occulte, sa conscience se trouve interrompue constamment par les entr'actes du sommeil. Pendant ces entr'actes, l'âme ignore le monde extérieur et s'ignore elle-même. De temps en temps

seulement dans cet océan d'inconscience surgissent comme des îlots des rêves issus soit des événements extérieurs, soit des états organiques. On ne voit tout d'abord dans les rêves qu'une manifestation caractéristique du sommeil et l'on ne considère en général que deux états, le sommeil et la veille. Pour la science occulte, le rêve a son importance à côté des deux autres états. Nous avons décrit précédemment les modifications qu'apporte dans les rêves humains le progrès vers la connaissance supérieure. Les rêves perdent leur caractère insignifiant, illogique et irrégulier et deviennent progressivement une activité régulière et raisonnable. À un degré supérieur d'évolution, non seulement les songes ouvrent un univers qui ne le cède en rien à la réalité sensible en vérité profonde, mais encore ils révèlent des faits qui représentent une réalité supérieure dans le vrai sens du mot.

Partout des énigmes et des mystères sont cachés derrière la réalité sensible et le monde physique manifeste les effets des forces supérieures ; mais l'homme borné aux sens dans ses perceptions ne peut pas pénétrer jusqu'aux causes. Le disciple voit ces causes se révéler partiellement dans l'état qui, grâce à l'occultisme, succède à l'état de rêve ordinaire. Il ne doit, il est vrai, accorder de créance à ces révélations que lorsqu'elles lui sont confirmées par sa perception astrale consciente à l'état de veille. Lorsqu'il y parvient, il est assez évolué pour transposer dans l'état de veille les perceptions qu'il s'est assimilées par la transformation de ses songes, alors le monde sensible devient pour lui une chose nouvelle. Comme un homme aveugle-né voit après son opération l'univers physique s'enrichir de toutes les données visuelles, de même le clairvoyant perçoit l'univers environnant orné de nouvelles qualités et rempli d'objets et d'êtres nouveaux. Il n'a plus besoin maintenant d'attendre des songes pour vivre dans un monde supérieur. Il peut se placer, quand il juge bon, dans l'état de conscience nécessaire à la perception supérieure. Cet état diffère pour lui de la vie ordinaire comme la perception extérieure diffère d'elle-même suivant que les yeux sont ouverts ou fermés. On peut dire littéralement que le disciple ouvre les yeux de son âme.

Cet état que nous avons précédemment décrit constitue seulement une transition vers les étapes supérieures de la connaissance. Si le disciple continue avec persévérance les exercices qui lui sont donnés par son instructeur, il découvrira que cette transformation n'influe pas seulement sur ses songes, mais encore sur la partie de son sommeil qui n'était auparavant interrompue par aucun rêve. L'état d'inconscience absolue où il se trouvait en ces moments est maintenant coupé par des épisodes conscients. Peu à peu surgissent des ténèbres profondes du sommeil des perceptions d'un caractère tout nouveau. Il est naturellement malaisé de décrire ces perceptions, parce que notre langue faite pour le monde sensible ne peut exprimer que de très loin les choses du monde supérieur. Il faut pourtant avoir recours aux mots pour décrire les réalités de ce monde nouveau et nous sommes obligés d'avoir recours à des comparaisons symboliques. Les choses et les êtres des mondes supérieurs sont heureusement assez apparentés au monde sensible pour qu'on puisse par comparaison se les représenter approximativement, mais n'oublions pas le caractère parabolique de ces descriptions. Le disciple est obligé de se mettre à étudier une langue symbolique, qui seule peut traduire parfaitement les êtres et les objets du monde spirituel.

Si l'on veut se représenter les expériences qui progressivement surnagent dans l'océan de l'inconscience totale pendant le sommeil profond, c'est à des phénomènes d'audition que l'on peut le mieux les comparer. On peut parler de sons et de paroles réellement perçus. De même que les expériences du rêve ressemblent vaguement à des visions, de même les réalités du sommeil profond se rapprochent des impressions de l'ouïe. Remarquons en passant que dans le monde spirituel également la vision est une activité plus haute que l'audition. Les couleurs représentent une qualité plus élevée de la substance que le son ou le verbe. Mais ce que le disciple perçoit tout d'abord de ce

monde au cours de son évolution, ce ne sont pas les phénomènes supérieurs de couleurs, mais les phénomènes inférieurs de sonorité. Lorsque son évolution générale l’a élevé au niveau de l’univers spirituel, alors l’homme y perçoit aussitôt les couleurs, mais tant que cet univers ne se révèle à lui que dans l’état de sommeil profond, il n’est capable d’y percevoir d’abord que des sons ou des paroles, bien que plus tard il puisse y voir apparaître même pendant son sommeil des couleurs et des formes.

Aussitôt que le disciple remarque que de pareilles expériences viennent couper son sommeil, son premier devoir est de les rendre aussi claires et aussi précises que possible. Cette tâche est tout d’abord très malaisée, car les souvenirs de ces états qu’il conserve pendant la veille sont très restreints. Il sait bien au réveil qu’il lui est arrivé quelque chose, mais il est incapable de le définir. L’important pendant cette période préliminaire est de demeurer dans le calme sans se laisser aller un seul moment à l’agitation ou à l’impatience, car ces dispositions ne pourraient qu’être en tout cas très nuisibles. Avant tout, loin d’accélérer le progrès, elles l’entravent nécessairement. Il faut avec sang-froid se faire réceptif et s’abandonner en quelque sorte aux révélations. Si, à un moment donné, l’on ne peut se souvenir des expériences du sommeil, il faut attendre avec patience que cette mémoire spéciale se soit éveillée ; ce moment arrivera certainement, et plus on se sera montré patient, plus on aura des chances de posséder d’une manière définitive cette faculté de se souvenir, alors qu’en agissant violemment, il serait possible peut-être de se remémorer une fois ces expériences, mais cette possibilité disparaîtrait pour longtemps ensuite.

Lorsque la mémoire des expériences spirituelles est devenue la propriété du disciple et qu’à l’état de veille sa conscience évoque avec une parfaite clarté les perceptions du sommeil profond, il lui faut diriger son attention sur le point que nous allons déterminer. Parmi ces expériences, il en distinguera de deux sortes : les premières lui paraîtront totalement étrangères à tout ce qu’il a auparavant connu. Certes, il ne lui est pas défendu d’y trouver une grande joie et un sujet d’édification, mais pour l’instant il ne doit point s’y attarder. Elles sont les signes précurseurs d’un monde spirituel encore plus haut, auquel il n’accédera que plus tard. Quant à la seconde sorte d’expériences, l’observateur attentif ne manquera pas d’y découvrir une certaine parenté avec le monde dans lequel il vit normalement. Les problèmes sur lesquels il réfléchit nu cours de l’existence, les mystères des choses environnantes qu’il voudrait comprendre, se trouveront éclaircis pour lui, grâce à ses expériences du sommeil profond.

Pendant la vie ordinaire, l’homme médite ce qui l’entoure, il se crée des représentations abstraites pour s’expliquer à lui-même les rapports qui existent entre les choses. Il cherche à comprendre les données des sens grâce à ses concepts. Ses représentations et ses concepts se concrétisent maintenant pour former le fond des perceptions spirituelles. Un concept auparavant obscur, nuageux se transforme en une réalité vibrante de vie et de sonorité et tel qu’on ne saurait la comparer dans le monde sensible qu’à des songes ou à des paroles. Il semble au disciple que la solution des énigmes qui appelaient son attention lui soit communiquée du haut des plans supérieurs en sons et en paroles, et il acquiert la faculté de relier ces révélations du monde supérieur aux phénomènes de la vie ordinaire. Les choses qu’il ne pouvait imaginer qu’en pensées deviennent pour lui objets d’expérience et ces expériences sont aussi concrètes que celles du monde sensible, car les objets et les êtres de ce monde sensible possèdent d’autres attributs que les attributs perceptibles aux sens. Ils sont l’expression et l’émanation des réalités spirituelles et ce monde spirituel autrefois caché, le disciple l’entend résonner de toutes parts autour de lui.

Il est aisé de voir quelle bénédiction c’est pour l’homme arrivé à ce degré d’évolution que d’avoir développé normalement et régulièrement ses sens supérieurs. Il en est comme de l’homme

physique qui ne saurait demander à ses sens l'observation exacte de la réalité que s'ils sont normalement constitués.

Nous avons décrit les exercices qui permettent au disciple le développement normal des facultés psychiques. Parmi ces exercices, l'un des plus importants est la concentration, c'est-à-dire l'art de diriger son attention sur des représentations et sur des concepts précis capables d'évoquer les forces secrètes qui gouvernent l'univers. Il faut y ajouter la méditation, c'est-à-dire l'art de vivre ses idées et de s'en pénétrer profondément. Concentration et méditation sont les instruments par lesquels l'homme travaille au perfectionnement de son âme en développant en elle les organes de la perception supérieure. Pendant qu'il s'acquitte ainsi de ses devoirs de concentration et de méditation, son âme s'épanouit dans son corps comme l'embryon humain dans le sein de sa mère. Et lorsque apparaissent pendant le sommeil les expériences décrites plus haut, c'est que le moment de la naissance approche pour l'âme libérée et littéralement devenue une individualité supérieure que l'homme mûrit en lui-même. Les prescriptions qui concernent ces exercices n'ont une telle importance et ne doivent être observées si exactement que parce qu'elles représentent les lois de la germination et de la croissance pour l'homme supérieur en voie d'individualisation. Cet homme supérieur doit à sa naissance constituer un organisme harmonique et complet, mais si les prescriptions sont mal observées, il ne saurait naître dans le monde spirituel qu'un être infirme et incomplet et par suite voué à une mort prochaine.

On comprendra sans peine que cette nouvelle naissance de l'âme ne puisse avoir lieu que pendant le sommeil profond si l'on songe que les expériences brutales et violentes de la vie physique entraveraient nécessairement le développement d'un organisme aussi délicat, encore incapable de résistance. Son activité sera étouffée par l'activité du corps physique, tandis que dans le sommeil, pendant le repos de ce corps, pendant qu'il est inactif au point de vue de la perception, l'activité de l'âme supérieure presque imperceptible au début, peut naître et se développer. Mais remarquons que le disciple ne saurait considérer ces expériences comme valables et y ajouter une foi entière que lorsqu'il est en état de les transférer intégralement dans l'existence consciente de la veille. Lorsqu'il peut le faire, il devient également capable de percevoir à travers les expériences physiques le monde spirituel, c'est-à-dire d'entendre les sons et les paroles qui lui dévoileront les mystères qui l'entourent.

Il faut se rendre compte, pendant cette phase de l'évolution, que l'on n'a affaire au début qu'à des expériences, isolées et plus ou moins incohérentes : c'est pourquoi il faut se garder de vouloir édifier sur elles une science complète ou tout au moins raisonnable, car on se trouverait amené à introduire dans le monde spirituel des notions et des idées purement imaginaires et à se construire de la sorte un univers sans aucune ressemblance avec le véritable univers spirituel. Le disciple ne doit jamais laisser échapper le contrôle rigoureux de soi-même. La vraie méthode est : de travailler à rendre de plus en plus précises les véritables perceptions spirituelles que l'on veut avoir et d'attendre patiemment que d'autres se présentent spontanément qui viennent se relier aux précédentes. Car les forces spirituelles attirées par les exercices de concentration, agrandissent le champ de conscience chez le disciple pendant son sommeil. Son état d'inconscience est coupé par des expériences de plus en plus nombreuses et des périodes toujours plus courtes de son sommeil s'écoulent dans l'inconscience. C'est ainsi que progressivement s'agrègent les unes aux autres les expériences isolées, sans que ce travail d'agrégation soit troublé par des associations d'idées qui ne pourraient être issues que du monde sensible. Moins nous appliquons à ce monde spirituel nos habitudes de pensée ordinaire et mieux cela vaut.

Dans ces conditions, le moment s'approche sur le sentier de la connaissance supérieure où le sommeil tout entier n'est plus qu'une suite ininterrompue d'expériences conscientes et où, pendant le repos du corps, on vit d'une vie aussi réelle que pendant la veille. Il est à peine besoin de remarquer que comme cette réalité nouvelle est tout autre que notre ambiance physique, il faut apprendre progressivement à établir un lien entre elle et l'entourage sensible où nous vivons. Mais auparavant, le monde que nous connaissons pendant le sommeil est une révélation entièrement nouvelle. Cette étape importante qui se caractérise par l'acquisition de la conscience pendant le sommeil s'appelle en occultisme la « continuité de la conscience ». Dans la période que nous allons étudier maintenant, l'âme travaille en tout temps en possession de sa pleine conscience.



CHAPITRE IV

LA DISSOCIATION DE LA PERSONNALITÉ HUMAINE PENDANT L'INITIATION

Pendant le sommeil, l'âme consciente n'enregistre plus les données des sens physiques et les perceptions des mondes extérieurs ne l'atteignent pas. Elle réside en dehors du corps grossier et ne communique qu'avec les corps subtils, éthérique et astral, lesquels échappent à l'observation physique. Or l'activité de ces corps subtils ne s'arrête pas pendant le sommeil, et de même que le corps physique en relation avec les choses et les êtres du plan physique est impressionné par leur action, de même l'âme vit intégralement dans le monde supérieur et cette vie se continue durant le sommeil. Des exemples éclaireront le mode d'activité de l'âme humaine par le moyen de ces véhicules subtils pendant le sommeil. Il s'agit d'un cas scientifiquement étudié avec tous les moyens d'investigation dont dispose la clairvoyance. Il illustrera le sujet dont nous parlons.

Un jeune homme était sur le point de passer un examen décisif pour son avenir, il avait pendant longtemps travaillé avec application et se trouvait à la veille de l'épreuve très affaibli. Le jour suivant il lui fallait paraître à huit heures précises devant ses examinateurs. Il voulait s'accorder une nuit de bon repos, mais à cause de son épuisement, il redoutait de ne pas s'éveiller à temps, c'est pourquoi il prit la précaution de prier un voisin de frapper à sa porte à six heures. Il put ainsi s'endormir sans arrière-pensée. Le matin il s'éveilla, non par l'intervention de cette personne, mais à la suite d'un songe. Il entendit six coups de feu violents et au sixième, il s'éveilla. Sa montre qui n'avait pas de sonnerie marquait six heures, il s'habilla et une demi-heure plus tard le voisin frappa à sa porte. Il était alors effectivement six heures, car sa montre, par hasard, avait dans le cours de la nuit avancé d'une demi-heure.

Ainsi le songe qui l'avait éveillé s'était réglé sur les indications fausses de cette montre. Or, qu'était-il arrivé ? L'âme de ce jeune homme était naturellement restée en activité pendant son sommeil. Cette activité intérieure avait le soir précédent pour objectif l'heure, de sorte qu'un lien s'était établi entre l'âme et la montre, et le matin l'âme marquait six heures comme la montre. Et cette activité de l'âme se manifestait pour l'homme par le songe symbolique grâce auquel il s'éveilla. Il ne saurait être question d'un réveil fortuit dû à la clarté du jour ou à toute autre cause, puisque l'âme s'était réglée non sur l'heure véritable, mais sur l'heure erronée indiquée par la montre. Ainsi, elle avait fidèlement veillé pendant que l'homme physique se reposait, car ce qui caractérise le sommeil n'est pas l'inactivité, mais bien l'inconscience de l'activité.

Lorsque la pratique de l'occultisme a transformé le caractère du sommeil dans le sens que nous avons précédemment indiqué, il se trouve en état de suivre consciemment tout ce qui se passe autour de lui, et il peut se diriger dans le monde environnant tout comme s'il s'agissait de ses expériences à l'état de veille. Il est bon toutefois de remarquer que la perception consciente de l'entourage physique représente déjà pendant le sommeil un degré supérieur de la clairvoyance.

Les caractères particuliers du songe et du sommeil se perpétuent à partir de ce moment sans discontinuer dans tout le cours de l’existence. L’âme vit sans interruption en contact avec les mondes supérieurs, elle y, exerce son action, elle y puise les mobiles qui l’influencent dans son existence normale. Mais chez l’homme ordinaire ce contact avec le monde spirituel est inconscient. Aussi longtemps que les yeux de son âme ne sont pas ouverts, des forces supérieures la dirigent à leur gré, et de même qu’un aveugle né, guéri par une opération, voit son existence se transformer et devenir tout autre depuis qu’il peut se conduire sans guide, de même l’occultisme métamorphose la vie humaine. Les guides que l’homme avait auparavant l’abandonnent à ses propres aspirations. Il est compréhensible que dans les débuts il soit sujet à bien des erreurs que la conscience ordinaire ne soupçonne pas, car il agit à présent indépendamment, du haut d’un plan où jusqu’ici il obéissait à des puissances supérieures, et ces puissances supérieures font partie du système mondial. Le disciple s’affranchit donc de cette hiérarchie et maintenant c’est par lui-même qu’il doit se décider à des actions que l’univers accomplissait auparavant pour lui, à son propre insu.

C’est pour ces raisons que dans les écrits qui traitent de l’occultisme, il est si souvent parlé des dangers liés à l’entrée dans les mondes supérieurs. Ces descriptions sont de nature à intimider les courages et à remplir les esprits d’effroi à l’égard de cette nouvelle vie. Mais il faut dire bien haut que des dangers n’existent que pour celui qui a oublié les règles de la prudence élémentaire. Quand ces règles ont été observées et que le disciple a suivi de point en point les avis du véritable occultisme, alors, s’il est vrai que son essor soit marqué par des événements qui dépassent en grandeur tragique tout ce que l’imagination la plus hardie peut concevoir, on ne saurait cependant parler d’un danger réel pour la santé ni pour la vie. Certes l’homme apprend à connaître des puissances terrifiantes qui l’enveloppent de leurs menaces, mais il connaît en même temps les moyens d’utiliser ces forces pour le bien. La tentation est grande de les faire servir à l’intérêt personnel ou de les employer par ignorance pour des buts illicites. Nous décrirons plus loin quelques-unes de ces forces hostiles, mais n’oublions pas qu’elles existent aussi bien pour celui qui les ignore ; il est vrai que dans ce cas leur relation avec l’humanité est soumise à des lois impérieuses et que cette relation se modifie quand l’homme pénètre dans leur univers autrefois inconnu, mais il exalte ainsi sa propre individualité et enrichit dans une mesure incroyable le cercle de son action. Il n’y a de vrai danger que si le disciple par impatience ou par orgueil veut affronter trop tôt certaines expériences sans attendre d’avoir suffisamment pénétré dans le secret des lois spirituelles. L’humilité et la modestie sont dans ce domaine une qualité réelle bien plus encore que dans la vie quotidienne, mais quand le disciple les possède vraiment, il peut être assuré que son initiation ne comportera ni pour sa santé ni pour son existence aucun danger réel.

Avant tout il ne faut pas qu’une dissonance s’établisse entre les expériences supérieures et les réalités de l’existence quotidienne, les devoirs de l’homme le retiennent sur la terre et ce serait manquer à sa destinée que de vouloir échapper à ces devoirs sacrés pour s’évader dans un autre monde. Mais ce que les sens perçoivent n’est qu’une partie de l’univers, et c’est l’essence spirituelle qui renferme les causes des phénomènes sensibles. Il faut participer soi-même à l’esprit pour comprendre ses manifestations en ce monde. L’homme transforme la terre en y semant la semence de l’esprit, c’est là son devoir, et la raison pour laquelle nous devons nous élever jusqu’au monde spirituel est précisément que le monde sensible en dérive et qu’on ne peut agir efficacement sur cette terre qu’en cherchant ses mobiles dans la région de l’univers qui contient toute force créatrice. C’est dans cet esprit qu’il faut aborder l’occultisme sans dévier un seul moment de la direction que l’on s’est fixée, alors on n’a pas à redouter le moindre danger. Les dangers qui peuvent survenir en cas d’imprudence ne doivent détourner personne du sentier mais uniquement être un encouragement constant pour l’acquisition des qualités indispensables au véritable disciple.

Après ces observations préliminaires destinées à bannir toute crainte, nous allons décrire quelques-uns de ces prétendus dangers.

Une transformation profonde se produit dans les véhicules subtils, elle est liée à une évolution nouvelle des trois activités fondamentales de l'âme, volonté, sensibilité et pensée. Ces trois forces se trouvent normalement dans une relation définie par les lois universelles. L'homme n'est pas libre de vouloir, de sentir ou de penser à sa fantaisie. Lorsqu'une représentation déterminée surgit dans la conscience, la nature lui associe forcément un certain sentiment ou une certaine détermination en rapport avec elle. Si l'on entre dans une chambre et qu'on la trouve obscure, on ouvrira naturellement la fenêtre. Si l'on s'entend appeler par son nom, on répondra à cet appel ; si l'on voit un objet qui sent mauvais, on éprouve un sentiment de déplaisir. Ce sont là des associations très simples et automatiques entre la pensée, la sensibilité et la volonté. Si l'on regarde de haut dans son ensemble la vie humaine, on constate qu'elle repose tout entière sur des associations de cette nature. Bien plus, on appelle « normales » les existences où ces associations existent et l'on considérerait comme contraire à toute loi raisonnable qu'un homme, par exemple, n'éprouvât pas un sentiment désagréable par suite d'une mauvaise odeur et qu'il ne répondît pas à une question. Le but que l'on poursuit par l'éducation ou par l'enseignement, c'est précisément d'instituer solidement ce lien entre la pensée, le sentiment et le vouloir. Et les représentations que l'on suggère à un enfant sont destinées à évoquer plus tard certains sentiments et certaines déterminations, conformément aux lois de la raison. Tout cela vient du fait que dans les corps subtils de l'homme les centres d'où émanent ces trois forces sont en quelque sorte associés et que cette association se reflète dans le corps physique. Dans les phases supérieures de l'évolution humaine, les liens qui unissent ces trois facultés essentielles sont brisés. Cette rupture ne se produit d'abord que dans les corps subtils, mais elle se répercute dans le stade suivant sur le corps physique. Le cerveau d'un homme spirituellement évolué se divise littéralement en trois parties indépendantes. Cette division n'est pas perceptible à la vue physique ni vérifiable par aucun instrument, mais le clairvoyant la constate nettement comme la coexistence de trois entités bien distinctes : le cerveau-pensée, le cerveau-sensibilité, et le cerveau-volonté.

Lorsque les trois centres se sont ainsi libérés de toute dépendance les uns vis-à-vis des autres, c'est à la conscience supérieure éveillée en l'homme que revient la charge d'en régler les rapports. Le disciple constate ce changement en remarquant qu'il n'existe plus chez lui aucun lien entre une représentation et un sentiment ou entre un sentiment et une détermination s'il ne crée lui-même consciemment ce lien. Il peut maintenant rester insensible devant un phénomène qui lui inspirait auparavant un sentiment de sympathie profonde ou de violente haine. Il peut demeurer inerte à l'égard d'une pensée qui l'aurait auparavant rempli d'enthousiasme. Il peut se déterminer à des actions pour lesquelles n'existe chez l'homme ordinaire aucun mobile. Il a réalisé cette Grande conquête de diriger en toute liberté l'action commune ou réciproque des trois forces de l'âme. En revanche cette action est remise sous son entière responsabilité.

C'est seulement par cette transformation de son être que l'homme peut entrer en relations conscientes avec certaines forces et certains êtres supra-sensibles. Car il existe une parenté entre les forces essentielles de l'univers et les facultés de son âme. Par exemple la force qui réside dans la volonté peut agir sur certaines manifestations de l'essence spirituelle et les percevoir. Mais elle ne le peut que lorsqu'elle s'est libérée de toute entrave à l'égard du sentiment et de la pensée. Aussitôt que l'automatisme est rompu, on peut constater l'action extérieure et indépendante de la force volontaire, et il en est de même pour les forces de la pensée et de la sensibilité. Lorsqu'un homme éprouve pour un autre un sentiment de haine, ce sentiment est visible au clairvoyant sous la forme d'un léger nuage lumineux d'une certaine coloration et ce clairvoyant peut écarter ce sentiment de

haine tout comme dans le monde physique un homme ordinaire peut écarter le coup qui le menace. La haine dans le monde supérieur est un phénomène visible. Mais si le clairvoyant peut le percevoir, c'est parce qu'il est capable d'extérioriser la force qui réside dans sa sensibilité, de même que l'homme physique extériorise la réceptivité de son œil, et il en est des réalités plus importantes tout comme de la haine. L'homme ne peut entrer en contact avec elles que par la libération des forces essentielles de l'âme.

Grâce à la dissociation que nous avons décrite, il peut se présenter, si on oublie les prescriptions du véritable occultisme, trois sortes de dangers de nature à troubler l'évolution normale de l'être humain. Le premier se produit si les liens sont rompus avant que la conscience supérieure soit assez avancée dans la connaissance pour pouvoir par elle-même et librement établir l'harmonie nécessaire entre les trois forces de l'âme, car, en règle générale, ces trois forces ne progressent jamais également dans une période déterminée de l'existence. Chez certains hommes, c'est la pensée qui l'emporte, chez d'autres c'est une autre des trois forces. Aussi longtemps que l'action harmonique des forces reste soumise aux lois universelles, la prédominance de l'une d'entre elles ne saurait avoir d'action perturbatrice sur l'être supérieur. Chez l'être volontaire, par exemple, les lois universelles donnent à la pensée et aux sentiments la puissance de contre-balancer les excès auxquels pourrait se porter une volonté déréglée ; mais si cet être volontaire entre sur le chemin du développement occulte, cette influence normale du sentiment et de la pensée cesse complètement d'agir sur la volonté qui se porte à des débordements effrénés, et si l'homme n'est pas assez maître de sa conscience supérieure pour pouvoir rétablir de sa propre autorité l'harmonie disparue, alors la volonté ne connaît plus de lois et tyrannise constamment l'être humain. Le sentiment et la pensée sont réduits à une impuissance totale, et l'homme tombé en esclavage est pour ainsi dire flagellé par cette puissance arbitraire. Un être de violence est né, sans cesse porté à de folles déterminations.

La deuxième aberration résulte du déchaînement de la sensibilité. C'est ainsi qu'une personnalité naturellement encline à la dévotion et au respect peut tomber dans une dépendance absolue qui va jusqu'à la perte de sa volonté et de sa pensée propre. Au lieu de parvenir à la connaissance supérieure, cette personnalité est alors condamnée au dépérissement et à la perte graduelle de sa force, ou bien il arrive que cette prédominance de la sensibilité fait tomber dans un mysticisme maladif et funeste les natures portées à la piété et aux sentiments religieux. Le troisième danger résulte du développement excessif de la pensée. On voit alors surgir un état d'âme contemplatif, hostile aux manifestations de la vie et renfermé en soi-même. Pour ces hommes, le monde n'a plus d'autre intérêt que la satisfaction de leur soif sans limites de connaissance. La pensée ne saurait plus les pousser à l'action, ni leur inspirer un sentiment profond. Il considèrent toutes choses avec une froideur indifférente. Ils fuient le contact avec les réalités de la vie, comme une chose répugnante ou tout au moins qui a perdu tout attrait pour eux.

Telles sont les trois sortes d'aberration dans lesquelles peut tomber le disciple : la folie de la volonté, le dérèglement de la sensibilité et la froideur insensible de la pensée abstraite. Pour l'observateur vulgaire et même pour la médecine officielle, les êtres en proie à ces erreurs ressemblent de très près à des fous ou tout au moins à des névrosés. On comprendra donc combien l'occultisme a raison d'exiger que les trois forces de l'âme se développent en harmonie avant de se dissocier et d'être soumis à l'unique contrôle de la conscience supérieure, car une fois que la faute a été commise et que l'une des forces fondamentales est tombée dans le dérèglement, la naissance de l'âme supérieure ne peut plus produire qu'un être anormal et incomplet. La force déchaînée s'empare de la personnalité tout entière et pendant longtemps il n'est pas possible de songer à remettre toutes les choses en équilibre. Pour l'homme non évolué, le fait d'être une nature

volontaire, sentimentale ou méditative, constitue un trait de caractère inoffensif. Mais ces prédominances prennent chez le disciple une forme si aiguë et si dangereuse qu'il y perd son humanité normale faute de laquelle il se trouve désemparé dans l'existence.

À vrai dire le danger n'est véritablement sérieux que quand le disciple a acquis la faculté de renouveler à l'état de veille les expériences du sommeil. Aussi longtemps qu'il n'a pas dépassé le stade de l'illumination partielle du sommeil, les sens et l'entendement continuent pendant la veille à exercer sur l'âme leur influence équilibrante. C'est pour cette raison qu'il est si nécessaire que la vie du disciple à l'état de veille soit une vie normale, saine et réglée à tous égards. Plus il travaille à satisfaire aux exigences extérieures en maintenant son âme, son corps et son esprit en état de vigueur et de santé et mieux cela vaut pour lui, mais il est déplorable que la vie quotidienne puisse contribuer à exciter ou à déséquilibrer son système nerveux et que cette influence pernicieuse s'ajoute ainsi à l'action des modifications profondes qui se poursuivent dans sa vie intérieure. Il doit rechercher tout ce qui permet le libre jeu de ses facultés et de ses forces et tout ce qui peut favoriser une entente harmonieuse entre lui et son entourage et il doit par contre éviter tout ce qui peut troubler cette harmonie et introduire dans son existence l'inquiétude ou l'agitation. Ici encore, l'essentiel n'est pas d'aplanir les manifestations extérieures de cette agitation, mais bien plutôt d'éviter les oscillations perpétuelles qui en résultent dans les états d'âme, les pensées et l'état de santé. Tout cela est plus malaisé au disciple qu'à tout autre homme, car les expériences supérieures dont les souvenirs se tissent dans la trame de la vie quotidienne exercent une action ininterrompue sur son être tout entier. Et s'il y a dans ces expériences supérieures quelque chose d'anormal, le détraquement le guette et vient saisir la première occasion pour le jeter hors du droit chemin. Aussi ne doit-il rien négliger de ce qui peut lui permettre de maîtriser ses émotions. En aucune circonstance, il ne doit perdre le pouvoir de considérer toutes les situations de la vie d'un regard calme et assuré. Mais la véritable discipline occulte confère naturellement ces qualités, car tout en enseignant à connaître les dangers possibles, elle donne au moment opportun la force de les conjurer.



CHAPITRE V

LE PREMIER GARDIEN DU SEUIL

Les expériences les plus sérieuses qui accompagnent l'entrée dans les mondes supérieurs sont les rencontres avec le gardien du seuil. En réalité, il n'y en a pas un seul, mais bien deux, qu'on pourrait appeler l'un, le petit ; l'autre, le grand gardien.

Le premier se présente à l'homme au moment où les liens qui unissent la volonté, la pensée et la sensibilité se brisent dans les corps subtils. Quant au grand gardien du seuil, l'homme le rencontre au moment où cette dissociation se répercute dans le cerveau physique.

Le premier gardien du seuil est un être doué d'une existence indépendante. Il n'existait pas avant que l'homme n'eût atteint ce stade de l'évolution et il est sa créature. Nous ne pouvons décrire ici que quelques-unes de ses qualités caractéristiques. Il serait malaisé d'en donner une description complète. Nous essaierons tout d'abord de représenter sous une forme narrative la rencontre du disciple avec cet être. Cette rencontre est le premier signe qui vient prouver que la dissociation entre la pensée, la sensibilité et la volonté est complète. Le disciple aperçoit devant lui une sorte de fantôme assurément terrifiant et il a besoin de toute sa présence d'esprit, de toute sa confiance dans l'excellence de sa discipline occulte pour l'affronter. On peut traduire le sens de cette apparition par le discours suivant :

« Jusqu'ici des puissances invisibles te dominaient. C'est par elles qu'au cours de tes existences antérieures, chacune de tes bonnes actions recevait sa récompense, chacun de tes méfaits son châtiment ; c'est par elles que ton caractère s'est édifié avec les matériaux de tes expériences et de tes pensées. Elles furent les maîtresses de ta destinée. Elles ont déterminé la mesure de joie ou de souffrance qui devait t'échoir dans chacune de tes incarnations d'après ta conduite passée. Ces puissances renonceront maintenant à une part de leur domination sur toi et le travail qu'elles accomplissaient est mis à ta charge. Bien des malheurs t'ont frappé jusqu'ici et tu ne savais pas pourquoi : c'étaient les suites d'une action funeste accomplie dans une existence précédente. Parfois aussi tu as trouvé le bonheur et la joie. C'étaient là également les effets de tes propres actions. Dans ton caractère il y a de beaux côtés et des taches hideuses : c'est toi-même qui as créé les uns et les autres par tes expériences et par tes pensées, mais jusqu'ici tu n'as connu que les effets sans voir les causes. Ce sont elles, les puissances karmiques, qui scrutaient tes actions, tes pensées et tes sentiments les plus secrets pour en tirer la substance de ta vie et de ton être actuel.

« Mais à présent, se révéleront à toi tout le bien et tout le mal de tes incarnations précédentes. Ces causes étaient jusqu'ici tissées dans ton être propre : elles étaient en toi et tu ne pouvais les voir, de même qu'avec ton œil physique tu ne saurais voir ton propre cerveau. Maintenant tout ce passé surgit de toi-même et se sépare de ta personne pour revêtir une forme personnelle que tu peux voir devant toi, comme tu vois les pierres et les plantes dans le monde

extérieur. Cette entité qui s'est façonné un corps de tout ce qu'il y a en toi de noble ou de bas, c'est moi-même, c'est un être réel dont la substance est la somme de tes débits et de tes créances envers la loi de causalité universelle. Je demeurais auparavant en toi-même, invisible à tes yeux et c'était un bienfait pour toi que cet aveuglement, car la sagesse immanente à la destinée a pu ainsi travailler à ton insu à effacer les taches hideuses dont tu vois en moi les vestiges. Maintenant que je suis sorti de toi, cette sagesse cachée t'a abandonné et elle ne se souciera plus jamais de ton destin. Elle remet sa tâche entre tes mains. Il faut que je devienne un être parfait et splendide sous peine de finir dans un anéantissement misérable ; si ce malheur arrivait, je t'entraînerais avec moi dans un monde de ténèbres et de détresse. Pour éviter cette calamité, il faut que ta sagesse personnelle soit assez grande pour accomplir la tâche dont s'acquittait auparavant la sagesse universelle. Lorsque tu auras franchi le seuil que je garde, je ne quitterai plus un seul moment tes côtés et lorsqu'à l'avenir tu penseras ou agiras contre la loi, ta faute se reflétera sur mon être en une grimace infernale. C'est seulement quand tu seras assez purifié pour avoir réparé tes erreurs passées et que le mal te sera devenu impossible, c'est seulement alors que mon être se revêtira d'une radieuse beauté et que pour le plus grand bien de ton activité future, je m'unirai à toi et de sorte que nous ne serons plus qu'un seul et même être.

« Le seuil que tu vois est maçonné par tes craintes et tes appréhensions devant l'entière charge de toi-même, qu'il s'agit aujourd'hui de prendre. Si tu redoutes d'avoir à diriger toi-même ta destinée, c'est qu'une pierre manque encore à cette barrière et tant qu'il en est ainsi tu dois rester devant ce seuil ou te heurter contre lui comme un banni. N'essaie pas de le franchir avant d'être affranchi toi-même de toute crainte et prêt à te charger de la responsabilité suprême.

« Auparavant je ne sortais de toi que quand la mort mettait fin à ta course terrestre. Mais ma figure te demeurait voilée. Seules les puissances qui veillaient sur toi me voyaient et d'après mon aspect elles pouvaient dans les intervalles qui séparent la mort d'une nouvelle naissance modeler à ton intention les forces et les facultés qui devaient te permettre de travailler dans une incarnation nouvelle à t'améliorer dans le sens de l'évolution. Et c'était précisément mon imperfection qui obligeait ces puissances à te renvoyer sur la terre pour une incarnation nouvelle. À ta mort j'étais là et c'était pour moi que les Maîtres du Karma t'obligeaient à une nouvelle naissance. C'est seulement lorsque, par le renouvellement de ces existences multiples, tu m'aurais inconsciemment rendu parfait que les puissances de la mort n'auraient plus eu d'action sur toi et qu'uni à moi tu serais rentré dans l'immortalité par la route ordinaire.

« Me voici donc aujourd'hui, visible devant toi, tel que j'ai été si souvent à tes côtés à l'heure de la mort. Lorsque tu auras franchi mon seuil, tu entreras dans les royaumes que tu habitais après la mort, mais tu y entreras en pleine conscience et en même temps que tu continueras à évoluer sur la terre sous une forme physiquement visible, tu évolueras dans le royaume de la mort, qui sera pour toi le royaume de la vie éternelle. Je suis véritablement l'ange de la mort, mais je suis en même temps l'annonciateur d'une vie éternelle, d'une vie supérieure, intarissable. Étant vivant en ton corps, tu mourras par moi pour naître à une existence incorruptible.

« Tu rencontreras dans le royaume où tu pénètres des êtres supra-sensibles et la félicité y sera ton partage, mais il fallait que ta première vision dans ce nouveau monde fût moi, c'est-à-dire ta créature. Je vivais auparavant de ta vie propre, tu m'as éveillé à une existence personnelle et maintenant me voici, juge visible de toutes tes actions à venir, peut-être ton accusateur perpétuel. Tu as pu me créer mais en même temps tu t'es donné le devoir de me recréer pour me transformer en un être parfait. »

L'événement que nous avons présenté sous cette forme narrative ne doit pas être considéré comme symbolique, mais bien comme une expérience au plus haut degré réelle pour le disciple. Le gardien l'avertit qu'il ne doit pas avancer plus loin s'il ne se sent pas la force de répondre aux exigences qu'il lui fait connaître. Si terrible que soit cette apparition, elle n'est que l'effet des existences antérieures du disciple, elle n'est que sa propre nature extériorisée et éveillée à la vie, et cet éveil survient par la dissociation de la volonté, de la pensée et du sentiment. Un fait est à lui seul d'une haute signification : c'est que pour la première fois l'homme prend conscience d'avoir engendré un être spirituel. Le disciple doit être préparé à supporter sans effroi cette vision terrible et avoir évolué les forces nécessaires pour oser se charger délibérément de la transformation de cet être en une forme parfaitement belle.

Une conséquence du succès du disciple dans cette première rencontre, c'est que sa prochaine mort physique ne ressemble plus aux précédentes : il meurt consciemment en abandonnant son corps comme un vêtement trop usé ou qu'une déchirure imprévue a mis hors d'usage. Cette mort n'est plus un fait important que pour les autres hommes, pour ceux qui vivent avec lui et qui sont encore bornés au monde des sens : pour eux le disciple meurt, mais pour lui, il ne se produit aucun changement véritablement important dans son entourage. L'univers spirituel dans lequel il est entré existait déjà pour lui avant sa mort, et c'est ce même univers qu'il contemple après sa mort.

Mais la rencontre du gardien est encore liée à autre chose. L'homme appartient à une famille, à un peuple, à une race et son action dans ce monde est unie à celle de ces communautés ; son propre caractère en dépend également. Car l'action consciente des individus n'est nullement le seul élément qui constitue la famille, le peuple ou la race, il existe une destinée des familles ou des peuples, de même qu'il y a un caractère distinctif des familles et des races. Pour l'homme borné à ses sens, ces choses restent des concepts généraux et le penseur matérialiste, tout plein de préjugés, considérera de son haut, avec mépris, l'occultiste en l'entendant dire que la destinée d'une famille, d'un peuple, d'une tribu ou d'une race existe aussi littéralement que la destinée d'un individu quelconque. C'est que l'occultiste apprend à connaître des états d'âme supérieurs dans lesquels les personnalités représentent des parties d'organismes plus vastes au même titre que les bras, les jambes et la tête représentent les parties d'un corps humain et dans la vie d'un peuple ou d'une race, il voit agir au-dessus des individus des réalités plus hautes qui sont les âmes familiales ou nationales. Oui, en un certain sens, les individus ne sont que les agents extérieurs de ces hautes entités spirituelles et il est entièrement vrai de dire que, l'âme d'une nation se sert de chacun des individus appartenant à un pays pour accomplir un certain travail. L'âme nationale ne saurait descendre jusqu'à la matérialisation sensible, elle évolue dans les mondes supérieurs, et les individus sont les agents physiques par lesquels elle agit dans notre monde. Elle joue le rôle d'un, architecte qui emploie des manœuvres pour bâtir un édifice. Chaque homme reçoit de ces esprits supérieurs sa tâche, mais l'homme borné aux sens n'est nullement initié au plan supérieur qui préside à sa tâche, et c'est inconsciemment qu'il travaille aux buts qui lui sont assignés par l'âme nationale ou raciale.

Or, à partir du moment où le disciple a rencontré le gardien du seuil, il a, non seulement à veiller à l'accomplissement de ses devoirs personnels, mais encore à collaborer consciemment à l'œuvre de son peuple et de sa race. Tout élargissement de son horizon agrandit aussi le cercle de ses devoirs. Ce qui se passe en réalité, c'est que le disciple revêt en quelque sorte un nouveau corps animique qui s'ajoute au précédent, comme un vêtement de plus. Jusqu'ici il a marché à travers le monde environné des voiles qui habillaient sa personnalité et, quant à ce qu'il avait à faire pour la collectivité, les entités spirituelles qui se servaient de lui en prenaient souci. Le gardien du seuil lui révèle maintenant que ces puissances spirituelles se retireront de lui. Il est retranché de la



communion humaine et, par suite, il s'endurcirait dans l'isolement et ne tarderait pas à dépérir s'il ne savait s'assimiler les forces qui appartiennent aux puissances collectives. Beaucoup d'hommes prétendront, il est vrai, s'être affranchis de toute solidarité nationale ou raciale et diront : « Je veux être homme et seulement homme », mais on pourrait leur répondre : « À qui devez-vous votre liberté ? » N'est-ce pas votre famille qui vous a fait ce que vous êtes dans le monde, n'est-ce pas votre nation ou votre race ? Elles ont été vos éducatrices, et si vous pouvez vous élever au-dessus de tous les préjugés et être pour les autres une lumière ou un bienfaiteur, n'est-ce pas à cette éducation que vous en êtes redevable ? Alors même que vous dites être purement un homme, c'est aux entités collectives que vous devez d'être devenu ainsi.

Seul le disciple apprend à connaître ce que c'est qu'être abandonné par les esprits de sa race, seul il peut expérimenter l'insuffisance de toute éducation purement sociale pour la vie qui lui est désormais réservée. Car tout ce qu'il a reçu par la culture se dissout au moment de la dissociation entre les facultés maîtresses de l'âme et il considère toutes ses expériences passées comme l'on regarde une maison lézardée de toutes parts et qu'il s'agit de reconstruire sur un nouveau plan.

Après que le gardien du seuil s'est fait connaître comme nous l'avons raconté, le disciple voit s'élever, non pas symboliquement, mais réellement, un tourbillon de tempête qui part du lieu où il se tient et qui éteint brusquement toutes les lumières spirituelles qui, jusqu'alors, ont éclairé pour lui la route de l'existence. De profondes ténèbres l'environnent, une seule clarté y brille, c'est celle qui émane du gardien du seuil et du sein de cette obscurité sortent de nouveaux avertissements.

« Ne franchis pas mon seuil, si tu n'es pas sûr de pouvoir par toi-même éclairer ces ténèbres, ne fais pas un pas de plus en avant si tu n'es pas certain d'avoir assez d'huile spirituelle pour alimenter ta propre lampe. Car les lampes des guides qui t'éclairaient jusqu'ici ne t'éclaireront plus à l'avenir. »

Après ces paroles, le disciple se retourne et porte ses regards derrière lui. Alors le gardien du seuil tire devant lui le rideau qui voilait auparavant les mystères profonds de la vie. Il voit à l'œuvre dans leur activité les esprits de la race, et comprend qui l'a conduit jusqu'ici et pourquoi il doit désormais se conduire lui-même. Tel est le deuxième avertissement que le gardien du seuil lui donne. Personne ne pourrait supporter sans préparation un tel spectacle, mais la haute discipline qui permet à l'homme d'avancer jusqu'au seuil, lui permet également de trouver au moment voulu la force nécessaire. Dans certains cas, il se peut que cette discipline ait été si harmonieuse que cette entrée dans une vie nouvelle perde tout caractère effrayant ou tumultueux ; alors les expériences du disciple devant le seuil seront accompagnées d'un pressentiment de cette félicité qui sera la note dominante de sa vie nouvelle. Le sentiment de sa liberté récente effacera tous les autres et avec ce sentiment les devoirs nouveaux et la responsabilité nouvelle dont il doit se charger lui apparaîtront comme une obligation absolue qui doit normalement échoir à l'homme dans ce stade de l'évolution.

CHAPITRE VI

LE DEUXIÈME GARDIEN DU SEUIL
LA VIE ET LA MORT

Nous avons expliqué dans le chapitre précédent de quelle importance était pour l'homme sa rencontre avec le premier gardien du seuil, cet être supra-sensible qu'il a évoqué lui-même. L'existence physique lui devient explicable par la connaissance des causes invisibles et les grands événements de la vie humaine, tels que la maladie et la santé, la mort et la naissance se dévoilent à ses yeux pour lui apparaître dans leur véritable nature. Il constate qu'il avait lui-même, avant sa naissance, tissé tout un réseau de causes qui devaient le rattacher à l'existence physique. Il connaît dans son essence le soi supérieur, cette entité si imparfaitement exprimée dans le monde physique et qui pourtant ne saurait parvenir à se réaliser dans sa perfection que par son passage dans ce monde. Car c'est le seul monde où elle trouve l'occasion de se développer. Enfin il voit par lui-même que pour longtemps encore, la mort ne le séparera pas définitivement de l'univers sensible. Il doit en arriver à se dire : « La première fois que je suis venu en ce monde, c'est parce que j'étais un être qui avait impérieusement besoin des conditions de l'existence physique pour acquérir des qualités qu'il n'aurait pu acquérir sous d'autres conditions et je demeurerai voué à cette existence jusqu'à ce que j'aie évolué en moi tout ce que j'y puis acquérir. Je ne pourrai collaborer un jour efficacement à l'œuvre qui s'accomplit dans un autre monde qu'après avoir conquis toutes les facultés nécessaires à cette œuvre, au cours de mes existences physiques. »

C'est une des expériences les plus importantes de l'initié que d'apprendre ainsi à connaître et à estimer à leur juste valeur les forces du monde sensible. Ceux qui ne connaissent pas l'univers spirituel et qui se figurent volontiers que les régions supra-sensibles ont infiniment plus de valeur pour l'évolution humaine, ceux-là seuls peuvent être tentés de mépriser le monde sensible. Mais la connaissance supérieure apprend à l'initié que sans ces expériences dans la vie terrestre, il se trouverait réduit à l'impuissance dans le monde invisible. S'il veut pouvoir y vivre et y agir, il faut qu'il acquière les facultés et les organes indispensables, que, seule, l'incarnation peut développer en lui. Il faut qu'il puisse voir spirituellement pour prendre conscience du monde invisible et cette voyance supérieure ne peut se développer que par des expériences successives, réalisables seulement dans un corps physique. Il est aussi impossible de naître à la vie spirituelle avec les organes spirituels nécessaires si on ne les a développés dans le monde sensible, qu'il est impossible à l'enfant nouveau-né de posséder les organes des sens physiques s'ils ne se sont constitués dans le sein de la mère.

On comprendra que dans ces conditions le seuil du monde supra-sensible soit défendu par un gardien. La nature ne saurait permettre que l'homme pénètre librement dans ces régions avant d'être suffisamment armé. C'est pourquoi à chaque mort, lorsque l'homme pénètre dans un autre monde sans être encore capable d'y travailler efficacement, un voile est tiré qui lui cache les réalités de ce monde. Il ne doit pas les contempler avant d'avoir acquis la maturité nécessaire.

Lorsque le disciple pénètre consciemment dans le monde supra-sensible, la vie physique revêt pour lui une signification toute nouvelle. Il y voit le sol où germent les semences du monde supérieur et même dans un certain sens il lui apparaîtra que ce monde supérieur est incomplet sans le monde inférieur. Deux perspectives s'ouvrent devant lui : l'une, dans le passé ; l'autre, dans l'avenir. Son regard plonge dans une période de l'évolution antérieure où le monde sensible n'existait pas encore, car depuis longtemps il est au-dessus du préjugé d'après lequel le monde supra-sensible se serait développé sur la base du monde sensible. Il voit qu'il a lui-même appartenu à ce monde supra-sensible, avant de s'être pour la première fois incarné. Mais il voit en même temps que ce monde supra-sensible d'autrefois avait besoin d'évoluer par le passage au travers d'une réalité sensible. Sans ce passage, son perfectionnement ultérieur n'eût pas été possible. Ce n'est, en effet, que lorsque des êtres se seront développés dans le royaume des sens de façon à acquérir toutes les facultés nécessaires que le monde supra-sensible pourra reprendre sa marche ascendante dans la route de l'évolution, et ces êtres sont les hommes. Ainsi les hommes tels qu'ils sont actuellement représentent un degré imparfait d'évolution spirituelle, et leur but doit être d'atteindre dans cet état la perfection qui leur permettra de travailler de nouveau utilement dans le monde supérieur.

Et c'est ici que s'ouvre la perspective du côté de l'avenir. Elle dévoile un stade supérieur dans l'évolution du monde supra-sensible. Pendant ce stade mûriront les fruits qui sont cultivés dans le monde sensible. Ce dernier, en tant que monde sensible, sera dépassé, mais les résultats de son labeur seront incorporés au monde supérieur.

Cette vue fait comprendre au disciple ce que sont dans le monde sensible la maladie et la mort. La mort ne fait autre chose qu'exprimer une vérité de fait, c'est que le monde supra-sensible de jadis était arrivé à un point d'évolution où il ne pouvait plus progresser par lui-même. Il aurait été nécessairement frappé d'un anéantissement général s'il n'avait reçu un nouvel influx de vie. Les existences nouvelles qui en sont résultées sont donc devenues un combat perpétuel contre la mort universelle. Sur les ruines d'un univers moribond et figé en lui-même se sont développés les germes d'un nouveau monde. C'est pourquoi nous connaissons la mort et la vie. Ces deux états s'interpénètrent réciproquement : car les éléments qui restent de l'ancien monde en voie de dépérissement sont encore attachés aux nouveaux germes de vie. Cette dualité trouve son expression la plus parfaite en l'homme. Il porte comme une enveloppe tout ce qui s'est conservé de l'ancien monde, et c'est à l'intérieur de cette enveloppe que se développe le germe de l'être qui vivra dans l'avenir. Il est ainsi une entité double, à la fois mortelle et immortelle. L'élément mortel est le stade final d'une évolution, l'élément immortel en est le stade initial. Mais c'est seulement dans le cadre de cette double nature qui s'exprime dans le monde physique que l'homme peut s'assimiler les facultés nécessaires pour réaliser l'immortalité. Son devoir est de tirer de ce qui est mortel la semence de l'être immortel. S'il considère son essence telle qu'elle s'est édifiée au cours de l'évolution, il doit se dire : « Mon être renferme des éléments qui appartiennent à un univers mourant, ils exercent leur action en moi et ce n'est que progressivement que je puis briser leur puissance en les transformant par les éléments immortels qui naissent à la vie. »

Ainsi le chemin de l'homme va de la mort à la vie. La mort lui donne son enseignement pour qu'il réalise la vie. Si, à l'heure de sa mort, il pouvait se parler consciemment à lui-même, il devait se dire : « Ce qui meurt en moi a été mon instructeur. Je péris par l'action de toute une évolution passée dans laquelle je suis impliqué, mais dans ce champ de la mort ont mûri pour moi les germes de l'immortalité. Je les emporte avec moi dans un autre monde. Si je ne dépendais que du passé, je n'aurais jamais pu naître. Le courant d'existence issu du monde antérieur est brisé par la naissance, la vie sensible échappe à la mort universelle par ce nouveau germe de vie. Le temps qui sépare la

naissance de la mort détermine exactement le terrain que le nouveau flot de vie a pu conquérir sur le passé qui meurt et la maladie n’est que la prolongation de l’action exercée par les éléments de ce passé mourant. »

À la lumière de ces connaissances, il est possible de répondre à ceux qui demandent pourquoi l’homme ne peut passer progressivement de l’erreur et de l’imperfection à la vérité et au bien. Ses actions, ses sentiments et ses pensées sont d’abord entièrement dominés par l’action des éléments mortels. Ces éléments constituent ses organes physiques et c’est pourquoi ces organes et les forces qui agissent sur eux sont transitoires et mortels. Ni les instincts, ni les passions, ni les organes qui leur obéissent ne peuvent constituer l’être immortel, mais le résultat de l’œuvre accomplie par ces organes peut prétendre à l’immortalité. C’est seulement lorsque l’homme aura évolué parmi les éléments transitoires de sa nature tout ce qu’il est en mesure d’évoluer, qu’il pourra renoncer aux bases sur lesquelles s’appuient sa croissance. Ainsi le premier gardien du seuil représente l’image de l’homme dans sa double nature périssable et impérissable. Il fait voir clairement tout ce qui manque encore à l’homme pour parvenir à cette forme lumineuse et radieuse qui doit de nouveau habiter définitivement le monde spirituel.

Le degré de complication de la nature humaine est rendu visible par le gardien du seuil. Cette complexité s’exprime tout d’abord par la présence des instincts, des passions et des désirs égoïstes sous toutes leurs formes. Elle s’exprime ensuite dans la dépendance vis-à-vis du peuple et de la race, car les peuples et les races ne sont que des étapes sur le chemin de la pure humanité. Une race et un peuple sont d’autant plus hauts, d’autant plus parfaits que leurs membres réalisent mieux le type d’humanité pure et idéale et que par leur labeur ils ont davantage évolué de la nature physique périssable à la nature spirituelle impérissable. L’évolution par des réincarnations dans des peuples et dans des races sans cesse plus avancés est donc un processus de libération au bout duquel l’homme doit apparaître dans son harmonieuse perfection. C’est dans le même sens que le passage à travers les conceptions religieuses ou morales toujours plus pures est un perfectionnement et chaque degré intermédiaire renferme encore, à côté des germes idéalistes, la recherche de ce qui est périssable.

Le premier gardien du seuil ne fait apparaître que les résultats de l’évolution passée. Il ne contient de l’avenir que les germes qui résident dans le passé. Mais l’homme doit porter dans sa vie spirituelle future tout ce qu’il lui est possible d’extraire du monde sensible. S’il n’y portait que les éléments tirés du passé qui constituent cette première apparition, il n’aurait rempli que partiellement sa tâche terrestre ; c’est pourquoi quelque temps après le premier gardien du seuil apparaît le second, celui que nous avons appelé « le grand gardien du seuil ». Nous raconterons de nouveau cette rencontre sous une forme dramatique :

Lorsque l’homme a clairement reconnu les entraves dont il devait se libérer, il voit apparaître sur sa route une forme de lumière et de beauté. Les mots ne sauraient en décrire la splendeur. Cette rencontre a lieu lorsque les organes de la pensée, de la sensibilité et de la volonté sont suffisamment dissociés dans le corps physique pour que leurs relations réciproques soient uniquement dirigées par la conscience supérieure fonctionnant indépendamment de toutes les contingences physiques. Ces centres de la pensée, de la sensibilité et de la volonté sont maintenant des instruments au pouvoir de l’âme humaine qui, du haut des régions supra-sensibles, exerce sa domination sur eux. C’est à cette âme libérée de tous les liens sensuels qu’apparaît le deuxième gardien du seuil et il lui parle en ces termes :

« Tu t'es élevé au-dessus du monde des sens et tu as conquis ton droit de cité dans l'univers spirituel. Si tu ne voulais qu'acquérir la possibilité de demeurer dans cet univers, tu n'aurais plus besoin de retourner dans le monde physique. Mais regarde-moi, vois combien je suis infiniment au-dessus de ce que tu as pu réaliser jusqu'à présent. Tu es parvenu à ton point de perfection actuelle, grâce aux facultés que tu pouvais évoluer dans le monde sensible aussi longtemps que tu y es resté confiné. Mais maintenant commence pour toi une période pendant laquelle tes forces libérées doivent poursuivre leur travail dans le monde des sens. Tu t'es sauvé toi-même, il te faut maintenant délivrer tes anciens compagnons d'esclavage. Tes efforts ont été purement individuels, il faut en faire profiter l'ensemble de l'humanité afin d'élever au niveau des mondes supérieurs non seulement toi-même mais les autres. Le jour viendra où tu pourras t'unir à moi. Mais je ne saurais être heureux tant qu'il y a des malheureux. Individuellement libéré, tu voudrais dès aujourd'hui entrer pour toujours dans le royaume supra-sensible, mais il te faudrait abaisser tes regards vers ceux qui ne sont pas encore délivrés et tu aurais séparé ta destinée de la leur. Or, vous êtes tous solidaires, puisque la même loi vous oblige à descendre tous dans le monde sensible pour y puiser les forces nécessaires au monde supérieur. Si tu abandonnais tes frères en humanité, tu ferais un mauvais usage des forces que tu n'as pu évoluer que par leur appui collectif. S'ils n'étaient pas descendus dans le monde sensible, tu n'aurais pu le faire et les forces t'auraient manqué pour t'élever au niveau de l'existence supra-sensible. Tu dois partager ces forces avec ceux dans la communauté desquels tu les as acquises. C'est pourquoi je ne te laisserai pas pénétrer dans les régions les plus hautes du monde supérieur avant que tu n'aies appliqué tous les pouvoirs conquis par toi au salut de tes semblables. Avec ce que tu possèdes déjà, tu peux séjourner dans les régions inférieures du monde supra-sensible, mais devant la porte des plus hautes régions, je me tiens comme le chérubin devant le Paradis, une épée de feu à la main et je t'en défends l'accès tant que tu possèdes encore des forces qui sont restées inemployées dans le monde sensible. Si tu ne veux pas y employer les tiennes, d'autres viendront qui les emploieront jusqu'à ce que le monde supra-sensible ait recueilli toute la moisson du monde sensible, mais quant à toi, le terrain sur lequel ton être a poussé se dérobera sous tes pas. Le monde purifié te dépassera et te submergera dans ton ascension et tu seras exclu de cette évolution. Ton sentier sera le sentier noir et tu auras abandonné le sentier blanc. »

Ainsi s'exprime le grand gardien du seuil peu de temps après la rencontre de l'âme avec le premier veilleur. Il fait connaître exactement à l'initié le sort qui lui est réservé s'il obéit prématurément aux séductions d'un séjour dans le monde supra-sensible. Une indescriptible splendeur rayonne autour du second gardien. L'union de l'âme avec lui apparaît comme un but lointain devant le contemplateur, mais en même temps lui est conférée la certitude que cette union sera possible lorsque l'initié aura employé au salut et à la rédemption de l'univers toutes les forces qu'il a puisées dans cet univers lui-même. S'il se décide à suivre les conseils de cette apparition lumineuse, il deviendra un des guides du genre humain dans le sentier de la délivrance. Il sacrifiera ses dons sur l'autel de l'humanité. Mais s'il préfère s'élever lui-même plus haut avant le temps fixé, il sera submergé par le courant de l'évolution humaine. Il ne peut plus personnellement après sa délivrance tirer aucune force nouvelle du monde sensible pour son propre usage, de sorte que s'il lui fait don de toute son activité, c'est en renonçant à tout avantage personnel dans le champ de son travail à venir.

On ne saurait dire que l'homme doive nécessairement choisir le sentier blanc lorsque la décision s'impose à lui. Il faut qu'il soit suffisamment purifié à l'instant de ce choix pour qu'il ne reste plus en lui trace d'un égoïsme qui lui fasse paraître comme digne d'envie l'attrait de sa félicité personnelle. Cette tentation est la plus grande qui se puisse imaginer et de l'autre côté il n'est rien pour la contre-balancer qui puisse séduire l'homme, rien qui s'adresse à son égoïsme. Ce qu'il

acquerra plus tard dans des régions encore supérieures du monde supra-sensible, c’est une qualité qui, au lieu de lui apporter une jouissance, exigera de lui un don : c’est l’amour de l’humanité. Au contraire, rien de ce que peut souhaiter l’égoïsme ne manquera à celui qui s’engage sur le sentier noir, et les jouissances que l’on y rencontre constituent la satisfaction la plus parfaite de toutes les aspirations personnelles. Si quelqu’un désire pour soi-même la félicité, il est hors de doute qu’il choisira le sentier noir, le seul qui lui convient.

Mais, que personne n’attende des occultistes de la Loge Blanche qu’ils lui donnent le moindre conseil favorable au développement égoïste de sa personnalité. Le bonheur de l’individu ne les intéresse nullement, c’est affaire à chacun de le conquérir pour soi s’il le juge bon. Mais les Maîtres ne sauraient collaborer à cette œuvre ; la seule chose qui leur importe, c’est l’évolution et la délivrance de tous les êtres qui sont des hommes ou les compagnons des hommes. C’est uniquement pour cette œuvre générale qu’ils enseignent les moyens d’accélérer le développement des forces individuelles. C’est pourquoi le don désintéressé de soi-même et l’amour du sacrifice l’emportent à leurs yeux sur toutes les autres qualités. Ils ne repoussent personne, car l’être le plus égoïste est susceptible de s’améliorer, mais quiconque cherche son progrès uniquement pour lui-même ne trouvera pas le moindre appui chez les occultistes véritables aussi longtemps qu’il persévérera dans cet état d’esprit. Alors même que ceux-ci ne lui retireraient pas leur aide, ce chercheur égoïste se retirerait la possibilité d’en profiter. Celui qui suit vraiment la trace des Grands Maîtres de la sagesse comprendra après avoir franchi le seuil les exigences du second gardien et y satisfera. Mais celui qui ne suit pas leurs traces ne doit pas même espérer dans la plupart des cas parvenir jusqu’à ce seuil. Leur enseignement conduit au bien, ou demeure sans résultat. Guider les hommes vers une félicité égoïste et vers les possibilités de jouissance qu’offre la vie supra-sensible n’est point une tâche qui fasse partie de leur mission. Les lois de cette mission leur imposent de tenir l’étudiant éloigné du monde supra-terrestre aussi longtemps qu’il n’y entre pas avec le ferme vouloir de collaborer à leur œuvre dans un entier désintéressement.

TABLE DES MATIÈRES



RENSEIGNEMENTS

La Société théosophique est un organisme composé d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet ; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle, mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix ; leur bannière, Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une Église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, *la Science de l'Âme*, et apprend à l'homme que l'âme, c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société Théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société Théosophique.

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Quartier-général : ADYAR, MADRAS.
Présidente : ANNIE BESANT.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE DE FRANCE

59, avenue de La bourdonnais, Paris.

Buts de la Société.

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou l'autre des Secrétaires généraux des Sociétés nationales diverses dont voici les adresses :

France	:	59, avenue de la Bourdonnais, Paris, 70.
Angleterre	:	19, Tavistock Square, Londres, W. C.
Pays-Bas	:	76, Amsteldjik, Amsterdam.
Italie	:	1, Corso Dogali, Gênes.
Scandinavie	:	7, Engelbrechtsgatan, Stockholm.
Indes	:	Theosophical Society, Benarès, N. W. P.
Australie	:	132, Phillip street, Sydney. N. S. W.
Nouvelle-Zélande	:	351, Queen Street, Auckland.
Allemagne	:	17, Motzstrasse, Berlin, W.
Etats-Unis	:	Krotona, Hollywood, Los Angeles, Calif.
Amérique centrale	:	Apartado 365, La Havane. Cuba.
Hongrie	:	IV Ferencziak Tere, 4, III, 10. Budapest.
Finlande	:	Pekka Ervast, Agelby.
Russie	:	Ivanovskaya, 22, Saint-Pétersbourg.



Bohême	:	Van Bedrnick-Chlumsky, Prague.
Afrique du Sud	:	P. O. Box 1012, Johannesburg, Transvaal.
Écosse	:	28, Great King street, Edimbourg.
Suisse	:	7, Cour Saint-Pierre, Genève. 7
Belgique	:	39, rue de l'Hôpital, Bruxelles.
Indes Hollandaises	:	Buitenzorg, Java.

Agents présidentiels.

Pour l'Espagne : M. J. Xifré, 4, rue Aumont-Thiéville, Paris, XVIIIe.
Pour l'Amérique du Sud : Ad. Madril, 1749 Cordoba, Rosario de Santa Fé, Argentine.

ÉTUDE GRADUÉE

de l'Enseignement Théosophique

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires.

ANNIE BESANT.	—	Introduction à la Théosophie	0fr 30
	—	La Nécessité de la Réincarnation	0 20
C.-W. LEADBEATER.	—	Une Esquisse de la Théosophie	1 25
Dr TH. PASCAL.	—	A, B. C, de la Théosophie	0 50
	—	La Théosophie en quelques chapitres . . .	0 50
AIMÉE BLECH.	—	À ceux qui souffrent	1 »



Ouvrages d'instruction générale.

J .-C. CHATTERJI.	—	La Philosophie ésotérique de l'Inde	1fr 50
ANNIE BESANT.	—	La Sagesse antique	5 »
A. P. SINNETT.	—	Le Bouddhisme ésotérique	3 50
Dr TH. PASCAL.	—	Essai sur l'Évolution humaine	3 50

Ouvrages d'instruction spéciale.

ANNIE BESANT.	—	La Mort et l'Au-delà	1fr 50
	—	La Réincarnation	3 »
	—	Le Karma	1 »
	—	Le Monde de Demain	3 »
		Le Pouvoir de la Pensée	1 50
	—	Des religions de l'Inde	4 »
C.-W. LEADBEATER.	—	Le Plan astral	1 50
	—	Le Plan mental	1 50
	—	Le Credo chrétien	1 50
L. REVEL.	—	Vers la fraternité des Religions	3 »
Dr TH. PASCAL.	—	Les Lois de la Destinée	3 50
H.-P. BLAVATSKY.	—	Doctrine secrète (6 volumes). *Chaque volume*	8 »

Ouvrage d'ordre éthique.

ANNIE BESANT.	—	Vers le Temple	2fr »
	—	Le Sentier du disciple	2 »
	—	Les Trois Sentiers	1 »
H.-P. BLAVATSKY.	—	La Voix du Silence	1 »
	—	Premier pas sur le chemin de l'occultisme	1 50
	—	La Doctrine du Cœur, *relié*	1 50
M. C.	—	La Lumière sur le Sentier, *relié*	1 50
	—	La Bhagavad Gitâ	2 50

M. C.	—	Neuf Upanishads	2 »
	—	Sur le seuil, *relié*	2fr 50
ALCYONE.	—	Aux pieds du Maître, *relié*	2 »

Revue Théosophique : Le Lotus Bleu, le numéro, 1 fr.
Abonnement : France, 10 fr. ; Étranger, 12 fr.

Annales Théosophiques : trimestrielles, le numéro, 1 fr. 50
Abonnement : France, 6 fr. ; Étranger, 6 fr. 60

Le Théosophe : journal bi-mensuel, le numéro 0 fr. 20
Abonnement : France et Étranger, 5 fr.

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, rue Saint-Lazare, Paris.

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE. — BIBLIOTHÈQUE. — RÉUNIONS

Au Siège de la Société : 59, avenue de la Bourdonnais.

Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures. Prière de s’y adresser pour tous renseignements.

3254. — Tours, imprimerie E. ARRAULT ET Cie

TOURS, IMPRIMERIE B. ARRAULT ET Cie